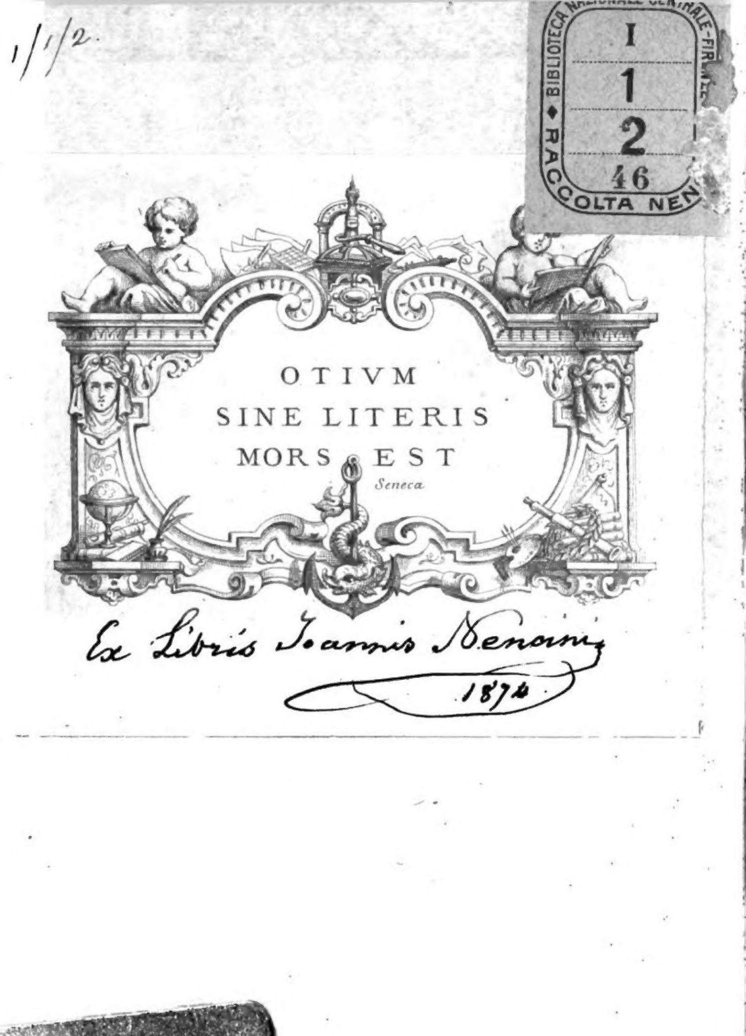
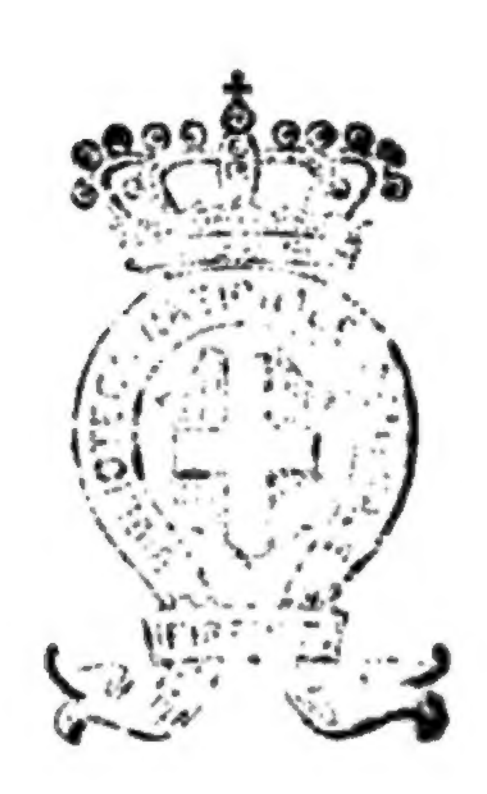



OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1874

POÉSIES

DE

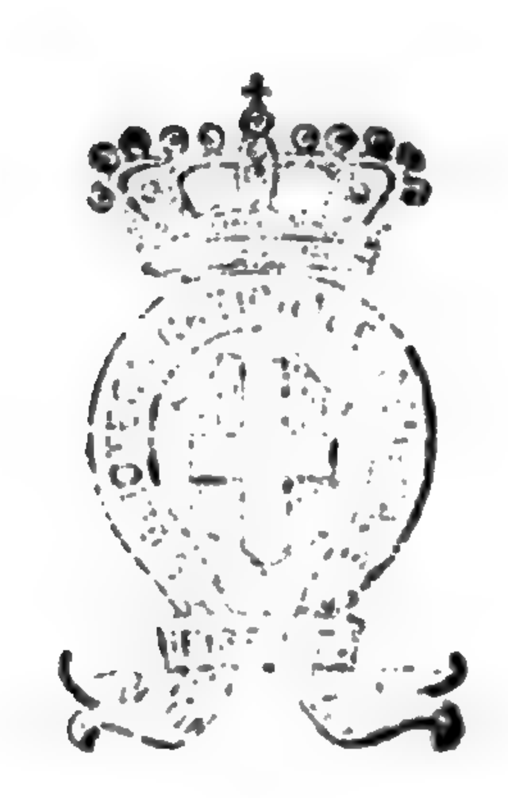
LASPHRISE



POÉSIES

DE

LASPHRISE



TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,

dont 96 sur papier vélin anglais
et 4 sur papier de Chine

Exemplaire N° 58.

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M., à TURIN.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



MARC DE PAPILLON

S[r] DE LASPHRISE

Photogravure Dujardin



MARC DE PAPILLON

S^r DE LASPHRISE

Photogravure Dujardin

LES

GAILLARDES POÉSIES

DU

CAPITAINE LASPHRISE

publiées d'après les éditions de 1597 et de 1599

PAR UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ

DES BIBLIOPHILES GAULOIS



TURIN

J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1870



MARC PAPILLON

SIEUR DE LASPHRISE

SA VIE, SES POÉSIES

(1555 - 1599)

Le Capitaine Lasphrise *jouit* d'une réputation détestable; c'est un coureur, un vicieux, un débauché, un pillard, un arrogant; en un mot un homme de sac et de corde. D'abord il s'en vante lui-même; l'abbé Goujet, grand juge en matière de poëtes du XVI[e] siècle, et tous les auteurs à sa suite ont confirmé son arrêt. Mais si l'on écoutait l'abbé Goujet, on brûlerait tous les rimeurs qui ont chanté l'amour; et on sait qu'il ne les a pas brûlés lui-même; car tous ces chanteurs de sonnets et d'élégies, qu'il a doctement analysés, et qui lui ont appartenu, enrichissent aujourd' hui la Bibliothèque de Versailles. Les Annales poétiques et les autres recueils qui ont emprunté des vers au galant capitaine ont été moins sévères, j'oserai dire

plus justes; ils lui reconnaissent de la verve, du talent et une certaine allure gasconne, qui donne à sa poésie un caractère martial et délibéré.

Tout n'est pas également à louer chez lui. On y trouve une foule de sonnets alambiqués, dans le goût détestable des Pindariseurs d'alors, qui, ne pouvant s'approprier le génie de Ronsard, se faisaient gloire d'exagérer ses défauts. Mais, quand Lasphrise s'abandonne à lui-même, il n'a besoin d'emprunter ni l'esprit, ni le style de personne. Il n'est pas toujours correct, et ne cherche point, comme on dit, la petite bête; mais il n'affecte point non plus de voiler sa pensée. On n'a pas besoin de lire entre ses lignes pour savoir ce qu'il entend dire.

Loin d'éviter une gauloiserie, il l'aborde gaillardement de front et vous la lâche tout à trac. Pas plus que Rabelais, son héros et son maître en fait de langage, il ne mâchera le mot, qui sort, comme un trait d'arbalète, de ses bonnes lèvres dilatées par le rire, à travers ses moustaches blondes; et l'on ne songe pas à s'en effaroucher, tant il sait mettre d'innocente effronterie sur son visage ouvert et dans ses yeux brillants de gaîté.

Marc de Papillon naquit, vers 1555, près d'Amboise, dans le petit fief de Lasphrise qui appartenait à sa famille et dont il prit le nom. Il avait un frère aîné, Jean de Papillon, écuyer, sieur du Puy de la Source, qui fut tué devant Orléans, et une sœur Geneviève, qui mourut

en couches. Il n'était encore âgé que de quatre ans lorsqu'il perdit son père, N. de Papillon, sieur de Vauberault. Il semble avoir conservé sa mère, née Marie du Plessis-Prévost, beaucoup plus longtemps. Mais, avec la mort, la mauvaise fortune était entrée dans cette famille privée de son chef; si bien qu'à douze ou quinze ans le jeune Lasphrise, quoique son enfance eût été maladive, fut contraint de quitter son éducation commencée pour embrasser la carrière des armes. Il a pris soin lui-même de consigner tous ces détails, çà et là, dans ses poésies; mais ce dont il se vante aussi, sans que je puisse y avoir foi, c'est qu'il n'aurait désormais plus ouvert un livre et aurait composé ses vers, sans étude,

Pour monſtrer la grandeur de ſa muſe ſoldarde
Et pour Gentilhomme eſtre uniquement priſé.

Je crois qu'il fait, en ce cas, parade d'une fausse ignorance, démentie par ses propres écrits. Evidemment il connaissait le latin, l'italien, d'autres langues encore et possédait la mythologie, l'histoire, etc.; de même il fait ailleurs le fanfaron de vice, tandis que son bon cœur et son excellent naturel éclatent, comme en dépit de lui-même.

Nous n'essaierons pas de suivre le capitaine Lasphrise dans toutes ses garnisons et dans tous ses combats, à Dormans, au Vernay, à Vimory, à La Rochelle, à Lusignan, à Domfront, à Saint-Lô, à Brouage, à Fontenay, à Maran,

à Saintes, à Mesle, à La Mûre, en Dauphiné, en Gascogne et jusque sur mer, où, pendant une année, il parcourut les côtes d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Nos lecteurs trouveront dans ses vers le peu de détails qu'il donne lui-même sur ses campagnes. Il est plus à propos de jeter un coup d'œil rapide à travers sa vie de poëte et d'amoureux, afin d'expliquer comment notre édition, sans renfermer toutes les poésies du galant capitaine, offre néanmoins la physionomie complète de ce talent original.

A vingt ans, il tenait garnison au Mans, lorsqu'il entendit, dans la chapelle d'un couvent de Bénédictines, qu'il appelle LE PRÉ, une voix qui lui alla au cœur. Il sut bientôt que la chanteuse était une novice, qu'il parvint à voir, à connaître, l'accès des couvents étant alors plus facile qu'aujourd'hui. Depuis ce moment et pendant dix années consécutives, ce fut un déluge de sonnets, d'élégies, de chansons, de poulets d'amour, pour engager celle qu'il avait surnommé Théophile à quitter son cloître. Je crois que les intentions de l'amant étaient pures; mais ses peines furent perdues. Pendant que les hazards de la guerre l'éloignaient du Mans, Théophile prononça ses vœux. Il n'eut plus qu'à pleurer son désespoir et il put alors révéler, dans deux sonnets acrostiches, le nom de l'inexorable beauté que Dieu lui ravissait. — Elle se nommait Renée Le Poulchre et tenait sans doute à la famille de ce François Le Poulchre de la Motte Messemé qui a écrit un vo-

lume de vers intitulé les Honnestes Loisirs, où il raconte sa vie et l'histoire de son temps (*Les Sept livres des honneftes Loifirs*, &c., Paris, Orry, 1587, in-12. Douze ff. prél., un nouveau titre différent du premier et 288 ff. chiffrés).

Les Amours de Théophile sont le début de Lasphrise et la moins vigoureuse de ses œuvres. Nous en avons toutefois reproduit au delà de ce qu'il fallait, pour qu'on pût suivre les péripéties de sa passion et apprécier les progrès de son style. Nous avons donné plus de développement à l'amour passionnée de Noémie, dont la plus grande partie est conservée. Cette flamme avait pour objet une dame noble, mariée à un vieil époux fort peu capable de l'apprécier, dont la demeure était en Bourgogne. D'après certains indices elle était quelque peu parente de Lasphrise. Cette passion atteignit rapidement son paroxysme et fut récompensée autant que le hardi capitaine pouvait le désirer. Il en dépeint avec feu tous les désirs, toutes les jouissances, toutes les ivresses, et, comme il n'entrait nullement dans notre pensée de composer un recueil destiné aux pensions de jeunes demoiselles, nous n'avons eu à retrancher aucune de ces descriptions brûlantes, aucun de ces cris d'ardent amour où triomphe la verve endiablée de Lasphrise. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a pas un vers, pas un mot en l'honneur de ces plaisirs contre nature qui deshonorèrent la cour des derniers Valois. Ses amours sont celles d'un homme passionné, mais honnête, et ses

La *Nouvelle tragi-comique*, qui a le double mérite d'être courte et amusante, a été respectée; mais je me suis montré impitoyable pour les pièces chrétiennes qui terminent le volume, pensant que le lecteur daignera me croire quand je lui aurai affirmé qu'elles respirent en même temps l'ennui le plus profond et les plus purs sentimens chrétiens.

Il faut dire, afin d'excuser l'auteur, qu'il les composa pendant une grave maladie, qui avait affaibli en même temps son corps et son esprit.

Il était pourtant à l'âge où l'homme conserve encore toute sa vigueur quand il publia ses premières poésies; il avait à peine quarante-deux ans. Mais il faut penser que, pendant plus de vingt ans, il avait mené la dure existence du soldat, à travers les guerres civiles qui n'avaient cessé d'ensanglanter la France; couvert de blessures, il était en outre perclus de goutte et de rhumatismes, que l'amour passionnée de Noémie et d'autres aventures de garnison, n'avaient pas peu contribué à augmenter. Retiré dans son petit fief de Lasphrise, le vieux loup s'était fait ermite, si non de son plein gré, du moins avec résignation. Il y achevait de vivre sur les débris de sa fortune. Soldat des Valois, fervent catholique (cela s'alliait alors parfaitement avec les plus profanes amours), il réclamait vainement à Henri IV l'arrière de sa solde de capitaine. Le roi, fort chiche pour ses plus dévoués amis, faisait la sourde oreille aux doléances du vieux ligueur.

Ce n'était pas pour lui seul que Marc de Papillon insistait. Il avait recueilli, près de lui, un fruit de je ne sais quelles amours, une jeune fille qui s'appelait Marguerite. Il a écrit pour elle le désaveu du Fléau féminin et une pièce assez touchante: les Regrets de Philasser (c'est-à-dire Lasphrise). Marguerite semble avoir été pour lui une garde-malade dévouée, en ces années de souffrances, pendant lesquelles il réunit ses vers et les publia sous le titre de:

Les Premières œuvres poétiques du Capitaine Lafphrife, à Cefar Monfieur. Paris, Jean Gesselin, 1597, in-12 de 14 ff. préliminaires et 612 pages numérotées. Le privilége, donné à Rouen, est du dernier de Janvier 1597. Il est suivi d'un beau portrait, finement gravé par Th. de Leu, représentant le buste du Capitaine, cuirassé, tenant de la main droite son épée enlacée de palmes et de lauriers, de l'autre s'appuyant sur son casque, environné de myrtes et de charmes; ainsi qu'il le dit lui-même en ce quatrain:

Le Paladin heureux couronnera fon chef
De palmes, de lauriers, de myrtes & de charmes.
Il me fuffit qu'ils foyent à l'entour de mes armes,
N'ayant eu pour tous biens qu'honorable méchef.

Ce premier recueil eut beaucoup de succès. Un imprimeur de Rouen aurait été jusqu'à le contrefaire (ainsi qu'il le dit page 468 de sa seconde édition). Mais je n'ai vu signalée nulle

part cette contrefacon, qui semble, jusqu'à présent, inconnue aux bibliographes.

Une seconde édition parut deux ans plus tard sous le titre: *Les Premières œuvres poétiques du Capitaine Lasphrise, reveues & augmentées par l'Auteur, à tres-illustre & tres-excellent Prince Cæsar de Bourbon, Duc de Vendosme, Gouverneur des Pays de Bretagne & Lyonnois.* Paris, Jean Geffelin, 1599, in-12 de 18 ff. prélim., dont un blanc et 683 pages numérotées. Le privilége est celui de la première édition. L'achevé d'imprimer est du 25 novembre 1559. Le même portrait de Th. de Leu s'y trouve sur l'avant dernier des feuillets préliminaires, et dans quelques exemplaires il est répété à la page 440.

Cette édition contient un plus grand nombre de pièces que la première; mais elle n'offre ni retranchements, ni corrections de quelque importance. Lasphrise était un poëte de premier jet et, quand il avait écrit un sonnet ou une chanson, il préférait en composer d'autres, plutôt que de revenir sur les premiers, pour les corriger.

Je croyais que, depuis cette époque, on n'avait plus entendu parler de lui; mais je vois dans les Poëtes François publiés chez Crapelet, à Paris, en 1824 (6 vol. in-8°), qu'un éditeur, désigné seulement par les trois initiales J. B. Q. fit paraître un second recueil des Poésies de Papillon (Lyon, 1600, in-8°). Ce recueil renfermerait cinquante-six stances sur l'amour con-

jugal et sur le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, plus quatre sonnets au Roi et à la Reine. Je ne sais trop si ce livre est bien en effet de Marc Papillon sieur de Lasphrise; toutefois il n'a pas, comme les précédents, été publié par l'auteur lui-même. On pourrait en conclure que le capitaine avait alors succombé à ses infirmités et qu'il ne vit pas commencer le XVII[e] siècle.

P. B.





A TRES-ILLVSTRE ET TRES-EXCELLENT

PRINCE CÆSAR DE BOURBON

Duc de Vendosme

SONNET

Ie me puis bien vanter comme ie me vante ore
De t'auoir faict premier vn present glorieux
Dont tu es reconnu en mile estranges lieux,
Où l'on ne pensoit pas que tu fusses encore.

Chacun desia te craint, chacun desia t'honore,
Esperant quelque iour soubs le ciel de tes yeux
Voir reluire le temps de l'aage precieux,
Où fut toute equité, & tous biens qu'on decore.

Ie me sens donc heureux en mon ingrat ennuy,
Si ie n'ay faict pour moy, d'auoir faict pour autruy,
Pour toy, second CÆSAR, *que la Fortune iuste,*

Par ton pere CÆSAR *(non de nom) mais d'effect*
Salué heureusement, tant qu'elle te promet
De te faire appeler le grand CÆSAR AVGVSTE.

LASPHRISE.



LASPHRISE A SON LIVRE

Mon livre, ains de Cæſar à qui ie t'ay donné,
Il ne faut plus tarder, il ne faut plus ſe taire,
Marche, conte ſans peur ton deſaſtre obſtiné ;
Car eſtant à Cæſar, qui t'oſeroit malfaire ?



PRIVILEGE DU ROY

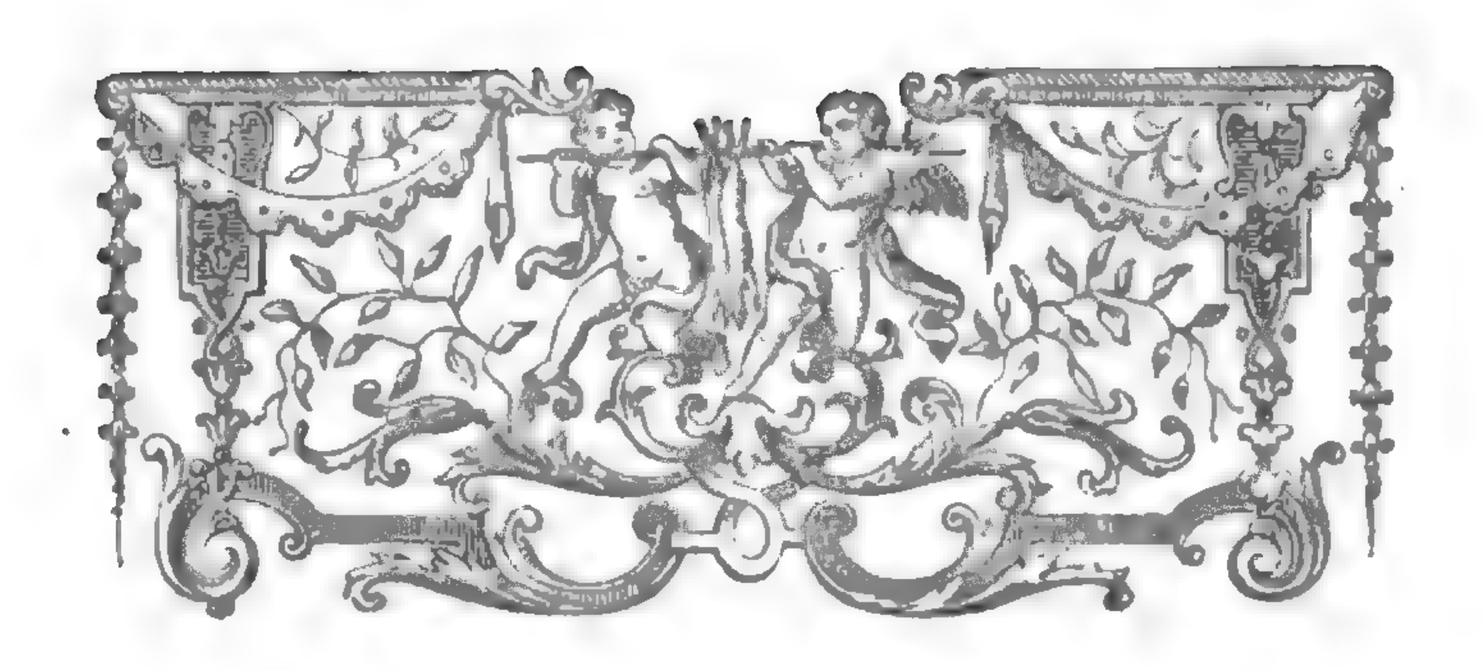
Par grace & privilege du Roy eſt permis au Capitaine Lasphriſe, Gentilhomme Tourangeau, faire imprimer par tel imprimeur que bon luy ſemblera, vendre & diſtribuer par tout le Royaume ſes *Œuvres poétiques* ſans qu'autres que celuy que ledit Eſcuier aura choiſi & esleu les puiſſent imprimer ou faire imprimer, & ce pour le temps & terme de ſix ans prochains venans, à compter du jour & datte de l'impreſſion dudict livre. Sur peine de confiſcation deſdicts livres, deſpens, dommages & interets de l'imprimeur ainſi choiſi par ledit Capitaine & d'amende arbitraire.

Donné à Rouen le dernier jour de Janvier 1597 & de ſon regne le huictieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil
HUILLIER.

Nous, Capitaine Laſphriſe, Gentilhomme Tourangeau, ſuyvant la permiſſion à nous donnée par le Roy, & ſon privilege donné à Rouen du jour & datte que deſſus, avons donné permiſſion à Jean Geſſelin, de la ville de Paris, d'imprimer nos Œuvres poétiques, & ce pour & durant le terme porté par leſdittes lettres de permiſſion à nous octroyées par Sa Majeſté.

Achevé d'imprimer le 25 Novembre 1599.



LES AMOVRS

DE THEOPHILE

par le Capitaine Lafphrife

STANCES

Si mes Vers ne font tels que voftre honneur merite,
S'ils ne font à vos yeux aggreablement doux,
Prenez-vous-en (mon TOVT*), prenez-vous-en à vous,*
Car c'eft voftre beauté qui feule les incite.

Alors que ie vous vis ils n'auoyent feulement
Ni penfé, ni fongé l'ombre d'vne lumiere,
Et comme enfeuelis dans l'obfcure pouffiere,
Ou comme eftant fans eftre en leur enfantement,

Ils jouoyent dedans moy, fans cognoiftre leur chance,
Mais voyans ma raifon fe perdre en toutes pars,
(Par voftre œil rigoureux) lors comme bons foldars,
Sont apparus hardis, pour ma feule defence.

Ils ne m'ont dedaigné abſentant vos beaux yeux ;
Car près & loin toujours, ils m'ont preſté l'oreille,
Ores chauds, ores froids, ore en couleur vermeille,
Tout ainſi que l'Archer leur eſtoit gracieux.

S'ils ſe trouuent polis d'une mauuaiſe lime,
S'ils logeoyent auec eux quelque fragilité,
Ou s'ils eſtoyent voyſins de l'humble pauureté,
Ils en ont (mes Amours) excuſe legitime:

Car eſtant tendrelet, ſortant de mon berceau,
Mal ſur mal m'eſt venu, & puis comme à l'enuie,
S'entrebattoit chez moy la laide maladie,
Qui par playes m'a faict condamner au Tombeau.

Oncques ie n'ay veſcu vne heure en patience ;
Mille bouillans ennuis m'ont touſiours agité,
Ore aux champs de Thetis loing de ma liberté,
Tantoſt haut, tantoſt bas, en douteuſe balance.

Iamais ie n'ay ſuyui que l'honneur Martial,
Qui m'enleua (helas!) auant ma tendre Aurore,
Me gardant d'adorer Phœbus que tant i'honore,
Le felon m'a payé d'vn tourment ineſgal.

Excvſez donc l'orgueil de ma Muſe animée,
D'auoir oſé chanter ſi bas en ſi haut lieu,
Sa flammeſche à vos yeux plaiſe comme vn grand feu,
Croyant que ſon ardeur ne conſomme en fumée.

Car ma flamme eſt diuine eſpriſe viuement
Rendant voſtre beauté dauantage accomplie,

Auſſi ne pouuiez-vous iamais eſtre ſeruie
D'vn plus braue Eſcuyer, ni d'vn plus digne Amant.

Allez donc, compagnons, accoller ceſte-là,
Qu'auez pris pour eſpouſe (ô plaiſant mariage !)
Sus, allez luy donner voſtre doux pucelage ;
Ie ne veux rien de vous, mes mignons, que cela.

Vous serez en bon-heur, les premiers de la terre,
Vous irez en vn lieu noble ſur tous endroicts,
Aimez de tout le monde, & ſi oyrez la voix
Des plus ſainctes beautez que l'Vniuers enſerre.

Mais ie veux que baiſiez ce bel œil chaſque iour
Mille fois, luy comptant mes paſſions auſteres,
Mes peines, mes ennuis, mes fortunes ameres,
Et la glaçante ardeur de ce biſarre Amour.

Que vous couchiez auſſi touſiours près de m'amie,
Baiſottant ce petit qui m'a tant martelé,
Et ie veux que par vous il me ſoit reuelé
Celle qui vous fera plus douce courtoiſie.

Ie vous commande auſſi mon honneur en tous lieux.
Si quelqu'vn en meſdit rendez ſa vie égale,
Et aux ſiens aduenir, à celle de Tantale ;
Qui dira verité pouſſez-le iuſqu'aux Cieux.

Adieu donc, mes enfans, courriers de ma miſere ;
Ce bel œil, mon ſoucy, vous aille r'accoiſant,
Vous ne craindrez alors l'orgueil du meſdiſant,
Et viurez bien-heureux auecques voſtre pere.

SONNETS

Si pour vous courtiser ie fay vne folie,
Si ie n'espere rien de ceste grande erreur,
Que tomber temeraire accablé de fureur,
Ie ne laisseray point d'en passer mon enuie.

L'enfant outrecuidé du Prince de Lycie,
Pour estre dans les Cieux superbe entrepreneur,
Ne laissa, tresbuchant, d'acquerre de l'honneur,
L'honorable trespas est une belle vie.

On ne doit iamais craindre à s'auancer bien fort,
Bien qu'on sente en montant vne cruelle mort,
Quand le braue renom suit la faute commise.

Si ie chay donc, Madame, adorant vos beaux yeux,
Ie me ren immortel par ma vaine entreprise,
Et compagnonneray les magnanimes Dieux.

Ce riche entendement, ceste aggreable grace,
Ce ieune teinct serain de l'Aurore emprunté,
Ces deux yeux soleillans, flambeaux de chasteté,
Ce langage doré qui doucement menace ;

Ce poil blond ondoyant, ceste angelique face,
Ce graue-doux accueil, ceste humble priuauté,
Cest honneste maintien, ceste belle beauté,
Ce grand front yuoirin où tout honneur se place ;

Ceste petite bouche entournée d'œillet,
Ce nez assez traitif, ceste gorge de laict,
Ces coutaulx emboutis d'vne fraise pourprine ;

Ce bras, ce pied, ce corps qui à Pallas ressemble,
Ce petit mon mignon, que sans voir i'imagine,
Cela me faict languir, mourir, & viure ensemble.

I'ay veu les belles fleurs du Prin-temps desirable,
I'ay veu le Ciel paré des flambeaux lumineux,
I'ay veu calmer la mer, i'ay veu l'or precieux,
I'ay veu du Dieu guerrier l'ordonnance aggreable ;

I'ay veu du Delien le bel œil fauorable,
I'ay veu des grands Palais le front audacieux,
I'ay veu les champs, les bois, les monts delicieux,
I'ay veu gazouiller l'eau d'vn ruisseau delectable ;

I'ay veu le bled cresté ondoyamment baisser,
I'ay veu l'humble Venus son Adon caresser,
I'ay veu le bal sacré des huict sœurs de Thalie ;

I'ay veu le bien, l'honneur, la douceur, la santé,
I'ay veu le plaisant fruict de chere noueueauté ;
Mais ie n'ay rien veu beau, comme ma fiere Amie.

Pourquoy negliges-tu l'extresme affection,
Dont ie te veux seruir, ma gente Theophile ?

Tu m'amenes la Loy, qui eſt toute mobile,
Eſtant ſubiecte aux Rois diuers d'opinion.

Ie ne trouue au Conuent nulle religion ;
Sans l'effect apparent la voix eſt inutile,
La Royalle AMILLY *ſi belle, & ſi ſubtile,*
S'abuſe comme toy en la deuotion.

La vie ſans plaiſir eſt vne mort hideuſe,
L'aiſe que tu reçois d'eſtre religieuſe,
C'eſt chanter (quel ſoulas!) iour & nuict en Latin.

Bien qu'en pſalmodiant, ton ame s'eſiouiſſe,
Mais ton honneur mignon, ta bouche, & ton tetin,
Ont mal-gré les ſaincts vœus beſoing d'autre delice.

Ie porte habit de blanc en ſigne d'innocence,
Ie ieuſne (ma Déeſſe) auec ſincerité,
Ie veille, ie ſupplie, on me void contriſté,
Ie ne chomme iamais, ie fay grand' penitence :

Toutesfois (ô pitié!) ie ne trouue allegence,
Et ne m'esbahis pas de voſtre cruauté.
Vous penſez eſtre ſaincte aimant la Deité,
Qui punit l'innocent en ſon obſcure offence.

Or puis qu'il eſt ainſi, ie ne feray plus cas
Du blanc, mere-couleur ; ie feray deux repas,
Ie dormiray mon ſaoul, ie ne priray perſonne ;

Ie fuiray le trauail ; peste du Dieu desir !
Car i'estime un grand sot cestuy-là qui se donne
De la peine en pouuant receuoir du plaisir.

Quand viendra l'heureux iour que ie sacrifiré,
Mon Corps sur vostre Autel que sainct DESIR *dedie,*
Que i'espendray mon sang en memoire infinie,
D'auoir par vn'erreur si long-temps souspiré ?

Quand viendra l'heureux iour que ie vous offriré
Vn benist Cierge ardent auec ceremonie,
Estant à deux genoux près de vous accomplie,
Afin d'auoir pitié de mon cœur martiré ?

Hé! quand seray-ie orné, dans vostre sacré temple,
Seruant vos Deités que deuot ie contemple ;
Quand accepterés-vous ma chere Oblation,

Pour fidelle tesmoing de mes peines souffertes ?
Mais quand en receuant mes diuines offertes
Auray-ie de vos mains la benediction ?

Qvi n'a conneu la perle de Noblesse,
Le bel accueil, le bon-heur plus heureux,
Vn entretien chastement amoureux,
L'alme beauté éprise de sagesse :

Qui n'a conneu l'habit d'vne Deeſſe,
Et du Prin-temps les threſors precieux,
Qui n'a conneu le meſme Amour de Dieux,
La haine aimée, & la triſte lieſſe,

Qui n'a conneu l'œil, la grace, le ris,
La grauité d'vne ſaincte Cypris,
*L'honneur d'*ANIOV*, & l'ornement du* MEINE,

Qui n'a conneu le chef-d'œuure du Ciel,
Qu'il aille voir au PRÉ *mon beau ſoleil,*
Il connoiſtra l'image de ma peine !

CHANSON

C'eſt donc par voſtre beauté, belle,
Que ie voy l'enfer Amoureux,
Mais ſans moy vous ne feriez telle,
Voſtre iour ſeroit tenebreux.
Ha ! vous en faictes trop à croire,
Par ma grand' liberalité,
Voſtre beauté eſt voſtre gloire,
Voſtre gloire eſt voſtre beauté.

I'ay mis ſus ceſte blanche face
Vne moiſſon d'œillets fleuris,
I'ay donné l'eſprit & la grace
A ce beau corps ſur tous exquis,
Qui eſt d'immortelle memoire
Par ma grand' liberalité,

Voſtre beauté eſt voſtre gloire,
Voſtre gloire eſt voſtre beauté.

Puis donc que voſtre faueur grande
Vient de moy voſtre ſeruiteur,
La ſaincte raiſon vous commande
Que m'aimiez de tout voſtre cœur,
Qui triomphe de ma victoire
Par ma grand' liberalité;
Voſtre beauté eſt voſtre gloire,
Voſtre gloire eſt voſtre beauté.

Viue, viue Henry, *mon Roy victorieux,*
Viue ce grand François, *viue heureuſe la Royne,*
Viue touſiours Bourbon, viue touſiours Lorraine,
Viue Neuers, Nemours, le fauorit des Cieux;

Viue tous les Prelats, viue ieunes & vieux,
Viue petits & grands, viue la Dame humaine,
Viue m'Amie auſſi (l'Eternel la maintienne),
Viue le liberal & l'auaricieux;

Viue le Huguenot, & viue le Papiſte,
Viue le Malcontent, *viue le Realiſte,*
Viue l'Enuie encor ſeule nuict de mes iours,

Viue le Publicain, viue le Politique,
Viue le Gentil-homme & le vilain ruſtique,
Viue Satan, pourveu que i'aye mes Amours.

CHANSON

L'Amant reſſemble au pauvre marinier,
Qui eſt touſiours en douteuſe balance,
Subject, helas ! au vent traiſtrement fier :
En mer, en femme il n'eſt nulle aſſeurance.

Tantoſt Neptune apparoiſt gracieux,
Et tantoſt plein de mortelle furie ;
La femme ainſi ſe demonſtre à noz yeux,
C'eſt vn beau temps ſoudain mué en pluye.

Quand nous voulons voguer deſſus la mer,
Elle ſe faict aggreablement calme,
Et tout ainſi quand nous venons aimer,
On ne void rien ſi beau comme la femme.

Lors que la Nef eſt au milieu des flots,
Quelle pitié ! quelle eſtrange tourmente !
Lors que l'Amour eſt ancré dans noz os,
Eſt-il, ô Dieux ! douleur plus violente ?

Auſſi Venus la mere aux Amoureux
Vint de ceſte eau, & du traiſtre Saturne :
Quiconque donc voudra bien vivre heureux,
Ne ſuyue Amour ne l'impiteux Neptune.

CHANSON

Ie me plains, mes Amours, & vous l'entendez bien,
Et toutesfois, helas ! vous ne respondez rien.
Ha ! vous auez raison : c'est ainsi qu'il faut faire,
Les glorieux vainqueurs se doiuent tousiours taire.
O mal-heureux vaincus, c'est à vous de prier,
C'est à vous de gemir, c'est à vous de crier.
Bien-heureux qui par pleurs peut destourner l'orage
De son fier ennemy qui se plaist à l'outrage.
Mais si tu m'as vaincu, ie n'en perds mon honneur,
C'est faute de fortune & non faute de cœur,
Non, que dy-ie? il n'est temps de publier ta gloire,
C'est chanter le triomphe auant qu'auoir victoire.
Ie me repens, Amour, tu ne m'as surmonté,
Ie suis tousiours en vie, & en ma liberté,
Bien que ie sois blessé, si ay-ie encor les armes
De ce mauuais garçon qui se repaist de larmes ;
S'il n'estoit inuincible, il seroit serf par moy,
Qui suis inuiolable en Amour & en foy.

TRISTESSE

Faut-il, ô bons Dieux !
Que pour deux beaux yeux,
Pour vn doux propos,
Pour un blanc visage,
Qui d'œillets s'ombrage,
Brusler iusqu'aux os ?

Non, ie ne veulx pas,
Plustost le trespas
Saisisse mon cœur.
D'vne ardeur cruelle
La mort est plus belle,
Que n'est la langueur.

Adieu donc, Amours,
Mais tout au rebours,
Adieu mon soucy,
Maudite l'année,
L'heure & la iournée
Que ie vins icy.

Pensant me guerir,
Tu me fais mourir,
Semblable au poisson,
Qui cerchant sa vie,
La trouue rauie
D'vn traistre hameçon.

Tu ris de mes pleurs
Et de mes douleurs
Tu te resiouis,
Comme vn fier corsaire,
Qui rit du forsaire,
Tousiours plein d'ennuis.

Donc pour ton plaisir,
Adieu, cher desir,
Tragique destin!
Bourreau de moy-mesme,

Puis que tu ne m'aime,
Ie veux prendre fin.

Quelle Religion trouvez-vous en ce lieu?
Dites, rare beauté, de la beauté ventée?
En eſtant mal-heureuſe ainſi desheritée,
Sans auoir offenſé, ni le monde, ni Dieu?

Quelle Religion, quel deſirable vœu,
De paiſtre maigrement & touſiours enſerrée?
Quelle Religion de ne viure honorée,
D'eſtimer tout le monde, & de s'eſtimer peu?

Quelle Religion d'aimer la peine dure,
De fuyr le plaiſir ſouhaitté de nature,
De n'oſer deſcouurir des myſteres couuers?

Autheurs de mon malheur, & plus de voſtre encombre,
I'atteſte l'Eternel Pere de l'vniuers,
Si de Religion il y a vn ſeul ombre.

Tu ne t'enquiers iamais de moy ton humble frere,
Qui languis deſolé ſous l'Amoureuſe loy
(Sovrces) *ie fay donc plus, ie fay donc plus que toy,*
Ie ſçay que tu es pris d'vne douce Ioliere.

Tu n'as autre ſoucy qu'à mener chere entiere;
Ton plaiſir te commande, exempt d'aucun eſmoy,

Tu baiſes ta Franchon, l'amour, l'honneur, la foy,
Que n'adoré-ie (heureux) ſi belle Cordeliere?

I'aſpire vne Déeſſe où ſont mille dédains,
Qui ſe targue touſiours de Dieu & de ſes Saincts,
Et ne daigne approcher du doux feu qu'elle attiſe.

On gaigneroit pluſtoſt le fort des ennemis,
Qu'Amour pût reſueiller ſes beaux ſens endormis,
Soubs l'ombre d'vn honneur qui n'eſt qu'vne ſottiſe

M'Amour tu as dans la bouche vn ſerment,
Courrier du dueil, dont triſtement ie pleure;
A tous propos tu vas diſant : IE MEVRE,
Bien doux iurer, au deuis ſeulement.

Helas! il eſt bien cruel autrement,
Car par luy ſeul, Maiſtreſſe, tu m'aſſeure
Pluſtoſt la mort, que de m'eſtre meilleure,
Dieux! ſuis-ie pas vn miſerable Amant?

Comment feray-ie, hé! vrayement ie deſire
Perir pluſtoſt d'vn funeſte martyre,
Que tu endure vn ſeul poinct de douleur.

Ie meure auſſi, par ton ſerment ie iure,
(Eſtrange effect d'aimer ſa peine dure)
Si ie ne ſuis touſiours ton ſeruiteur.

DIALOGUE AVEC L'AMOVR

Sous mesme signe, & sous mesme Planette,
En l'an, au mois, au iour, à l'heure, au poinct
Que ie nasquis vint ma Dame parfaicte ;
Amour, pourquoy ne m'aime-t-elle point?

AM. – *Si tu ne sens l'or blond de ma sagette,*
Qui est au vif dedans son cœur conioinct,
Et si mon dard encore ne la poind,
Ne rends pourtant ma verité suspecte.

Vous n'estes nez sous vn aspect malin ;
Mais ma douceur semble aux femmes venin,
Auant qu'auoir gousté ma friandise.

Il ne faut donc si tost desesperer,
Mars & Venus aucunement ne prise
Cil qui paruient sans beaucoup endurer.

Vniques sœurs, semence Titanine,
Secourez-moy (moy vostre cher enfant) ;
Si vostre appuy viste ne me defent,
C'est faict, ie voy ma mortelle ruine.

Le traistre Amour allume ma poictrine
En vn lieu sainct où l'on n'entre souuent,
Où rien que Dieu ne se met en auant,
Et m'a bruslé par vne ardeur diuine.

Dame, voyez l'orgueil de ma poison;
Mon corps est libre, & mon cœur en prison
D'vne beauté, qui est mesme captiue.

Sus, tancez donc l'Amour qui vous faict tort;
Car m'offençant il vous outrage fort,
En affligeant vostre vertu naïfue.

Toy qui mesprise Amour par vn vouloir testu,
(Toy, di-ie, où mon desir en esperance tombe)
Encor que tu sois simple autant que la Colombe,
Et le sacré refuge à la blanche vertu,

Mais ie te pry, dy-moi, quel heur en auras-tu?
Car alors qu'Atropos la grand' beauté succombe,
Ce chef-d'œuure accomply va sous l'ombreuse Tombe
Au lieu d'estre tousiours de gloire reuestu.

Tu sçay que ie dy vray, mesme de ton lignage,
Tant de grands Cheualiers d'illustre douceur sage,
Non plus que de personne on ne parle plus d'eux.

Tout se perd en la nuict, au fons de sepulture,
Fors le viuant Amour, par la docte escriture,
Aimez-moy donc à fin que i'en escriue mieux.

Ie sçeu mes maux soudain te voyant si iolie,
Par trois certains Courriers, le premier fust ton nom,

(Si benist renommé) & ta Religion,
Puis ton sur-nom Latin qui belle signifie.

Voyant si beau nom ioinct à l'alme seigneurie,
Et ta demeure encor dans la laide prison,
Pourquoy ne m'en alloy-ie, ô pauure de raison?
La nature & le lieu m'en deuoient faire enuie.

Qui pourroy-ie accuser de ce retardement?
L'amadoueux espoir sorcier de mon tourment;
Mais ores que ie suis desesperemment blesme.

Que ne m'en vay-ie donc? Ha! Dieux, ie ne scaurois,
Amour fait tout cecy, & me tient sous ses loix,
Pour faire voir en moy sa fermeté extreme.

TRISTESSE

Pleurez, pleurez mes yeux, sus, payez vostre faute,
Par vous ie suis entré au labyrint d'Amours,
Noyez, noyez-moi donc dans vostre humeur peu caute,
Vaut-il pas mieux mourir que de languir tousiours?

C'est trop, c'est trop aimer sans auoir recompence,
C'est trop, c'est trop seruy sans estre guerdonné,
Le forçat miserable a bien quelque esperance,
Voire le criminel iustement condamné.

Et moy (ô malheureux!) dont fortune se ioué,
Las! ie ne pretens rien que le tragique sort,

Compagnon d'Ixion, ie ſuis deſſus la rouë,
C'eſt grand cas que l'Amour ſoit cauſe de la mort!

Rien ne me ſert d'offrir mon fidelle ſeruice;
Car ma Dame reſſemble à vn cruel vainqueur,
Ma rençon ne lui plaiſt; rien, rien que mon ſupplice!
Miſerable guerdon de l'Amant plein d'honneur.

La ſaincte chaſteté, dont elle eſt ſi ialouſe,
Ne faict ſentir au corps vn doux chatouillement,
Vn plaiſir ſouuerain, qui parfaict nous eſpouſe,
Qui nous donne la vie, & le contentement.

Elle ne baille point d'amoureuſe lieſſe,
Et viure ſans cela c'eſt comme n'eſtant pas,
De dire que l'honneur conſiſte en la triſteſſe
C'eſt vn abus bigot meritant le treſpas.

En ceſte ſimple humeur ma ſuperbe eſt rengée,
Voire tant qu'elle croit, pour meſpriſer l'Amour,
Que la terre luy eſt grandement obligée,
Et que le Ciel diuin luy en doit de retour.

Auancez donc, mes yeux, le criſtal de vos larmes,
Pour embraſer l'ardeur qui m'incite à l'aimer,
Comme le forgeron met de l'eau dans les flames,
Alors qu'il veut ſon feu dauantage allumer.

Et vous, mes grands ſouſpirs, faictes flamber encore,
Comme eſtans les ſoufflets de l'Amoureux fourneau,
Ie me deferay donc par l'Amour que i'adore,
Faiſant de mon cercueil renaiſtre mon berceau.

Ie ſuis accomparable à l'oiſeau d'Arabie,
Qui ne pouuant fuyr ſa mortelle douleur,
Luy-meſme fait le feu dont il brusle ſa vie
Et comme il eſt vnique, auſſi ſuis-ie en mal-heur.

Que tu ments, Martial, à l'endroit de ma Belle,
Diſant que d'autant plus vn beau corps feminin
Eſt mis eſtroictement, & plus il eſt enclin
Au plaiſir Amoureux qui tous plaiſirs excelle.

La vertu à ma Dame eſt compaigne fidelle,
Qui veut que chacun ait le merite benin,
Doncques par ſa priſon en ce Conuent diuin
I'embraſſeroy, heureux, l'honneur qui me martelle.

Ton dire eſt pour l'humeur qui retient du mondain,
Mais ceſte Deité qui n'a rien de l'humain,
Auec l'humanité ne veut nulle accointance.

Pleuſt aux Dieux (Martial) que ſans exception
Ta parolle fuſt vraye, alors ſans paſſion
Comme digne d'Amour i'en auroy iouiſſance.

Cupidon m'eſclaua dans vn PRÉ *verdoyant*
Aux beaux champs bocageux du bon païs du Maine,
Mettant mes armes bas me diſt en ſouſriant:
Vien-ça, que t'a feruy ton Mauors qui te meine?

Ie te veux faire voir ma puiſſance haultaine;
Tu changeras d'eſtat, tu m'iras ſuppliant,
Ton franc cheual ſera vn eſpoir variant,
Et ton corps de cuiraſſe vne Amoureuſe peine.

Ton ennemy toy-meſme, & pour feu porteras
Deux beaux yeux dans le cœur que ſans ceſſe aimeras.
Ie veux que ton canon ſe muë en eſcritoire,

Ton eſclatante pouldre en vn grondant deſdain,
Tes balles en papier, l'amorce en ris ſerain,
Ton coutelas en plume, & ton mal-heur en gloire.

Tout eſtonné d'vne heureuſe venuë,
Comme l'on void, après vn long ſommeil
En regardant la clarté du Soleil,
Qu'on n'oſe ouurir apertement la veuë:

Ainſi voyant l'honneur qui m'eſuertuë,
Tout esblouy ie craignoy d'ouurir l'œil,
Mais ſon beau luſtre, auec ſon bel accueil,
Eut peu remettre vne vie eſperduë.

Elle eſtoit là parmy vn ſainct troupeau,
Et comme on void au doux prin-temps nonueau
Des belles fleurs en vn pré delectable,

Dont l'vne aggrée entre toute à nos yeux,
Ainſi (Dechovrsse) *en ton Pré gracieux*
Ma Dame luiſt ſur toute autre agreable.

Il s'anuitoit lors que demy-certain
Voulus baiser l'honneur sainct que ie chante,
Mais de sa bouche vne voix arrogante
Incontinent fist changer mon dessain.

Ie m'en courus de grandes fureurs plain,
En protestant de laisser mon Amante ;
La foy d'Amour est comme vn vent qui vente,
Ie l'allay voir dès l'aube au lendemain.

Pourquoy, luy dy-ie, estes-vous si cruelle ?
Comme vn chagrin vous me dédaignez, Belle,
Et ie ne suis desaggreable ainsi.

Le vingtiesme an mon beau chef ne surmonte,
Mil cinq cens soixante & quinze on compte
L'an de ma mort & de ma vie aussi.

O LASPHRISE, *où vas-tu? — Ie m'en retourne au Meine.*
— Que faire ? — Y voir l'Amour borne de mon destin,
Dont les rais soleillans de son bel œil benin,
Me rendent furieux triomphant de ma peine.

— Puis qu'elle tient l'honneur de ta gloire certaine,
Pourquoy la sers-tu tant ? — I'ay cela du diuin :
Car i'vse de bonté à ce qui m'est malin,
L'esperant conuertir par ma foy souueraine.

— Si l'espoir te deçoit? — I'ay vn los merité,

Ayant ſouffert pour elle, immortelle beauté,
La beauté ſans pitié ne peut eſtre infinie.

Le propre aux Deitez c'eſt la douce douceur,
Sa rigueur eſt donc feinte, ainſi i'auray mon cœur :
Car il ne fuſt iamais beauté plus accomplie.

Comme vn Nocher ſauué de la tourmente,
Ayant vaincu les flots iniurieux,
Lors qu'il voiſine vn terroir gracieux,
Se reſiouiſt pour ſon heureuſe attente ;

Reuenant ſain de la guerre ſanglante,
Ie veux donc eſtre à ceſte heure ioyeux,
Voyant de près le lieu deuotieux,
Où mon eſpoir iuſtement ſe preſente.

Mais comme on void les Matelots expers
Ne craindre tant la tourmente des mers,
Qu'à l'approcher de la terre eſtimée,

Car il ne faut qu'vn peu frayer le banc,
Pour ſubmerger : ainſi Amoureux franc,
I'ay peur, L'ANGLOIS, *touchant ma Dame aimée.*

ELEGIE

De tout ce que les Dieux icy bas ont donné,
Pour rendre de tout point l'homme bien fortuné,
Pour le faire admirable afin qu'on le renomme,
Ainſi que s'ils vouloyent pour compagnon vn homme,
C'eſt d'auoir un eſprit galant & Amoureux,
C'eſt là, ma Dame, là le bon-heur plus heureux,
Chaſſant l'ombre mal-ſain de l'aſpre humeur farouche,
Autrement nous ſerions comme vne vieille ſouche.
C'eſt à la ſeule Amour qu'il nous faut paruenir,
Qui douce ne ſe peut par la mort diffinir.
Ie croy que ne doubtez de la bouillante flame,
Ni d'vn mal inteſtin qui ſans ceſſe m'entame,
Que ie ſouffre pour vous qu'on me void adorer,
Ie ne fay que gemir que triſtement pleurer,
Ie m'en vay, ie reuiens, i'ay foi, i'ay défiance,
Ie ne ſçay que ie dy, ie ne ſçay que ie penſe,
Ie pers par vous touſiours & repas & repos,
Vn cruel feu glacé m'outrage iuſqu'à l'os,
Vn chaos de penſers dedans moy s'amoncelle,
Deſeſperant i'eſpere, & qui plus me martelle,
C'eſt vne froide peur qui me vient aſſaillir.
(O maudite nouvelle!) Amour, il faut faillir,
Vagabondant pluſtoſt, pluſtoſt mourir perduë,
Qu'acceptiez le bandeau de Profeſſe renduë.
Ie crains que le preniez; non, ne le prenez pas,
C'eſt en viuant ſentir mille horribles treſpas.
Vſez de mon conſeil, & vous ſerez plus ſage,
Ne laiſſez perdre ainſi le Printemps de voſtre âge,
Venez en terre ferme, & laiſſez l'ombre ſainct
A l'eſprit ignorant de la ſottiſe atteinct:

Car y estant ainsi ce n'est pas estre au monde ;
Certes vous ressemblez aux mariniers sur l'onde,
Qui des morts ni des vifs ne tiennent point les rangs,
Ils sont vifs entre morts, morts entre les viuans.
On ne faict cas de vous, pour morte on vous reclame,
Monstrez à vos parens que vous auez de l'ame,
Que vous reconnoissez & le bien & le mal.
On faict de vous ainsi comme d'vn beau cheual,
Qui n'est predestiné que pour vne bataille,
Il ne voyage point iusques à tant qu'il aille
Au rude choc guerrier, dont le tragique effort
Le meine miserable à l'impiteuse mort :
Ainsi, ma Dame, ainsi on vous faict prisonniere,
Iusqu'à temps qu'Atropos vous cille la paupiere.
Or donc, qui se fait beste il est mangé des Loups,
Et trop tard quelquefois nous rabattons les coups.
Tout ce que ie vous dy est sans hypocrisie,
Iamais la bonne Amour n'vse de tromperie,
Et l'on doit en tout temps de l'Amy auoir soing,
Mais la vraye amitié se connoist au besoing
Qui me fait vous escrire, ayant sçeu qu'estes preste
De faire à vostre dam ceste mortelle feste.
Lisez bien, ie vous prie, auant que d'espouser
Ce fard Religieux qui vous fait abuser ;
Vrayment si vous trouuez en la saincte Escriture
Qu'on doiue viure ainsi en vne prison dure,
Ie me condamneray, mais Dieu veut autrement,
Et veut estre prié d'vn chacun librement.
Qui vous retient donc là ? Vn but de grand richesse ;
Aspirez-vous l'honneur de Madame l'Abbesse ?
Ce vous seroit vrayment folle legereté,
Mal-heureux est celuy qui vend sa liberté.

Que nous seruent les biens, dictes, ie vous ſupplie,
Si ce n'eſt pour paſſer ioyeuſement la vie?
Dieu les a ordonnez à ceſte intention,
Et ſi beaucoup auoyent voſtre Religion,
Pour neant nous aurions tant de bien en ce monde.
Or doncques deſormais nagez ſur vne autre onde.
Croyez-moy (THEOPHILE) *& n'ayez point de peur,*
Hommagez l'Amour grand du grand monde vainqueur.
On ne trouve touſiours les odorantes roſes,
Le temps ameine tout & mine toutes choſes.
Tandis que la ſaiſon eſt belle à les cueillir,
Mandez-moi que i'y aille & i'iray ſans faillir.

Si tu n'accepte, Amour, ma douce affection,
L'Antiphile bien toſt m'en fera la vengeance;
Non, non, i'en aimeray quelque autre d'excellence,
Et l'Amour contre Amour fera punition.

Bien que tu n'aye en moy nulle dilection,
Mon change toutesfois t'apportera ſouffrance,
Ialouſe ſans m'aimer, blaſmant mon inconſtance,
Deſpite, tu auras extreme affliction:

Et pour plus te faſcher i'en aimeray quelqu'vne
De tes diuines ſœurs, qui courent ta fortune,
Que familierement tu hantes chaque iour;

Ie ſeruiray Bray-haut, la belle POISSONNIERE,
Ou DANIOV *l'aggreable, ou* VESINS *ſinguliere,*
En me vengeant ainſi de l'Amour par l'Amour.

Que ne ſuis-ie ore Preſtre au PRÉ *deuotieux*
(Auiourd'huy que chacun confeſſe ſon offence),
Ie te verrois venir pleine de repentence,
Te mettre à deux genoux deuant moy glorieux ;

Tu me dirois pourquoy ton bel œil gratieux
M'a eſté ſi cruel par les feux qu'il élance,
Puis ie te donnerois, pour iuſte penitence,
A pleurer trente iours ton orgueil ennuieux.

Ie ne te baillerois l'Abſolution ſaincte
Que ie n'euſſe ta foy de me baiſer ſans faincte ;
I'aurois licence après, du PAPE *ſouuerain,*

De me deſpreſtiſer ; s'il ne luy plaiſoit faire,
Ie me rendrois pluſtoſt Huguenot volontaire,
Pour embraſſer ton cœur que i'aurois fait humain.

Quoy? voulez-vous touſiours me faire maigre mine ?
Amour, craignez-vous point qu'Amour noſtre ſeigneur
Aduiſant ma pitié ne bleſſe voſtre cœur,
Ainſi qu'il fait là bas ceſte beauté diuine ?

Ne ſçauez-vous pas bien (dictes, belle Angeuine)
Qu'vne fuſt emmarbrée, ayant trop de rigueur ?
Le deſdain lui deſplaiſt, il chaſſe ſon honneur ;
Ne le meſpriſez donc qu'il ne vous extermine.

Moy ſon ſerf & le voſtre, en ſortant de ce lieu

Pour vous dire vn bon-iour auec vn triſte adieu,
Ie ne demande rien qu'vn baiſer deſirable.

Donnez-m'en doncques vn, ſinon i'en prendray deux.
L'Amant doit entreprendre en vn lieu honorable;
Ie te vay donc baiſer & la bouche & les yeux.

Rauy d'vne beauté, ores ie veux, ma Lyre,
En mille & mille endroicts fredonner de beaux vers,
Non que ie veuille auoir renom par l'Vniuers,
En de ſi grands honneurs ma ieuneſſe n'aſpire;
Et ſi veux-ie pourtant mon Amour faire luire,
L'an, le iour, la ſaiſon que ie vis ſes yeux verds,
Eſtant la ſeule ardeur de mes trauaux diuers,
Par qui ie ſuis, chetif, encomblé de martyre.
Or ie vais t'accorder pour ſonner baſſement,
Vne pitié touſiours ſe doit dire humblement,
L'Amour veut les douceurs, bien qu'elle ſoit cruelle.
Courage donc, ma Lyre, encommence tes coups,
Renomme ma Maiſtreſſe en vn ton aigre-doux,
Et la dis hardiment outrageuſement belle.

DOVBLE ACROSTICHE

Madame, quand Amour Regarde vos beaux yeux,
Aise de sa fortune Entierement aimable,
Rien ne luy fait terreur, Non la mort redoutable;
Car l'Amour brusle-cœurs Est tousiours valeureux.
De grace aimez-le donc, Estimez-le Amoureux,
Et vous fiez en luy, L'acceptant honorable,
Par luy vous paroistrez Extresmement louable,
Ainsi qu'vne beauté Plaisante aux mesmes Dieux.
Princesse de son cœur, Olympe de son ame,
Il vous offre ses vers, Vrais tesmoins de sa flame,
L'Vranie en leur chant Luira d'un sainct renom.
L'humble discours est haut Celebrant Theophile,
On ne le peut blasmer Reclamant si beau Nom;
Ne le desdaignez donc En vous seruant utile.

Ton voile noir te fait approuuer saincte;
Il te déguise en cachant tes beaux yeux,
Et si conuient à ton vœu soucieux,
Qui est couuert de Religion saincte.

Certainement toute chose contraincte
Est haïssable aux hommes & aux Dieux:
Par force on entre au Conuent odieux,
Qui rend la vie estroictement estraincte.

Tu me diras: I'y ay deuotion!
Quelle folie, aimer l'affection!
Veu que bonté est souuent dangereuse.

Ainſi pluſieurs ſe gaſtent du bon vin;
En bonne terre eſt le mauuais chemin,
Et ta vertu eſt ainſi vicieuſe.

Afin qu'Amour-oyſeau ne ſoit plus ſi volage,
Ie veux qu'il ait la forme ores d'vn Papillon,
Il en ſera plus gay, plus mignard, plus mignon,
Plus celeſte eſueillé, plus reluiſant, plus ſage.

Il ne ſera plus triſte, eſtrangement ſauuage,
Mais ioyeux, mais priué, touſiours beau, touſiours bon,
Immortel renaiſſant en la prime ſaiſon,
Bien humble voletant ſans faire aucun outrage.

Le ſoleil eſt le pere à ceſt oyſillon doux,
Qui d'vn ver precieux s'engendre ydoine à tous,
Filant pour le public, s'empriſonne ſoy-meſme,

Pour eslargir ſes biens à qui le gardera.
En l'honneur de mon nom l'Amour doncques ſera,
Deſormais plus aimable, aimant comme l'on l'aime.

CHANSON

Adieu, Opiniaſtre, Adieu,
I'endure vn trop cruel martire,
Voſtre glace m'a mis en feu,
Et ſi vous n'en faictes que rire,

Que m'a feruy vous honorer
Comme l'honneur que l'on honore?
Que m'a feruy vous adorer
Comme les Dieux que l'on adore?

Chacun me monftre auec le doy,
Difant: Voyla le miferable,
Qui deffous l'Amoureufe loy
Fuft à luy-mefme dommageable.

Faudra-il, chetif, que ie fois
Toufiours auec fi foible force,
Et que i'aye planté le bois
Pour ne iouyr que de l'efcorce?

Or bafte, aimez qui vous voudrez,
Toufiours ie vous feray fidelle,
Mais en fin vous repentirez
De m'auoir efté fi cruelle.

Compagnon Chappellet, fur tous biens bien heureux,
D'auoir touché les flancs de ma belle Maiftreffe,
Tu m'es donné afin que ma prompte ieuneffe
Supplie au lieu d'Amour le maiftre Dieu des dieux.

O deffein efgaré! i'en fuis plus Amoureux;
Car eftant à genoux retiré à la Meffe,
Soufpirant ie te baife & mignotte fans ceffe,
Arrofant ton criftal du criftal de mes yeux.

Puis regardant le Ciel, baſſement ie profere:
Qu'à ma deuotion i'euſſe ainſi ma Cithere !
Ie l'accolleroy mieux pour n'eſtre eſtimé ſot.

I'en oy qui en paſſant vont priſant ma bonne ame,
Ce ieune Gentil-homme eſt (diſent-ils) deuot;
Mais ils ne ſçauent pas quel Sainct c'eſt qui m'enflame.

Ie plains le bon ſoldat pour n'eſtre ſouldoyé,
Le braue cheualier pour n'auoir recompence,
Ie plains l'Egliſe auſſi allant en decadance,
Et le marchand ſur mer du pillart coſtoyé;

Ie plains le païſant deſtruict & guerroyé,
Le ieune homme accaſant ſa gaye adoleſcence;
Ie plains le voyageur qui n'a point de finance,
Et me plains (moy chetif) de l'Amour foudroyé.

Mais ie plains les beautez miſes aux monaſtaires,
Qu'on nomme ſottement les priſons volontaires;
Car là le doux plaiſir rarement eſt trouué,

Et qui n'en ioüiſt point c'eſt comme vn corps ſans ame,
Bref ie plains les Nonnains, meſme ma belle Dame,
Et l'alme de IOVY, *l'honneur de* PELLEVÉ.

CHANSON

O venimeuſe enuie
Que ie te doy haïr,
Par toy ma belle vie,
Chetiue tragedie,
Eſt contrainɛ̃te à finir.

La guerre eſt redoutable,
La mer, la pauureté,
La peſte abominable,
La faim plus miſerable,
Et le feu agité :

Mais non tant que ta rage
Laide enuie à l'œil roux,
Qui vn chacun outrage
De ton vilain langage
Par ton faux cueur ialoux.

Vieille hideuſement ſalle,
Tu ris de noſtre dueil,
Si la faueur fatalle
Nous paroiſt liberalle,
Lors tu creues d'orgueil.

Va, va, que ta nourrice
Puiſſe ſentir vn iour
Le feu de ton ſupplice,
Vers la douce delice
Du paradis d'Amour.

SONNET EN VERS LYRIQVES

La gentille bergerette
Gardant le bellant troupeau,
Piroüettant ſon fuſeau
Dit la gaye Chanſonnette ;

Le Pelerin ſe delecte
Peinant en ſon veu noueau,
Le forçaire rid ſur l'eau
Attainct de douleur ſuiecte ;

Le Capitaine reſouls
S'eſiouiſt ſouffrant des coups,
Et moy de meſme, le frere

Du Cocher ambitieux,
Au comble de ma miſere
Ie chante à ceſte heure mieux.

Avant que l'ennemy triomphe de ma vie,
Ie m'enſanglanteray de l'œuure de ma main ;
Quelqu'vn (ſans y penſer) dira l'acte inhumain,
Ignorant le ſubiect de ſi eſtrange enuie.

Au front de mes ſoldats, plus braue compagnie,
Hardy ie paroiſtray ſuyuant mon beau deſſain,
Tu en feras de meſme, & d'vn courage hautain,
Ie m'aſſeure ſur toy, compagnon LABATYE.

Nous courons grand fortune en ceſte aſpre ſaiſon,
L'ennemy nous attend près de ta garniſon,
Dans les champs englacez aux plaines de Bayane.

Baſte, il nous faut paſſer ou mourir en chemin,
Qui finiſt combattant meurt d'vn treſpas diuin;
Ie mourray ou ſeray gouuerneur de MARSANE.

STANCES

Tu t'enquiers, mon Amour, par la dure abſence ores
(Qui longue ſembleroit t'auoir faict oublier)
Comment ie ſuis venu & deuenu encores,
Tu le pourras apprendre en liſant ce papier.

Auant mon gay Prin-temps i'ay couru la Fortune,
Soldadin tendrelet aux païs eſtrangers,
Maintenant trauerſant le perilleux Neptune,
Et maintenant en France entre mille dangers.

En Auril, en Eſté, ſans treſue l'ay ſuyuie,
Bref ie luy ay donné le plus cher de mes ans,
Et Mars m'ayant cauſé la pasle maladie,
Ie me ſuis retiré au rang des Mal-contents.

Luy qui me fut ingrat (non pas luy, ie l'offence),
Car par mon ſang verſé il m'a faict de l'honneur,
Mais ſes fils opulents, pleins de meconnoiſſance,
Qui ſoilleillent du fruict de mon digne labeur.

A la guerre ſouuent, voire à la Cour pompeuſe
I'ay faict voir ma valeur & mon gentil eſprit,
Et pour rendre ma gloire encores plus fameuſe,
I'ay ſeul, ſans eſtudier, aux champs de Mars eſcrit.

I'ay donc ſeul honoré Amour, ſcience & armes,
Et puis que Dieu m'a faict vn Palladin nouueau,
Combattant, compoſant au milieu des allarmes,
Ie ſuis ſans compaignon deſſus le Mont iumeau.

On n'en a veu eſpris de l'ardeur qui m'allume,
Ainſi naïfuement ſans liure compoſer;
Nul que moy n'a encor oſé tailler ſa plume
Entre les bataillons, & là poëtiſer.

Reſiouis-toy, Tourene, ô ma chere Nourrice,
Tes champs circonuoiſins n'auront du tien vanté,
Si Phœbus les aima tu ſeras ſa delice,
Par moy qui, ſeul, ſans art, en guerre l'exalté.

Comme ie ſuis vnique, ô Dame qui m'eſclaue,
D'âge en âge par moy luirez vniquement,
Car onc nulle beauté n'eut ſeruiteur ſi braue,
Et pource, comme ſeul, aimez-moy ſeulement.

Si vous pouuiez, Poulets, voler iuſques au Mans,
Ie vous priroy, mignons, de porter des nouuelles
A ma Dame, m'Amour, belle ſur toutes belles,
A qui vous conteriez mes triſtes accidens.

Mais quoy? plus que la mort ie crains les mesdisans,
Qui pourroient, vous trouuans, desempenner vos aisles,
Et blasonner l'honneur des plus chastes pucelles,
Qu'enflé de passion ie sers depuis dix ans.

Ma verité se void; car craignant vostre perte,
La mienne sans vous seuls ne sera recouuerte,
Sans vous, volans au Pré d'vn air librement doux,

Vous pourriez assurer ma Dame apprehensible,
Vous l'assereneriez en despit des ialoux,
Dont ie meurs connoissant le voyage impossible.

POVLETS D'AMOVR

En forme de Poulet Amour s'est deguisé,
Afin que sans soupçon il peut voir ta belle ame:
Reçois-le doncque bien; car s'il est mesprisé
Tu sentiras l'orgueil de sa bruslante flame.

Volez, Enfant Oiseau, dans le sein de m'Amie,
Dites-luy, mon Mignon, qu'elle prenne pitié
De moy son cueur, son tout, son ame, sa moitié,
Qui l'aimeray tousiours d'vne ardeur accomplie.

Petit babouin d'Archer,
Tu faincts vne borgne veuë,
Afin de mieux décocher
Sur nous ta fleche poinctuë?
Mais garde que ton beau fard
Par ma pitié ne t'abuse :
Car l'artisan par son art
Se peut tromper en sa ruse.

Ioly Poulet
Mignardelet,
Va-t'en, volette
Vers ma nonnette;
Dy-luy, belon,
Mon mal felon;
Si la bellotte
Ne te mignotte,
Sors vistement
Subtillement,
Pour que tu bines
Ses sœurs poupines.
Tu peux du clin
Voir si le moulle,
De Lethé roulle,
Ou Riualin;
Puis reuolette
En ma chambrette,
Où despité
Suis escarté.

Vous, ô vous qui auez le beau commandement
Sur la saincte beauté, maistresse de mon ame,
Vous que ie seruiray d'vne prudente flame,
Vous qui par vos bontez m'estimez dignement;

Vous, Abbesse admirable, honneur de l'ornement
Du vœu de sainct Benoist (que si bon l'on reclame),

De grace, ie vous pry, commandez à ma Dame
Qu'elle aye à me traicter vn peu plus doucement.

Il n'est pas que le Ciel, dont vostre ame diuine
Prit si subtilement sa parfaicte origine,
N'esmouue vos beautez à la douce pitié.

Dechovrsses, *rendez donc ma Dame pitoyable.*
Dieu (que vous chantez tant) enioinct l'humble amitié :
Il n'est rien de si sainct que paroistre amiable.

Comme l'on voit aux champs vne troupe seruile
Quand l'enseigne guerriere erre de toutes parts,
Alors qu'elle oyt l'Echo de la fureur de Mars
Poureuse habandonner son pauure domicile,

Ces Russisques s'en vont deçà, delà en ville
Pensant gaigner chetifs pour estre ainsi espars ;
Mais ils sont beaucoup plus ruisnés des souldars
Et voudroyent n'auoir point delaissé leur famille.

Ainsi moy, pauure serf, quand en ton Pré *i'estois,*
En entendant le miel de ta diuine voix,
Despit, ialoux des Dieux i'esgaroy l'audience ;

Mais or ie cognois bien que i'ay beaucoup perdu
Et que de ne bouger il m'eust bien mieux valu,
Car rien n'est à l'Amour si facheux que l'absence.

Si après les esclairs, le brouillart, le tonnerre,
Le foudre, les frimats, les tourbillons, les vens,
L'eau, la glace, la neige, il suruient vn doux temps,
Qui gayement serain nous embellist la terre;

Ainsi après l'orgueil de ceste longue guerre,
Après tant de trauaux qui me sont si cuisans,
Mon plus cher DES MOVLINS, *ie pourray voir le* MANS
Où le vaincueur des dieux cruellement m'enserre.

Les armes font la paix, la nuict pousse le iour,
Et puis que tout honneur commande à mon Amour,
Elle en m'estimant plus ne sera si cruelle.

Là ie t'honoreray comme Amant plus heureux,
Là i'admireray, là ton SOLEIL AMOVREVX
Et là tu me diras toute vraye nouuelle.

THEOPHILE, *quelqu'vn qu'Amour ne tyrannise,*
Dira, si ie vous eusse aimé extremement,
Que i'auroy quitté Mars & son commandement,
Afin d'aller seruir vostre beauté exquise.

Il dira que l'Archer toute chose maistrise;
Mais ceste verité s'entend diuersement,
C'est alors que l'Amour sert mutuellement,
Ou bien gonflé d'espoir, non quand on le mesprise.

Icy ie comprens bien, et là ie perds mes sens,

Adorant ſans ſubject voz yeux eſtincellans,
Voylà les tours d'Amour embrouillant ma ceruelle.

I'ayme, ie n'aime pas, ie ne ſçay que ie ſuis.
Si vn autre venoit ie luy fermeroy l'huis;
Mais pour remettre tout, contentez-moy, ma belle.

Adieu, adieu, eſperance, & fortune!
Adieu mon tout, adieu cheres Amours!
Adieu bel œil, adieu ſages diſcours,
La ſeule ardeur de ma flame importune!

Ma nef ne peut plus combattre Neptune,
C'eſt faict de moy, ie n'attens plus ſecours.
Biſarre Ciel, fay au moins que mes iours
Soyent remarquez comme eſtrange infortune!

Qu'après mille ans on entende ces vers;
TOVSIOVRS LASPHRISE EVST DES MAL-HEVRS DIVERS,
MAIS LAS! ESTANT DE LA ROYALE ARMÉE

EN GARNISON DANS LA VILLE DV MANS,
MOVRVT AV PRÉ (NON DE MARS NI DES ANS),
AINS DE L'ORGVEIL DE SA DAME ESTIMÉE.



L'AMOVR PASSIONNÉE

DE NOEMIE

Ie chante vne beauté doucement homicide
Qui du commencement n'avoit le cueur humain,
Mais comme vn fier Æole abonnist le temps vain,
Disposant les mortels par son attraict humide:

Ainsi me fut l'aigreur de son Amour timide
Auant que m'adjourner l'ardeur d'vn feu serain,
Et comme il n'est pas bon au Prince souuerain
D'auoir trop de clemence & priuauté fluide;

Ainsi trop de beautez, trop de douces douceurs
M'ont causé mille morts, mille aueugles fureurs,
Cent mille passions bourrelles de ma vie.

Ie n'accuse m'Amour, ains moy trop Amoureux,
Mais lisant ma delice en mes vers doucereux,
DAMES, *sans vous sonder ne blasmez Noëmie.*

La honte à l'œil baiſſé ne me fera point taire,
Ie ne craindray l'orgueil du cauſeur affeté,
Ie ne me cacheray pour n'eſtre frequenté,
Laiſſant la ſaincte Amour qui ne me veut complaire.

Ie connoy maintenant mon humeur temeraire,
C'eſt trop pour vn mortel qu'vne Diuinité,
I'aymeray (comme humain) la douce humanité,
Dont l'inuincible mort ne me ſçauroit diſtraire.

I'ay adoré longtemps, gonflé de belle ardeur,
THEOPHILE *aux beaux yeux, Déeſſe de l'honneur,*
Qui a d'vn chaſte vœu repeu ma triſte vie.

Adieu donc, feu m'Amour, miracle glorieux;
Ie ſuis trop peu pour vous digne des meſmes Dieux,
Ie vay voir les douceurs de l'humble NOEMIE.

Ie penſois amortir l'Amoureuſe poiſon,
Que ce follaſtre Enfant me faiſoit ſouuent boire,
Abſentant le ſeiour du beau pays de Loire,
Et comme vn douloureux i'eſperoy guoriſon.

O penſer eslongné de la douce raiſon!
Car voyant ton bel œil lumiere de victoire,
Et ton chaſte entretien compagnon de la gloire,
Ie ſuis plus que iamais en facheuſe priſon.

Ma maiſtreſſe, mon cœur, ſeul honneur que i'honore,

Prends pitié du tourment qui cruel me deuore,
Et qui nouueau Roland me fait voir en tous lieux.

Ie ne veux qu'vn ſeul traict de ton œil fauorable,
Attendant que le ſort me ſoit plus gracieux :
Toute Dame d'honneur doit eſtre pitoyable.

Ie vous ay pris vn gan, aſſeurance de foy,
Que ie garde mignon, que ie baiſe à toute heure;
Si ie l'auoy en don ma fortune meilleure
Se promettroit icy de viure ſans eſmoy.

Larroneſſe d'honneur, vous auez plus à moy,
Tenant mon cœur vainqueur ſur qui l'Amour s'aſſeure.
Le ciel au ſein doré veut qu'il face demeure
Dedans vous ſeulement, ſoubs l'Amoureuſe loy.

Cheriſſez-le donc bien qu'Amour ne vous puniſſe ;
Si vous l'auiez perdu, qui vous feroit ſeruice?
Quelque riche vieillard accompagné d'enfans?

O l'aduantage heureux pour la douce pucelle!
Tout petit que ie ſuis, auecque telles gens
Ie paroy comme l'Aigle entre la Colombelle.

Vous dictes ne ſçauoir ce que ie fay icy ;
Ces vers, VILLEPION, *l'apprendront ſans faintiſe :*

Ie pourchaſſe l'honneur d'vne braue entrepriſe,
Ore humble, ore ſuperbe, ore chaud & trancy.

Ie deſieune d'ennuis, ie diſne de ſoucy,
Ie gouſte de colere, ardeur qui me maiſtriſe,
Ie ſoupe de chagrin, des rigueurs ie deuiſe,
Et gonflé de brouillars ie dors en l'air auſſi.

La fortune à ce coup m'eſt ennemie extreme,
Si bien que ie ne fay aucun cas de moy-meſme,
Me voyant mal-heureux ſans eſpoir de ſecours.

Le plus grand bien que i'ay, helas! c'eſt que ie penſe,
Que vous, mon cœur vainqueur, plaindrez ma doleance ;
Ne meſdiſez pourtant de mes belles Amours.

ELEGIE

Touſiours en vous voyant ie ſuis paſſionné,
Et puis l'on m'aperçoit triſtement forcené,
Rien n'aggrée à mes yeux, pour vous trouuer trop belle ;
Gardez que ne ſoyez compagne à Philomelle.
Vn iour, mais las! trop tard, vous vous repentirez,
Puis mon mal-heur eſtrange aigrement vous plaindrez.
Reconnoiſſez-vous donc, tandis que la lumiere
Illumine noz cœurs d'vne ardeur Printemniere.
Tout le bien, mes Amours, que nous auons des Dieux
C'eſt afin d'en iouyr doucement en tous lieux.
De quoy vous ſeruira ceſte grace accomplie?
L'on vous dira vrayment de vous-meſme ennemie,

Si laiſſez perdre ainſi l'honneur de vos beaux ans.
Sans ceſſe nous n'auons les douceurs du Prin-temps ;
Venez donc à ce coup ſous l'enſeigne Amoureuſe,
Enflamez ceſte glace, helas ! trop froidureuſe,
En voſtre opinion vous n'auez nul plaiſir ;
Ceſſez donc, ie vous pry', ceſt aueugle deſir,
Et me faictes ce bien, qui vous eſt neceſſaire,
D'accepter mon ſeruice aggreable à Cythere.

O doubles Bourguignons voiſins de ma Déeſſe,
Et vous, buueurs Germains, qui l'eſtes d'vn coſté,
Gardez-vous de facher l'agreable beauté
Que les Dieux ont voulu me donner pour Maiſtreſſe.

Encores qu'elle afflige ardemment ma ieuneſſe,
Ie ne veux que ſon œil ſoit par vous irrité ;
N'entreprenez donc poinct acte d'hoſtilité,
Et tout ce qui s'eſtend aux champs de ſa Nobleſſe.

Ie vous feroy mourir ! N'ay-ie pas les moyens?
I'ay l'indontable appuy du plus grand des Chreſtiens,
HENRY *troiſieſme Roy de France & de Polongne,*

Qui vous mettroit en pouldre entrants en ſon Païs.
Heureux en mon malheur, puiſque les Ennemis
N'oſeroyent voir l'amour qui de l'Amour m'elongne.

ELEGIE

Coufine, il femble à voir que l'Amour boute-feux
Me vueille maintenant eftre plus rigoureux ;
Ie voy bien, ie fçay bien que ma perte eft prochaine,
Et vous diray pourquoy ie connoy cefte peine.
On ne doit iamais rien celer à fes amis,
Ni declarer auffi à fes fiers ennemis.
I'vferay enuers vous comme vn feruant fidelle,
Qui eftant oppreffé d'vne douleur cruelle,
Ne pouuant requerir luy-mefme fon Seigneur,
Supplie quelque amy qu'il parle à fa grandeur :
De mefme, connoiffant mon mal ineuitable,
Coufine, ie vous pri' de m'eftre fauorable,
Et de parler pour moy triftement affligé,
A voftre humble parente, où mon cueur eftrangé,
Humble à tous, fors à moy qui trefpaffe pour elle.
Maintenant (ô bons Dieux) qu'vn depart me bourrelle,
Qu'a faict ce traiftre Amour pour me perdre eftonné ?
Comme Diable cruel il a toft fuborné
Vn grand de mes Amis, en luy donnant entendre
Que ie perdoy la fleur de ma ieuneffe tendre,
Que ie n'apprenoy rien en ce trifte feiour,
Et qu'il me vaudroit mieux que i'allaffe à la Cour.
Le traiftre n'a failly à fa caulte entreprife,
I'en ay reçeu la lettre, ô maudite faintife !
Hé! quoy ? ne fçait-on pas que ie fuis à mon dam
Depuis dix mois en ça deuenu Courtifan ?
Vois-je pas tous les iours le Roy qui me commande ?
Ie le fers humblement, ie fupply, ie demande,
I'aimeroy mieux mourir qu'outrepaffer fa loy.
Ie me fuis obligé de luy garder la foy

(Ceſte obligation eſt toute volontaire),
Car de mon beau labeur ie ne reçoy ſalaire;
Mais ce trauail m'eſt doux, & me plaiſt beaucoup mieux
Que l'air Pariſien ſur tous delicieux.
Ie ſuis comme vn forçat eſtant ſur les gallées,
Qui ne veut point bouger des campagnes ſalées,
C'eſt abus de crier la douce liberté;
On ne ſçauroit muer ſon vouloir arreſté:
Mais comme vn clair Soleil enuironné de nuës
Rompt les empeſchemens de ces ombres cornuës,
Ainſi, certes, ainſi malgré l'aueugle Enfant
(Qui de mon beau trauail va touſiours triomphant),
Voire en deſpit encor de la ialouſe enuie,
Et d'vn tas de Medors qui redoutent ma vie,
Ie ſeray plus conſtant. Ainſi que le Soleil
Ie veux eſtre nommé L'AMOVREVX NOMPAREIL.
Que ta Couſine ſoit comme vn Tygre inhumaine,
Que d'vne fiere ardeur elle ſoit touſiours plaine,
Qu'elle ait ioye en mes maux, riant de mon ſoucy,
Que ſon cœur ſoit de roc durement endurcy,
Qu'elle parle à cheual, outrément arrogante,
Baſte pour tout cela, i'auray l'ame conſtante,
Sa rigueur me fera meſme glorifier;
Car comme les Oignons qui ſont près du Roſier
Cauſent que la ſenteur de la Roſe eſt meilleure,
Tout ainſi la vertu, où mon eſpoir s'aſſeure,
Plus elle a de trauaux, plus elle a de douleur,
Et plus tant plus on void ſa gentille valeur.
Ainſi donc plus i'auray de rigoureuſe attainte,
Et plus on connoiſtra mon amitié non fainte.
De quel œil la verray-ie? ô miſerable alors!
Mais ie le ſuis deſia; ja, ja mon triſte corps

5

Eſt mornement trancy, & ja mon œil deſplore
Vn larmoyant Criſtal voyant s'approcher ore
Le funeſte deſpart qu'on ne peut retarder.
En ceſt eslongnement ie vous pry' me garder
La pure affection que vous m'auez iurée,
Et eſtre de la mienne ardamment aſſeurée.
La femme vers la femme en vn mot fera plus
Que cent mille diſcours des Amants reſolus,
C'eſt vn rocher certain que ſa ſeule parolle,
L'autre (fuſt-elle ſaincte) eſt comme vne friuolle.
Incitez donc (ma Dame) en m'obligeant à vous
D'accepter mon ſeruice Amoureuſement doux,
Et vous iure ſes yeux, comme choſe plus belle,
De l'adorer touſiours, bien qu'elle fuſt cruelle :
Car comme l'Oliuier, qui ne vient aiſément,
Et qui ne finiſt pas auſſi facilement,
Ceſt Amour, mon Amour, de long temps enflamée
Ne pourra s'encendrer ni aller en fumée.

Courage, le deſaſtre eſt aucunesfois bon,
Vn mal auant-court l'autre, vn flux eſteinct l'audace
D'vne fiebure prochaine où la mort nous menace;
La bleſſeure enrichiſt le guerrier de renom.

Ie ne ſuis donc marry de ma preſomption,
Offençant tes beautez que loyal ie pourchaſſe,
Pour que ie puiſſe auoir la mercy de ta grace,
Couppant chemin aux coups de ta punition.

Pardonne donc, Maiſtreſſe en beauté ſouueraine:

Le propre à la grandeur c'est de paroistre humaine ;
Dont ie pense desia estre libre & absous.

Esperant d'appaiser mes passions cruelles,
Ie ne demande point de voz richesses belles,
Ie ne veux qu'vn baiser Amoureusement doux.

Le languissant malade aspire la santé,
Le pauure souffreteux l'aggreable richesse,
L'ambitieux guerrier les allarmes sans cesse,
Le triste prisonnier la doulce liberté ;

De mesme l'Amoureux de flames agité
Desire incessamment iouyr de sa Maistresse ;
Quand auray-ie la mienne, où tout honneur s'addresse,
Qui vergongne Cyprine en plaisante beauté ?

Son esprit est parfait, ses graces sont parfaictes,
Le Soleil de ses yeux, mes fatales Cometes,
Font reluire vn clair iour dedans l'obscure nuict.

En sa bouche tousiours l'eloquence s'expose,
Son teinct est sursemé d'œillet, de lis, de rose,
Quoy, de ces belles fleurs n'aura-elle aucun fruict ?

C'est grand cas que le sort plus souuent fauorise
Vn rustre mal-habile, vn muguet, vn jasard,

Quelque gallant mufqué, compagnon du Renard,
Qu'vne ame valeureufe entierement exquife.

Non, ce n'eft point le fort, mais c'eft noftre fottife,
Nous laiffons deceuoir la raifon à vn fard,
Aueuglans noftre efprit par vn efpoir baftard :
Car qui fe rend efclaue à peine eft en franchife.

(Ramefort) *ie le fçay, i'ay tenté les hazars,*
L'ufage & le fçauoir font les maiftres des arts,
Dont fage deformais ie feray comme en guerre,

Où deuant qu'affaillir on va toufiours fommer.
Ainfi, pluftoft qu'entrer en l'Amoureufe terre,
Les Dames me priront tres-humblement d'aimer.

Gentille fleur, courriere du Prin-temps,
Dont le beau nom eft duifable à m'Amie,
Quand ie te voy fur toute autre iollie,
Ie te baifotte en l'honneur des Amans.

Ie fuis fi aife alors que ie te fens
Que ie beny ma douloureufe vie,
Par toy, Mignonne, eft mon ame rauie
Songeant à l'œil qui or' te void aux champs.

Sur toutes fleurs tu parois la premiere,
Quelle Cyprine efgale ma meurtriere?
S'on ne te cueille, on te void toft fleftrir.

Si ſa beauté de meſme n'eſt cueillie,
En peu de temps elle ſera fanie.
Donc par Amour ie la veux ſecourir.

Ie l'œilladoy my-nue, eſcheuelée,
Par vn pertuis deſrobé finement,
Mon cœur battoit d'vn tel debattement,
Qu'on m'euſt iugé comme en peur deſreiglée.

Or i'eſtoy plein d'vne ardeur enflamée,
Ore de glace en ce friſſonnement,
Ie fus rauy d'vn doux contentement,
Tant que ma vie en fuſt toute paſmée.

Là follaſtroit le beau Soleil ioyeux,
Auec vn vent (Zephyre gracieux)
Parmy l'or blond de ſa treſſe ondoyante,

Qui haut volante ombrageoit ſes genoux.
Que de beautez ! mais le deſtin ialoux
Ne me permiſt de voir ma chere attente.

Voyant que ma douleur eſtoit continuelle,
Que ie dependoy tout paroiſſant mal-heureux,
Que preferiez la crainte au deuoir Amoureux,
(Choſe indigne d'Amant ſi braue & ſi fidelle)

I'ay iuré de quitter ceſte amitié mortelle,
Ie pars viſte, en colere, indigné, furieux,
Ie fus cinq ou ſix mois abſent de vos beaux yeux
Sans dire mes tourmens brouillans en ma ceruelle.

Mes amis, s'en doutans, pour me donner ſecours,
Connoiſſant bien qu'vn clou chaſſe l'autre touſiours,
Me firent careſſer vne Déeſſe grande.

I'auoy le vent en pouppe aſſeuré d'vn beau port,
Mais en deſpit d'Æole vn inuincible ſort
Me fiſt r'ancrer au haure où ta beauté commande.

Comme vn corps feminin que la mere Nature
N'a point fauoriſé de preſens gracieux,
S'efforce vainement d'vn art induſtrieux
A vouloir déguiſer ſa premiere figure :

Ainſi l'illuſtre honneur, par qui ma vie endure,
Sans eſtre attainct du dard du premier né des Dieux,
S'ombre inutilement pour complaire à mes yeux ;
Car la bonne amitié n'a point de couuerture.

Ie ſçay bien dauantage ; hà! taiſez-vous, mes vers,
Ne decouurez l'ardeur qui vous rend ſi diuers ;
Si, faictes, pourſuiuez, n'ayez aucune doute.

Il eſt permis de plaindre aux pauures affligez,
De meſme aux Amoureux traiſtrement licencez.....
Mais non, ne dictes rien, ma Dame nous eſcoute !

LETTRE A NOEMIE

Pourquoy n'excusez-vous vn Amant miserable,
Retiré loing d'Amour à la guerre effroyable,
S'il se plaint de se voir cruellement traitté?
N'a-il pas grand subiect de paroistre irrité?
Et si croit que, si Dieu son dessein veut permettre,
Il sera là plustost que ceste triste lettre;
Quand il deuroit courir mille impiteux hazards.
Puis, après t'auoir veuë, il reuerra son Mars.
Est-ce faillir cela? S'il y a de l'offence,
Il s'en faut prendre à vous, non à mon innocence!
Puis ie ne pense errer disant ma passion,
Aussi que i'ignoroy de vostre intention,
Que sage i'apprendray d'humeur plus continuë:
Car, t'escriuant icy, nouuelle m'est venuë
Que mon Prince est mandé pour aller à la Cour,
Et moy par consequent pour te faire l'Amour.
En attendant cest heur, ô doux feu de ma flame,
Le cristal de mes yeux, le souspir de mon ame,
Esprit de ma raison, plaisir de mes plaisirs,
Penser de mes pensers, souhait de mes desirs,
Ie vous prie & reprie, & par vous vous coniure
D'aimer Lasphrise ainsi que vostre creature!
Ie prie encor le Ciel, brillant d'almes clartez,
Qu'il vous vueille enuoyer toutes vos volontez;
Et vous baise cent fois, en humble obeyssance,
La bouche, l'œil, la main, vous donnant asseurance
Que ie fus, que ie suis & seray de bon cœur
Vostre à iamais, tout vostre, intime seruiteur.

ELEGIE

Ie me deliberoy de courre la fortune,
Non point ſous l'eſtendart de Venus importune;
Mais comme auparauant au milieu des hazards,
Suyure le Dieu guerrier, le pere des ſoldards.
Qui l'honneur immortel veut brauement acquerre,
Il ſe doit hazarder au foudre de la guerre.
I'accomply mon vouloir, on le ſçait, Dieu mercy!
On m'a veu obeyr & commander auſſi;
Mais Mars ayant paſſé ſa colere ſanglante,
Ainſi qu'vn bon Pilotte attaint de la tourmente
Craint d'approcher la terre, ainſi ie redoutoys
L'air doux Pariſien, frequent ſeiour des Roys.
Rien ne ſert quelquefois de caler toutes voiles,
D'eſtudier le Soleil, d'eſpier les eſtoilles,
D'ancrer haſtiuement ou s'eslongner d'vn port,
Nous ne pouuons fuyr noſtre incertaine mort:
Ainſi pour deſtourner mon humeur Cyprienne,
Craignant de retomber en l'ardeur primerene,
Ie prié quelque Amy de m'apprendre vn ſejour
Deſert, voire ennuyeux, ſeparé de la Cour.
Car ie ſçay vrayement que noſtre nourriture
Surmonte le deſir de la mere Nature.
Ie fus lors conſeillé, pour vomir ma poiſon,
D'aller couler le temps en vne garniſon;
Que l'on ne verroit là que corcelets, que picques,
Et que là n'eſtoyent point de beautez magnifiques.
Pauure mal-aduiſé! ie me confeſſe lour,
Ie m'enquis de la ville, & non pas d'alentour!
Deuoy-ie pas ſonger qu'au plus près des eſpines
Naiſſent les belles fleurs & les roſes pourprines?

Auſſi, près ceſte place aggreable vrayment,
On void pluſieurs beautez, belles parfaictement,
Dont le luſtre m'a mis ſous l'Amoureux ſeruage,
Teſmoings ces dignes vers courriers de mon dommage.
Si ie n'euſſe dormy d'vn fort ſomme mal-ſain,
I'euſſe aiſément connu mon deſaſtre prochain.
N'auoy-ie pas preſage, auant coureur fidelle,
Du mal-heureux mal-heur qui touſiours me bourrelle?
Le matin que i'entré aux flames de ſes fers,
Vn de mes gens me miſt ma chemiſe à l'enuers.
Ce que ie vy premier, ceſte ombreuſe iournée,
Ce fuſt vne Choüette (ô veuë infortunée!)
Puis, la nuict, me ſembla que i'eſtoy eſchangé
En petit ver à ſoye en mon ploton rengé.
Qui pourroit trouuer plus d'apparence certaine
D'vne douleur future ardemment inhumaine?
Ie raconté mon ſonge à mes plus familiers,
Qui ingerent mes maux prochainement meurtriers,
Me prians pour le moins de changer de patrie.
Mais quoy! la verité eſt touſiours ennemie.
Pauure, qui ne ſçait pas que l'on void de tout temps
Pluſieurs ſignes certains, courriers des accidens!
Rien ne nous vient des cieux qui parroiſſe inutile;
Mais las! ie me declare homme fort mal-habile,
Ma chemiſe à l'enuers eſtoit ſigne euident
Que ceſt Amour ſera comme le precedent:
La ſiniſtre Chouette eſtoit-ce pas encore
Vn meſſager certain d'vn mal-heur qu'on deplore?
Mon ſonge Aurorien, qui m'eſchangeoit en ver,
Enſeigne ma priſon du tout à deſcouuert.
Car ainſi que le ver ſoy-meſme s'empriſonne,
Ainſi (ô mal-heureux!) i'enferme ma perſonne.

Ce lieu n'eſt enfermé comme le Pré *Manceau*
(Où eſt le ſainct Amour honorablement beau),
Mais il ne laiſſe pas de reſclauer ma vie ;
Theophile *eſtoit là, icy eſt* Noemie,
Qui ne m'eſt pas plus doulce, encores que le ſort
Ne l'aye captiuée en ſi cruel effort.
S'elle eſt auſſi retiue en l'Amoureux office,
D'vn Adieu reuerend ie luy feray ſeruice ;
Ie ne veux pour neant me reuoir enflamé.
C'eſt le propre d'vn ſot d'aimer ſans eſtre aimé !

Ie donne à ma Déeſſe, ouurage de Pandore,
Mon eſprit que l'honneur daigne bien honorer.
La liberalle auſſi, pour me remunerer,
M'offre ſa grand beauté qu'vniquement i'adore.

Fauorable deſtin ! ce preſent me decore,
Me faiſant comme Amour clairement deſirer.
Le mien plus haut-volant la faict tant admirer,
Que comme vn fier ialoux Apollon m'enuie ore.

Beniſt ſoit doncques l'an, le mois, l'heure, le iour
Que ie vy les douceurs du fauorable Amour !
Beniſt ſoit le pays de ſa belle naiſſance,

Et tout ce qui agrée à l'aſtre de ſes yeux,
Voire ce beau vallon, ſejour delicieux,
Où elle me promiſt la douce iouyſſance.

Ha! mon Tovt, *ha! ie meurs! pour Dieu, ſecourez-moy,*
Si ce n'eſt l'amitié, la pitié vous conuie;
O l'ame de mon ame, hé! n'as-tu point d'enuie
De ſecourir celuy qui treſpaſſe pour toy?

Pourquoy m'es-tu cruelle? Hé! ie ne ſçay pourquoy,
Si i'ay failly en rien, dy-le, ie te ſupplie!
Mais haſte-toy, m'Amour, mais haſte-toy, m'Amie;
Car ja deſia la mort me talonne chez ſoy.

Vrayment ce te ſera vne pauure victoire
D'eſteindre le flambeau qui fait luyre ta gloire;
Tu perdrois ton honneur, approche donc, mon Tovt,

Et me baiſotte vn peu de ta bouche mignonne,
Frayant mignardement, langues bout contre bout,
Vien, l'Amour en bon lieu ne redoute perſonne.

Iamais ne me veray-ie, après tant de regrets,
Nager à mon plaiſir dedans l'Amoureuſe onde,
Pignotant, friſottant ta cheuelure blonde,
Preſſottant, ſuccçottant ta bouchette d'œillets!

Mignottant, langottant, ammorcillant l'accès;
Mordillant ce teton (petite pomme ronde),
Baiſottant ce bel œil (digne Soleil du monde),
Follaſtrant dans ces draps delicatement nets?

Ne ſentiray-ie point, auec mille careſſes,

Le doux chatouillement des plus douces liesses?
Ne feray-ie Amoureux mignonnement aimé,

Receuant le guerdon de mes loyaux feruices,
Remuant, estreignant, mignardant les delices,
Haletant d'aise, espris, vaincu, perdu, pasmé?

CHANSON

Sus, baisottez-moy, m'Amie,
Approchez-vous, ma douceur,
Ce gay Printemps nous conuie.
Embrassez-moy donc, mon cœur.

Frayez la langue en ma bouche,
Succottez-moy, ferrez-moy,
Et d'vne belle escarmouche
Donnons congé à l'esmoy.

Voyez la gaye Arondelle,
Voyez l'ardent Passereau,
Voy la chaste Tourterelle,
Voy le simple Colombeau,

Voyez toutes choses en somme
Iouyssent du doux plaisir,
Fors que moy miserable homme,
Et vous sans aucun desir.

Allons nous seoir à l'ombrage

Près des gazouillans ruiſſeaux;
Venus aime le riuage,
Car elle naſquiſt des eaux.

Non, ne bougez d'où vous eſtes,
Les Abeilles vont aux fleurs,
De meſme mes Amourettes
Se deſirent aux verdeurs.

Quoy? tu ne fais point reſponce,
Ton cœur n'eſt donc reſiouy?
Mais la femme ne prononce
Au premier baiſer, ouy.

DIALOGUE AVEC ECHO

Echo la deſolée, eſcoute ma parolle,
Et reſpons ſans faintiſe à l'ardeur qui m'affolle,
Toy qui vois & entens les ruiſſeaux de mes pleurs,
Et l'eclat de pitié que pouſſent mes douleurs;
S'il te plaiſt d'éclaircir ma douteuſe lumiere,
Reconnoiſſant ce bien ie te maintiendray chere.
Dy-moy, ſuiuray-ie encor l'Amour que ie pourſuy?
ECHO. *Suy.*
Mon cœur en ſera-il quelquefois reſiouy?
ECHO. *Ouy.*
Qui recompenſera mon ſeruice fidelle?
ECHO. *Elle.*
Et que deuiendra donc ſa cruauté rebelle?
ECHO. *Belle.*

Qu'auray-ie inceſſamment du ſeigneur Cupidon?
ECHO. *Don.*
Ie ne laiſſeray donc l'honneur de ſon renom?
ECHO. *Non.*
Ayde-moy donc, Phœbus, à fin que ma Maiſtreſſe,
Qui change ſa rigueur en plaiſante allegreſſe,
Viue eternellement; car l'Amoureux obieꝭt
(Trop fertile argument, & trop fecond ſubieꝭt)
M'a faiꝭt mettre long temps ſous ton obeyſſance,
Et touſiours vn bienfaiꝭt merite recompenſe.

CHANSON

Ma maiſtreſſe, mon ſoucy
Ayant ſon air addoucy,
M'appelloit vn iour ſon ame,
Son cueur, ſon tout & ſa flame.

Ie luy dis ſoudain alors,
Approchant de ſon beau corps,
Embraſſe-moi, ma chere ame,
Mon cueur, mon tout & ma flame;

Puis, d'vn doux commencement,
Et plus doux acheuement,
Ie perdis adonc mon ame,
Mon cueur, mon tout & ma flame.

M'Amour, tu as trahy ma ieuneſſe peu caute;
Ie brusle t'œilladant, certes ie n'en puis plus,
Voy ma couleur changeante & voy mes ſens eſmeus,
Ie ſuis près du peril de l'aggreable faute.

Ie ne quiers ſi tu es Papiſte ou Huguenotte,
Amour n'a point de loy. Mal-heureux ſont tenus
Ceux qui ne ſont ſubiects de la belle Venus,
Qui fuit l'ombre d'honneur comme vne choſe ſotte!

Quel bon-heur, quelle ioye eſt-ce qu'on en reçoit?
C'eſt vn abus commun qui les femmes deçoit,
Où l'Amour eſt vn bien qui reſiouiſt noſtre ame.

C'eſt trop dict, ie me perds, ha mon Dieu! ie me meurs,
Ie ſens vne liqueur qui doucement me paſme:
Bien heureux qui finiſt entre tant de faueurs!

Quoy? qu'eſt-ce que cecy, ma Mignonne, es-tu folle?
Ne te mocques-tu point? penſes-tu appaiſer
L'audace de mon feu par vn ſimple baiſer,
D'vn gracieux regard, d'vne douce parolle?

Ni pour la compagnie! il faut que ie t'accolle.
Ne crains qu'on le deſcouure; on ne peut l'aduiſer,
Selon qu'il me plaiſt ore auec toy deuiſer
Aſſis ſur ceſte chaire aggreablement molle.

Puis chacun parle à part, s'entretenant tout bas;
Faiſons ainſi afin qu'on ne s'en doute pas,

Prenons l'occaſion qui douce nous ſaluë.

Là, feignant d'admirer ton bel entendement,
Te ſerrant près de moy, i'hauſſeray viſtement
Ton linge delié par ta iuppe fenduë.

Ie me ſens bien-heureux en mon triſte mal-heur,
Quand ie voy ton ſeiour & lors que i'y arriue,
Si ie prens vn baiſer de ta beauté naïfue,
Vn baiſer deſrobé qui eſt beaucoup meilleur,

Vne eſpingle me ſemble vne grande faueur,
Ayant tout à l'entour de ta douce ſaliue,
Que ie mords, que ie ſucce, eſpris d'vne Amour viue,
Que i'attache ſur moy au plus près de mon cœur.

Non point pour me ſeruir d'vn ſouuenir notoire,
(Les Dieux en ſoyent loüez) i'ay l'heureuſe memoire,
Et certes ie ne ſuis que trop ingenieux !

Ie voudroy bien ſouuent n'auoir tant de ceruelle,
Ie ne comprendroy point ma fortune cruelle,
Ni l'eſtat deſreglé du regne vicieux.

Qu'en dites-vous, mon Cœur ? Ie vous pry' de le dire.
Quoy ? vous refuez, ce ſemble ? O quelle eſtrange humeur!
Mais ce beau teinct changeant m'auant-court vn bon-heur,
Et ce vent tremblotant qui doucement ſouſpire.

Las! ce bel œil baiſſé, dont le iour ſe retire,
Pourroit bien meſſager quelque eſtrange douleur!
Non, ce ſouſris benin preſage vne douceur,
Pour donner à ce coup treſue entre mon martire.

Parlez donc, mon ſoucy. Quoy? vous ne dictes rien?
Qui ſe taiſt il conſent; vous le voulez donc bien.
Approche-toy, m'Amour, baiſe-moy, ma chere ame!

Ie me veux enyurer de la douce poiſon,
Qui tant & tant de fois ſuborna ma raiſon....
Seigneur Dieu, ie me meurs, ie me perds, ie me paſme!

Ie puis, ie ne veux plus aucunement meſdire
De la Déeſſe, mere au follaſtre Garçon.
Ie baiſe maintenant vn yuoire beſſon,
Vne bouche poupine où l'humble Amour ſouſpire.

Tantoſt ie meurs rauy quand la Belle m'admire;
Tantoſt nous diſcourons d'vne braue façon,
Et tantoſt nous parlons en langage enfançon,
Qui ſert d'vn doux appas en Amour qu'on deſire.

Tantoſt, en folliant, (Dassez) *nous nous baillons*
Mille beaux petits traicts, mille geſtes mignons,
Mille ioyeux brocards, mille œillades exquiſes.

Tantoſt nous diſons haut des propos inconnus,
Si ce n'eſt à nous deux chers enfans de Venus;
Puis tantoſt nous venons ioyeuſement aux priſes.

6

He ! mé, mé, bine-moy ; bine-moy, ma pouponne,
Cependant que Papa s'en eſt allé aux champs ;
Il ne le ſoꝫa pas, il a mené ſes gens,
Bine-mé donc, Maman, puiſqu'il n'y a paſſonne.

Ayant frayé l'œillet de ta leue beſſonne,
Ie me veux regadé en tes beaux yeux luyſans ;
Car ce ſont les miſoirs des Amouſeux enfans,
Après ie modeſay ta goge, ma menonne.

Soudain ie laicheſay ton ioliet tetin,
Puis ie chatouilleſay ton beau petit tounin,
Maintenant de ma pine, ores de ma menotte.

Si tu n'accode à moy, le folâte Gaçon,
Gueſiſſant mon bobo, agadé tu es ſotte ;
Car l'Amour ſe fait mieux en langage enfançon.

Au Ciel de voꝫ beauteꝫ l'Amour me deifie !
Preſſe-moy, ſerre-moy, tiens-moy, ioins-moy, mon cœur
Car ja deſia ie ſens vne douce liqueur,
Qui donne enſemblement & la mort & la vie.

Sois plus prompte au combat ; ie treſpaſſe d'enuie,
Ie ne veux amortir ta prochaine chaleur ;
Là donc, d'vn bond mignon incite ton ardeur,
Et d'vn bransle poupin plein de douce furie.

Touſiours ie temporiſe en vn ſi beau deſir,

Pour rendre plus parfait vn ſi plaiſant plaiſir,
Et pour le faire auſſi de plus longue durée.

Mais l'aiſe toutesfois me tranſporte beaucoup,
Ie n'en puis plus, follaſtre, hò...! ie meurs à ce coup...!
Vous l'auez trouué bon, ma petite ſucrée?

Ma follaſtre, vne nuict, auoit ſi grande enuie
D'eſchapper les fureurs de ce mauuais Garçon,
Qu'elle le vint trouuer pour payer ſa rançon,
Hazardant ſon renom que l'honneur glorifie.

Hà mes yeux! hà mon cœur! hà mon Tout! hà ma vie!
Hé mon bien! hé mon fils! hé m'Amour, mon mignon!
Las, mon Tout! las, moy-meſme, hélas, cher compagnon!
Faiſons à corps perdu l'aggreable follie.

Ce diſant le baiſa, & puis mena tout doux
Le petit capitaine au ioly rendez-vous,
Qui, fier d'vn triple coup, fiſt vn nouueau deluge.

Quel heureux paradis, d'allegreſſe luiſant!
Puiſſé-ie donc touſiours en vn ſi beau refuge
Treſpaſſer au trauail d'vn plaiſir ſi plaiſant!

C'eſt beaucoup vers les Dieux de douceur fauorable
D'eſtre belle, opulente & gaye honneſtement,
Gracieuſement graue, affable priuément,

De ſortir d'vn beau ſang noblement honorable.

C'eſt beaucoup vers les Dieux de paroiſtre aggreable,
Dire bien à propos, d'eſcrire ſçauamment,
Luire en diſcretion d'vn braue entendement,
Et mignonne & mignarde eſtre toute amiable.

C'eſt beaucoup, mais c'eſt plus à la Dame d'honneur,
D'auoir vn Paladin, fidele ſeruiteur,
Qui donne abondamment les delices friandes.

Douce vertu qui rend les plus parfaicts ialoux,
Meſme les Deitez ; donc en vous vantez-vous
Que vous auez vn bien enuié des plus grandes.

Hà Dieu! que i'ay de bien alors que ie baiſotte
Ma ieune folion dedans vn riche lict.
Hà Dieu! que i'ay de bien en ce plaiſant conflict,
Perdant mon plus beau ſang par vne douce flotte.

Hà Dieu! que i'ay de bien lorſque ie la mignotte,
Lorſque ie la chatouille & lorſqu'elle me rid.
Hà Dieu! que i'ay de bien, quand i'entends qu'elle dict
D'vne ſoufflante voix : Mon Mignon, ie ſuis morte!

Et quand ie n'en puis plus, hà Dieu! que i'ay de bien
De faire la mocquette en m'eſbattant pour rien.
Hà Dieu ! que i'ay de bien de pinçotter ſa cuiſſe,

De lecher ſon beau ſein, de mordre ſon Tetault.

Hà Dieu! que i'ay de bien en ce doux exercice,
Maniant l'honneur blond de ſon petit Tonnault!

I'ay mille & mille fois baiſé & rebaiſé
Le beau petit connin de ma gente Maiſtreſſe.
Ie l'ay tant careſſé de ſi douce careſſe,
Que mon feu violent s'eſt vn peu appaiſé.

Mais ſi ie ſuis vn iour de ſon iour deuiſé,
Ie brusle à petit feu ayant triſte lieſſe;
Car ie pers maugré moy la feconde richeſſe,
Ce doux flux qui d'Amour a ſon nom déguiſé.

Ie ne fay, ie ne dy, ie ne penſe & ne ſonge
Qu'en elle tout en moy, qui toute en moy ſe plonge.
Sans elle les plaiſirs deſplaiſent à mes yeux.

Sans elle ie ne ſuis, ie ne ſuis point ſans elle;
Ie ſuis comme en extaſe en vn goulfre orgueilleux;
Il me faut donc, pour eſtre, accompaigner ma Belle.

Faictes-moy cheualier, accolez-moy, ma Belle,
Ie l'ay bien merité en ce combat dernier,
Qui s'eſt eſprouué braue en duel ſingulier,
Eſt digne de damer la ſimple damoiſelle;

Mon ſçauoir naturel, mon amour naturelle,
Ma gentille valeur, redoutable au guerrier,

Demande l'accolade & le noble collier,
Non d'vn Roy, mais d'Amour qui tous les Roys excell

Auſſi en ce bon-heur eſt fondé mon ſouhait.
Quelque affamé d'honneur, qui n'a iamais rien fait,
Riche pourra l'auoir par faueur éblouye.

Ie veux ſeul ce beau grade, honorable touſiours,
Sus, accolez-moy donc, afin que ie me die
L'vnique cheualier de la Royne d'Amours.

Hé! que n'eſtoy-ie aueugle & plein de ſurdité,
Quand ie veis ces beaux yeux, eſtincellans d'enuie
De iouyr des douceurs lumiere de la vie,
Et quand i'ouy ce mot que i'ay tant ſouhaité !

En peu de temps i'euſſe eu l'aggreable ſanté ;
Ie ne ſerois épris d'ardente ialouſie,
Qui me fait (Belleville) *entrer en frenaiſie,*
Meſmes eſtant au lict ſanglamment arreſté.

Voulant me contenter elle attriple mes peines :
Car mon eſprit eſt gros de fureurs inhumaines.
Quel extreſme tourment eſt comparable au mien ?

Ie penſe, au moindre bruit, que l'on baiſe ma Dame.
Viue le deſeſpoir ! quand ie n'eſperoy rien,
Ie n'auoy tant de mal, ni au corps ni à l'ame.

A tout moment i'auois toute nouuelle,
De la beauté qui embellist le iour,
Et qui alors demouroit à la Cour,
Dont en mon mal i'eu faueur immortelle.

Ie m'estonnois d'vne visite telle,
(Estant sain presque, & près de son sejour)
Lors que Svzon, *messagere d'Amour,*
Arriua seule encore de par elle;

Qui, comme ayant la Clef de son humeur,
Me l'a dit estre en soupçon de son cœur,
De moy logé chés vne belle hostesse.

Quoy? le Soleil doit-il estre ialoux
D'vne Estincelle? Or, dolent de ses coups,
Ie m'en allay où voulut son Altesse.

Quand le iour est leué ie desire la nuict,
Pour ne voir point l'orgueil d'vne trouppe importune,
Et, quand il est couché, l'argent vif de la Lune,
(Chandelle aux espions) trop clerement reluit:

Ainsi, Villegomblain, *toute chose me nuit,*
Si bien que le bon-heur me semble vne infortune,
Ne pouuant pas, suyvy de l'ardente rancune,
Iouyr des biens qu'Amour m'a doucement produict.

Que maudite soit donc ceste race ialouse!

Que la peſte, la rage & la lepre l'eſpouſe !
L'amoruide, le tac, la laide pauureté !

Que l'eſpoir, que la peur, l'auarice, l'enuie,
La tenaille touſiours d'vne immortelle vie,
Sans qu'elle puiſſe auoir vn moment de ſanté !

Ie veux pour ne voir point ce troupeau charitable
(Mais pluſtoſt enuieux de mon deſir gaillard),
Loger loing de la cour, en vn bois à l'eſcard,
Ou feindre eſtre guery de mon mal honorable.

Là ma douleur ſera beaucoup plus ſupportable,
Bien que ie n'entreuoye Amour m'aimant ſans fard.
Peinds-moy donc (Dv movtier) *tout ioyeux & ſongeard,*
Tenant vne grenade eſtant en champ de ſable.

Puis, pour repreſenter mes eſtranges deſtins,
Peinds le chef de Gorgonne auecque deux Daulphins,
Qui ſeront près de moy, ſans mes libertez franches,

Endurant accablé tant de biſares coups,
Et tout le monde encor eſt de mon bien ialoux ;
Car quand l'arbre eſt à bas vn chacun court aux branches.

Grand Dieu viuifiant, Seigneur, ie te ſaluë,
Ie rends graces (deuot) à ta ſaincte bonté,
Qui m'a leué du lict où i'eſtoy arreſté,

Sans penſer recouurer ma ſanté diſparuë.

Ie ſembloy à celuy que la marine eſmeuë
Outrage inceſſamment, deçà, delà porté,
Qui plus vogue plus eſt des ondes agité,
Sans eſpoir d'aborder à la rade connuë.

Et en vn tourne-main il void calmer les flots:
Ainſi tu m'as donné l'aggreable repos
Auec la guериſon de la mortelle playe,

Quand i'eſperoy le moins le doux ſoulagement.
Ne faut donc perdre cœur au comble du tourment;
Nature par miracle à l'heure nous égaye.

Ça, ie veux fourmiller en ton ioly fourneau;
Car i'ay de quoy eſteindre & allumer la flame.
Ie vous veux chatouiller iuſqu'au profond de l'ame
Et vous faire mourir auec vn bon morceau.

Ma petonne, inuentons vn paſſe-temps nouueau.
Le chantre ne vaut rien qui ne dit qu'vne game;
Faictes donc le ſeigneur, & ie feray la dame,
Serrez, pouſſez, entrez & retirez tout beau.

Ie remu'ray à bons d'vne viſteſſe ardente,
Nos pieds entrelacez, noſtre bouche baiſante,
La langue fretillarde ira s'entremouillant,

Iouons aſſis, debout, à coſté, par derriere,

(Non à l'italienne) & toufiours babillant.
Cefte diuerfité eft plaifante à Cythere.

O qu'il eft doux le plaifant ieu d'aimer !
Qui euft penfé vne telle delice ?
Si c'eft cela que l'on appelle vice,
Le vice ainfi ioye fe peut nommer.

Il falloit donc le faire plus amer,
Chagrin, pleurant, mauvais, plein d'artifice,
Non gay, riant, naturel, fans malice,
Comme eft l'Amour qui me fait enflamer.

Si le vice eft d'auoir douce allegreffe,
La Vertu donc eft pleine de trifteffe ;
Chaque chofe a fa contrarieté.

Si Vertu pleure & que le vice rie,
Le Philofophe eft gonflé de folie ;
Car rire duift à noftre humanité.

CHANSON

O que c'eft chofe belle
D'eftre bien Amoureux,
En iouyffant de celle
Dont on eft defireux ;

C'eſt la douceur naïfue
Et la ſuperlatiue.

Mais las ! quel plaïſir eſt-ce
D'approcher au matin
Sa gentille Maiſtreſſe,
Mordillant ſon tetin,
Puis donner ſur la couche,
La iolie eſcarmouche ?

Et ſur l'après-dînée
La mener dans le bois,
Puis l'ayant proumenée
L'embraſſer quelquefois ;
Quand la Dame eſt veſtue,
L'Amour s'en éuertue.

Lors que l'on la deſrobe
Veſtue richement,
Le fricfric de ſa robe
Eguillonne l'Amant,
Entendant les ramages
De mille oyſeaux ſauuages.

Là, là l'on ſe baiſotte
Bien mieux que ſus vn lict ;
On void l'Amour qui flotte,
L'on babille, l'on rid,
On ſe mire en la veuë,
Donnant à l'impourueuë.

Parcequ'Amour a des ailles,
Et qu'en Cour ne faut voler,
(Cela s'entend deceler
Ses douces fureurs iumelles),
Il nomme vn POVLET *toufiours*
Sa brefue lettre ajournante:
Car il ne vole & ne chante
Et fe muffe aux fins detours:
Auffi que pour peu de chofe
L'Amour fe metamorphofe.

POVLETS COURRIERS D'AMOVR

De prolonger tu t'abufe,
Le pluftoft eft le meilleur,
Le temps s'en va qui tout vfe,
Et fi faict changer d'humeur.

Vole, mon mignard, pour payer
Tant & tant d'Amoureufes debtes,
Ou bien me fay vifte enuoyer
De bons refpondans d'Amourettes.
Ce font Poulets tels que vous eftes,
Empennez des plumes d'Amour,
Chantans en de riches tablettes,
Ou papier doré tout autour.

Alors que viendrez l'approcher,
Suson, gardez bien qu'il ne crie;
Feignez de vouloir attacher
La manche richement garnie,
Puis fourrez le poulet soudain,
Estreignant le lis de sa main.

Ie croy qu'on a couppé l'aille
Au courrier de mon desir,
Puis que ie n'ay pas nouuelle
De mon aimable plaisir;
Mande-le-moy, ma mauuaise,
Si tu veux que ie m'appaise.

Ce Poulet plus heureux que moy
S'en va où ie n'ose paroistre;
Par luy verrez le triste esmoy
Qu'a vostre seruiteur son maistre:
Prenez le temps fauorisé
Pour venir à la mascarade;
Vous m'y pourrez voir deguisé,
Et y guerir mon cœur malade.

La bonté gist en l'ame interieure;
On ne sçauroit bien iuger d'vn beau corps

De ce qu'on void ſeulement au dehors.
La ſeureté eſt au dedans plus ſeure.

Donc ta beauté, des beautez la meilleure,
(Qui eſt emprainte en mes eſpris accors)
Ne doit m'orner d'exterieurs threſors,
Puis qu'aux penſers ie te baiſe à toute heure.

Non, ma Mignonne, il n'eſtoit pas beſoing
(Bien qu'ô malheur! ie ſois de toy ſi loing)
De m'enrichir de ta monſtre ſonnante,

Pour m'éueiller à ton doux ſouuenir.
L'heure en Amour eſt trop longue à venir,
A tous moments l'Amant ſonge en l'Amante.

Quand ie me plains à vous de voſtre negligence,
Meſpriſant reſolu l'irreſolution,
Vous m'accuſez touſiours d'vne indiſcretion,
Et ne conſiderez ma cruelle ſouffrance.

Vous dictes que le temps donnera l'allegeance,
Que ie modere vn peu ma grande paſſion,
Que ie ne dois douter de voſtre affection,
Et que ie m'entretienne en heureuſe eſperance.

C'eſt bien parler cela; mais moy ie diray mieux:
Il faut que vous faciez d'vn art ingenieux
Approcher ce beau temps que voſtre foy m'aſſeure.

Comme vn bon Medecin pour plus eſtre eſtimé,
Auance la ſanté du malade enflamé,
Par de ſubtils moyens qui aydent à Nature.

Si i'auoy le pouuoir comme la volonté,
I'appaiſeroy bien toſt l'orgueil de mon martyre,
Eſtrange paſſion que l'on ne ſçauroit dire,
Comme incomprehenſible en fiere extremité,

Vous feriez chaque nuict couchés à mon coſté ;
Nous cueillerions le fruict que noſtre cœur deſire ;
Le iour nous ne ferions que danſer & que rire,
Que chanter, que cauſer de quelque nouueauté ;

Que ioüer diuers ieux auecque mignotiſe ;
Cela mettroit le bois au feu de friandiſe,
Vous n'auriez point ſoucy d'vn train tout-conſommant,

Ni de baiſer vn ſot. Voſtre plus grande affaire,
Ma Dame, ce ſeroït ſeulement de vous plaire,
La mienne ce ſeroit vous plaire ſeulement.

En mon affliction mon ame eſt reſiouye,
Au ſeiour de mon cœur où ie vay finement ;
Car là l'occaſion me fait voir viſtement
Ce beau petit mignon, cher honneur de m'Amie.

Ie le baiſe ſoudain, ſoudain ie le manie,

Ie fais ainſi des yeux & des mains humblement ;
Après, d'aiſe rauy, ie m'en vay bellement,
Par chemins deſtournez, craignant que l'on m'eſpie.

Quand ie ſuis retiré d'vn ſi plaiſant ſejour,
Ie rumine les biens que i'ay eus de m'Amour,
A qui le deſtin veut que touſiours i'obeyſſe.

Puis i'inuente, amoureux, cent mille inuentions,
Afin de la revoir ſans ſouſpçonneux indice,
Et afin de garder noz belles paſſions.

Ne penſez, ſainct Thomas, ne penſez, S. Sauueur,
Que i'aille quelquefois en voſtre ſaincte Egliſe,
Pour, ainſi que beaucoup, vous prier ſans faintiſe,
De prier Dieu pour moy miſerable pecheur.

Ie ne mentiray point, i'y vay pour voir mon Cœur
Où la blanche vertu eſt dignement épriſe :
Car le deſtin ialoux ore me tyranniſe,
Si bien qu'en autre lieu ie n'ay ceſte faueur.

Et l'vn des fiers bourreaux de l'ennuy qui me tuë,
C'eſt que ie n'oſe encor ouurir du tout la veuë,
Parce qu'en l'œilladant (teſmoing d'affection)

Le ſang me monte au teinct, & i'ay peur qu'on le voye.
Aimant trop mieux mourir (tant i'honore ſa ioye)
Que l'on faſchaſt ma Dame à mon occaſion.

Mignonne, ie me meurs quand ie te voy ſi belle,
Et qu'il ne m'eſt permis, par tes parens ialoux,
De baiſotter ton teinct aggreablement doux,
De me mirer au iour de ta gaye prunelle.

Mignonne, ie me meurs alors que l'eſtincelle
Du rayon de tes yeux me conuie aux bons coups ;
Mais ie me meurs ſurtout quand, pris d'vn beau courroux,
Ie combats auec toy ma partie immortelle.

Mignonne, ie me meurs après ces coups friands,
De nos ioyeux regards, de nos propos rians,
De tant d'esbas ſucrez, de tant de follatrie.

Mignonne, ie me meurs y ſongeant ſeulement ;
Et ſi, ma foy, mon cœur, c'eſt là ma ſeule vie ;
La belle mort d'Amour eſt le contentement.

Où ſont les beaux diſcours de ce beau ſouuenir ?
Auez-vous oublié la delice paſſée ?
Vous eſtes pareſſeuſe ; hà ! vous ſerez feſſée !
Vrayment vous en aurez ſi ie vous puis tenir.

Par lettre Amour abſent ſe veut entretenir,
Ie connoy bien que c'eſt ; vous eſtes courroucée
De me voir loing de vous, mon vnique penſée,
Au trauail de la guerre, où il faut paruenir :

Ie m'en doy plaindre à vous, qui comme bien nourrie

Me deuez consoler par quelque lettre amie,
Disant que mon honneur vous sera honorer,

Qu'il faut prendre courage auecque patience,
Qu'on n'acquiert les Lauriers sans beaucoup endurer,
Que meilleure est après la bonne iouyssance.

Ie suis desiguré d'vn desastre inhumain,
Dont l'on me mesconnoist là où ie soulois estre,
Ne faisant qu'entrevoir le lieu d'Amour mon maistre.
Quand i'y suis (Sainct-vincent) *ie m'en reuiens soudain.*

Encor n'y puis-ie aller sans vn signe certain,
Ore vn vase d'argent dessus vne fenestre,
Ore vn chassis haussé, & craignant de paroistre,
Il me faut déguiser du iour au lendemain.

Ie m'habille à ceste heure en homme mechanique,
Tantost en Procureur qui poursuyt sa practique,
Et Dieu sçait seulement ma dure passion.

Que de fois, estourdy, ie trauerse, ie tourne !
Que de fois renfrongné çà & là ie sejourne,
Attendant le signal de chauue Occasion !

Maintenant que ie suis par vn Vulcan ialoux
Absent de vos beautez, adorable Maistresse,
I'ay la fiebure en l'esprit, i'ay au corps telle oppresse,

Mais vostre seule idée alentira mon poux.

Ie ne treuue tel bien que quand ie pense en vous,
Aux plaisirs souuerains de la gente caresse,
Aux diuerses façons de nostre douce presse,
Aux baisers babillars que faisions à tous coups,

Aux signes, aux regards, aux mots hieroglifiques,
Aux endroits consacrez, aux lettres heroïques,
En ce profond penser ie me suis resiouy;

Si bien qu'il me sembloit succer ta belle bouche,
Dont pasmé i'ay souillé l'albastre de ma couche:
Ainsi (vertu d'Amour) i'esgare mon ennuy!

Entre tous mes trauaux mon plus cruel tourment
C'est qu'il ne m'est permis de nommer ma Maistresse,
Ie n'ose descouurir la douleur qui me blesse,
Ni l'incroyable ardeur de mon dueil vehement.

Ie croy bien qu'on sçait bien que i'adore ardemment;
Mais on ne sçait pas où, ni qui est la Déesse
Déguisée en mes vers, craignant qu'on la connesse;
Car ie veux obeyr à son commandement.

Ceste discretion, ferme-bouche à l'enuie,
Ne me poind sans raison interessant ma vie,
Et qui n'est sçeue encor que du cœur de mon cœur.

O qu'Amour monstre bien sa grandeur admirable!

En quelque lieu qu'il s'ancre, il eſt grand, immuable
Et (Gordes) *comme vn Dieu, il pardonne à l'erreur.*

Si vous ne connoiſſiez l'amitié qui m'enflame,
Et l'immuable roc de ma fidelité,
Si vous ne iugiez bien ma franche integrité,
Et ce que i'ay de beau pour l'honneur d'vne Dame:

Si la longueur du temps que i'aſſeruy mon ame,
Ne teſmoignoit aſſez ma blanche fermeté,
Si le diſcret Amour que ie vous ay porté
Vous euſt faict ſeulement l'ombre d'vn petit blaſme:

Si vous ne ſçauiez bien quel ie fus, quel ie ſuis,
Et ſi vous ignoriez mes pleurables ennuis,
Aux chemins deſtournez de ma rage Amoureuſe ;

Si vous n'imaginiez ces obligations,
Ie vous excuſeroy, petite pareſſeuſe,
Et prendroy patience en mes afflictions.

Ie n'ay pas craint de perdre ma fortune,
Abandonnant la Court de mon Seigneur,
Ie n'ay pas craint d'eſgarer mon honneur,
Chery de Mars, de Minerue & Neptune:

Ie n'ay pas craint l'impiteuſe rancune,
Ni d'approcher la mortelle douleur,



En t'embraſſant de gayeté de cœur,
Ialoux gonflé d'vne rage importune.

Ie n'ay pas craint de laiſſer mon païs,
D'oublier Dieu, mes parens & amis,
Deſpendant tout au peril de ma vie.

Bref ie ne crains ce qu'on doit redouter,
Pour te ſeruir & pour te mignotter,
Pour t'obliger à demeurer m'Amie.

Ie ſçay bien, ie croy bien qu'il n'eſt rien de ſi beau
Que ta grace apparente humblement recherchée,
Ie ſçay bien, ie croy bien que ta beauté cachée
Eſt la douce delice au Dieu porte-bandeau.

Sçachez, croyez auſſi, mon vnique flambeau,
Qu'il n'eſt Dame d'honneur, tant ſoit-elle bien née,
Heureuſe plus que vous, ma Dame fortunée,
Eſtant la chere Amour d'vn Paladin noueau.

Qui pourroit ſouhaitter vne choſe plus belle,
Qu'vn honorable Amy diſcretement fidele,
Qui loing eſt en s'Amie & ne veut que ſon vueil,

Souhaittant ſon deſir, eſperant ſon attente,
Qui parle par ſa bouche, & qui void par ſon œil,
Qui aime mieux mourir qu'elle ſe meſcontente?



Il eſt vray, ie le veux, vous eſtes bien jolie,
Vous jouëz bien du Luth, vous chantez doucement,
Vous dites mots nouueaux, vous danſez grauement,
Voſtre riche beauté paroiſt toute accomplie.

Mais voſtre plus grand bien c'eſt d'eſtre bien m'Amie,
Inuiolable Amour que ie ſers brauement,
Heur que vous n'eſperiez dès le commencement,
Sçachant que l'Amitié d'vn digne homme s'enuie.

Gardez-moy donc, ainſi que l'habile guerrier,
Qui gaignant au combat quelque bon priſonnier,
Sans l'outrager, ſoigneux, le nourriſt amiable.

Si ie n'égale, Amour, l'opulente grandeur,
Si ne le quitteray-ie en foy, ni en honneur,
Aux plus braues pompeux de la terre habitable.

M'Amour, quand vous feriez la Royne vniuerſelle
On ne vous ſeruiroit de plus d'affection,
De plus humble reſpect, de bonne intention,
De plus braue deſir, ni d'ardeur plus fidelle.

Vous ay-ie oncques parlé, dictes, Madamoiſelle,
Qu'en toute reuerence & ſupplication?
Ay-ie oncques faict vn pas ſans la permiſſion,
Durant le temps ſerain de noſtre Amour nouuelle?

Après, qu'ay-ie entrepris qui vous aye deſpleu?
Ay-ie penſé, ſongé, ay-ie dict, ay-ie veu

Chose indigne de vous aggreablement pure ?

Combien, combien de fois ay-ie escrit, arresté,
Pour apprendre l'honneur de vostre volonté,
A cause de plusieurs suruenans d'auenture ?

Le merueilleux Démon, le plus puissant de tous,
C'est cest Amour qui rend les choses difficiles
En vn instant (Masaire) *entierement faciles*
Et fait trouuer l'amer aggreablement doux.

Par luy les plus couards sont vaillamment resouds ;
Il s'esgaye, il se plaist aux besongnes fertiles,
Il fait les idiots diuinement habiles,
Les habiles aussi miserablement fous.

Chymon fut imbecille & l'Amoureuse rage
Le rendit galand homme épris d'vn beau courage ;
Salomon, le plus sage, en perdit la raison.

Et moy i'en desespere égarant connoissance.
Voylà comment l'Amour, pour monstrer sa puissance,
Fait d'vn Oison vn Aigle, & d'vn Aigle vn Oison.

Ponsonas, *nous allons au bataillon tragique,*
Et parce que tu m'es Amy entierement,
Tu es l'executeur de ce mien testament,
S'il plaist à Dieu me prendre en sa Cour magnifique.

Tu conduiras mon corps en Eglise publique,
Où tu feras bastir quelque beau monument,
Mes Armes, mon ENSEIGNE *en seront l'ornement,*
Auec ces quatre mots: CY GIST L'AMANT VNIQVE.

Ie donne tout mon bien à ma Maistresse Amour:
Sa figure sur moy t'apprendra son sejour;
Puis porte-luy mon cœur auecque ceste image.

Tu luy diras ainsi, pleurant gros de douleur:
NOEMIE, HONOREZ LE DERNIER TESMOIGNAGE
DE LA FIDELITÉ DE VOSTRE SERVITEVR.

TRISTESSE

Las! ie pensoy vous esloignant, ma Dame,
N'estre si douloureux;
Mais plus s'accroit le tourment qui m'enflame,
Destin trop malheureux!
Que doy-ie faire?
Tout m'est contraire,
Près vostre veuë
L'Amour me tuë,
Et loing ie suis aux enfers Amoureux.

Comme le Cerf qui blessé se retire,
Esperant de guerir,
Pour esloigner le lieu de son martyre;
Mais son viste courir

Plus fort le foule ;
Son ſang s'eſcoule,
Son humeur prompte
Pluſtoſt le dompte,
Qui le contraint en peu de temps mourir.

O iuſte Ciel ! exaucez ma priere,
Et vous, ma Dame, auſſi,
Qui m'eſtes plus que la guerre guerriere,
Deſtournez mon ſoucy !
Aimez ma vie,
Qui vous ſupplie,
Ou dès ceſte heure
Fais que ie meure ;
Donnez la mort ou l'Amoureux mercy !

Où eſt le temps ſerain que l'Amour à ſouhaict
Viuoit paiſiblement auecque ſon Amante,
Enuié de perſonne, épris d'humeur contente,
S'entretenant touſiours de parole ou d'effaict ?

Honoré de ſa table auec vn doux attraict,
Careſſé bellement d'vne main eſtreignante,
D'vn regard deſrobé, d'vne bouche riante,
De petits mots parlans comme vn enfant de laict !

Où eſt le temps ſerain qu'il danſoit auecque elle,
Sans ſouſpçon des ialoux, au ſoir à la chandelle,
Qu'il ioüoit diuers ieux, ore au gage touché,

A la chaſſe, au propos, à vendre, à courſe prompte?
Où eſt le temps ſerain qu'après quelque beau conte
Amour s'aſſeuroit d'eſtre auec elle couché?

Sacrilege Apoſtat, infidele heretique,
Athée, Libertin, Sot, Epicurien,
Pire cent mille fois qu'vn barbare Payen,
Tu continues donc en ton humeur inique?

Toy, qui deurois auoir la bouche Euangelique,
Reprenant les erreurs, comme vn homme de bien,
Chaſſant de ton troupeau celuy qui ne vaut rien,
Et ſeruir de miroir à vne Republique!

Ceux là que tu ne peux par effect diffamer,
Tu les veux, médiſant, inceſſamment blaſmer.
Il faut mourir, Iudas, puiſque l'Amour l'ordonne!

Va! va te confeſſer; repens-toy de ton mal!
Par Dieu! tu en auras deſſus l'os coronnal,
Tu ſeras plus que preſtre, ayant double coronne.

ODE

De la bonne pepiniere
Leue le bon arbriſſeau,
De la digne ame guerriere,
Procede le Mars noueau.

De l'Amour inuiolable
Vient le pudique entretien,
De la ſcience honorable
Sourd la ſource de tout bien.

Nous deuons à nos Anceſtres
Tout cela que nous auons,
Puis à nos eloquens maiſtres
Le ſçauoir que nous ſçauons.

Mais la pomme d'or eſt deuë
A ceſte belle beauté:
De là la grace eſt venuë,
DE LA CITHERE A FLOTTÉ.

Sus donc, Amants pleins d'enuie,
Venez adorer ſes yeux;
Mais non faictes, ie vous prie,
Car il n'appartient qu'aux Dieux.

En baiſant ie ſuis ſi ioyeux,
Eſteignant ma douce furie,
Que ie ne porte point d'enuie
A la felicité des Dieux.

Quel heur égale l'Amoureux
Ayant vne fidelle Amie,
En beauté la plus accomplie,
D'vn illuſtre ſang genereux?

Mais ceste grandeur est fascheuse,
A la grandeur mesme odieuse,
On l'accompagne nuict & iour.

Combien de fois t'ay-ie mauditte
Importune & ialouse suitte?
Car solitaire est l'humble Amour.

Pourquoy n'ay-ie de vous quelque lettre Amoureuse?
Hé! qui a coupé l'aisle à l'Amoureux Poulet,
Qui ioly m'apprenoit le lieu de mon souhait,
Et qui maugré les maux rendoit ma vie heureuse?

Vous couurirez cecy d'vne excuse menteuse,
Disant que ie suis loing, que ce seroit subiect
De faire caqueter, & que, quand ie l'ay faict,
On le connoist soudain à ma face ioyeuse.

On ne sçait où ie suis, & puis voulez-vous bien
Que i'aye incessamment le teinct Saturnien?
Peut-estre vous auez le naturel d'vn Prince,

Qui ne faict plus d'estat d'vn seruiteur acquis,
Dont souuent (mais trop tard) il s'en repent depuis:
Gardez de faire ainsi, Amour mord qui le pince!

Tout le bon-heur que i'ay en ma fascheuse absence,
C'est quand ie songe en toy, Pouponne, mon soucy!

Tantoſt il me ſouuient d'vn courroux addoucy,
De nos brocars mignons, au ieu & à la dance.

Tantoſt il me ſouuient de ta riche eloquence,
Qui m'a rauy le ſens, qui au feu m'a trancy,
Tantoſt il me ſouuient quand nous crions mercy,
Mourans au doux combat de noſtre iouyſſance.

Tantoſt il me ſouuient des eſpions ialoux,
De nos propos couuerts, que nul n'entend que nous;
De nos baiſers larrons, de nos lettres dorées,

Des ſignes, des regrets, poſtes de nos Amours.
En ces profond penſers, paſmé en ce diſcours,
Ie paſſe ainſi, ſeulet, mes heures deſaſtrées.

Faut-il abandonner ma moitié deſirable,
Pour vn renom guerrier qui n'eſt qu'vn ombre vain
Pour aggrandir les grands par le fer inhumain ?
La guerre eſt le ſurjon de tout vice abhorrable !

Il eſt bon pour vn temps d'y paroiſtre honorable,
D'y perdre de ſon ſang & de ſon beau moyen ;
I'en ſuis eſtropié, ie n'y conqueſte rien
Qu'vn nom de Capitaine ores eſpouuantable.

Demandez recompenſe, on ſe rid de vos coups,
Et ſous vn beau-ſemblant on ſe mocque de vous,
Si la guerre eſt finie auſſi eſt bien ta gloire ;

Et quand tu ferois fainct, on t'eftime mefchant,
Donc deformais (Dvrbois) *l'Amour eft ma victoire ;*
Auffi qu'vn bel Amour va mon cœur recherchant.

Viart, *fi nous auons la defirable paix,*
Il faut fe refiouir, il faut coiffer Mignonne,
Il faut ioüer, danfer ; mais il ne faut perfonne
Qui parle de debas, de liure ou de procès,

Sinon du paffe-humain, l'vnique Rabelais,
Noftre bon patriot', que la gloire couronne,
Son plaifir eft plaifant, fa bonté toute bonne
A nous encourager aux defireux effaicts.

Mais il ne faut auoir en noftre compagnie
Des mal-nais, des bigots, des foufleurs d'alquemie,
Ni de ces vieux refueurs ialoux du temps paffé.

Il nous faut Clavaison, dv Bovrg, dv Parc, la Fvye,
Mon Blajan, Basmaison, Ponsonas *&* Dassés
Et lors ie te diray les grandeurs de m'Amie.

La vehemente ioye efprift mes fens foudain
Que i'apperçeus, mon cœur, la belle Noémie,
Difnant en vne table opulamment garnie,
Dont ie ne peus repaiftre, encor que i'euffe faim.

Je m'efforçoy affez, mais las ! c'eftoit en vain !

SAINCT FERRIOL, *mon ame eſtoit d'Amour rauie,*
Et craignoy qu'en ce lieu l'honneſte compagnie
Ne deſcouuriſt l'ardeur de mon feu ſouuerain.

Ce fuſt vn ſacré iour de l'Alteſſe diuine.
Ce n'eſt pas pour neant que Phœbus le domine;
Par luy ie vy l'honneur de la gloire priſé.

Mars vn an me priua de ce bon-heur extreſme;
Qu'euſſe eſté donc au prix ſi ie l'euſſe baiſé?
L'aiſe m'euſt transformé en Deité ſupreſme!

Il eſtoit nuict, & la neceſſité
D'vn bel hazard, qui vient à l'impourueuë,
Charma les ſens & aueugla la veuë
Du bon Vulcan parauant deſpité:

Si bien que Mars coucha à ſon coſté,
Et à celuy de ſa Cyprine esleuë,
Dont bellement de façon inconneuë
Il recueillit le doux fruict ſouhaitté.

Mon Dieu, que d'heur! quelle grande fortune!
De voir, maugré la rancueur importune,
Mars ſans ſouſpçon des chaiſnes de Vulcan,

Eſtre près luy, & nud près de Cythère.
O que Venus force bien ſon contraire,
L'amadoüant d'vn inuiſible ahan!

CHANSON

Deſormais ie ne veux plus eſtre
Aux ſuperbes lieux frequentez;
Ie veux, ie veux aux champs paroiſtre,
Laiſſant les Palaìs habitez.
Parce que l'Amour enfantçon
Se plaiſt en vn ioly biſſon.

C'eſt aux beaux deſerts ſolitaires
Que l'Amour marche aſſeurément;
Là les babillars volontaires
Ne peuuent diffamer l'Amant,
C'eſt pourquoy l'Amour enfantçon
Se plaiſt en vn ioly biſſon.

Là les ialoux n'ont pas puiſſance
De ſuborner le beau deſir,
Là l'on reçoit la iouyſſance
Sans auoir triſte deſplaiſir.
C'eſt pourquoy.....

Là iamais perſonne n'eſcoute
Ni les plaintes, ni les regrets,
Là les Amans ſans nulle doute
Peuuent éuanter leurs ſecrets.
C'eſt pourquoy.....

Là le doux peuple eſt ſans malice,
Et ſans fainte corruption,
Il n'ayme point par artifice,
Mais d'vne entiere affection.
C'eſt pourquoy.....

Vous efpris d'Amoureufes flames,
Voyez le buiffon fleuriffant
Où demeure l'honneur des Dames,
Par qui le plaifir va naiffant.
C'eft pourquoy l'Amour enfantçon
Se plaift en vn ioly buiffon ;
Et c'eft pourquoy chacun toufiours
Benira mes belles Amours.

SONNET EN VERS LYRIQVES

L'Amour eft fier en fon langage,
L'Amour eft fier à l'entretien,
L'Amour eft fier en fon maintien,
L'Amour eft fier en fon vifage ;

L'Amour eft fier en fon paffage,
L'Amour eft fier en fon moyen,
L'Amour eft fier en fon lien,
L'Amour eft fier en fon feruage ;

L'Amour eft fier en fon efprit,
L'Amour eft fier en fon efcrit,
L'Amour eft fier en toute chofe,

Fors en fa mort, qui promptement
(Par eftrange metamorphofe)
Reffufcite gaillardement.

ODE

Iò, ma peine s'accoise
Estant au beau bout du pont ;
Ie n'auoy veu cinq ans sont
La delicieuse AMBOYSE.

Dieu vous gard, chere patrie,
Bon-soir, riuiere au long cours,
Que i'honore en mes Amours
Comme eau qui me glorifie.

Car ie croy ton onde, ô Loyre,
Estre vn beau fleuue diuin,
Desia le braue Angeuin
L'a rendu assez notoire.

Pour le croire dauantage
Ie voy le Plessis Preuost,
Qui, d'esprit & de cœur haut,
Fait admirer ton riuage.

Tout de mesmes ie n'ignore
Que par moy, LASPHRISE, *vn iour,*
En l'honneur de mon Amour,
On t'estimera encore.

Ie n'vse de vanterie
Qui ne soit digne de los,
Dont les iniurieux sots
S'y perdroyent en mocquerie.

C'eſt donc pourquoy ie me louë,
N'ayant des mal-nays ſoucy,
Reconnoiſſant bien auſſi
Que l'habille m'en aduoué,

Et que mille doctes ames,
Meſmes après mon treſpas,
Où l'enuie ne mord pas,
Beniront mes douces flames,

Et comme en Pelerinage
Iront voir mes champs fleuris,
Remportans en leur païs
De ma fleur pour teſmoignage.

C'eſt de la Noemiette
L'Amoureuſe d'Apollon
Tantoſt perſe du rayon,
Puis blanche, & puis vermeillette,

Et en regardant LASPHRISE,
(Fief de baſſe valeur)
Peu de bien, beaucoup d'honneur,
Me donneront pour deuiſe.

Fameuſe Loyre féconde,
Par moy ton los s'accroiſtra;
Un peuple eſtranger boira
En Touraine de ton onde,

Ou de la liqueur diuine
Sourdante en ſon bois tortu,

Qui excede la vertu
De la ſource Cabaline.

AMBOYSE, *ville iolie,*
Par là tu t'agrandiras,
Et après mille ans ſeras
Honorée de ma vie.

CHANSON

Si c'eſtoit d'aujourd'huy follaſtre
Que ie fuſſe voſtre idolaſtre,
Vous pourriez bien me ſouſpçonner
De ne vous affectionner.

Mais quoy? le temps qui tout expoſe,
Le temps maiſtre de toute choſe
T'a peu apprendre mon humeur,
Qui eſt depuis dix ans ton heur.

Ha! ie deſcouure ta fineſſe.
La ialouſe fureur t'oppreſſe,
Dont l'Amour eſt plus attirant
Feignant auſſi la Cour d'vn grand.

Iô, ie t'en baiſe, ma Belle,
Mais ne ſonge en ardeur nouuelle,
Les vieux Amis & les vins vieux
Sont ceux-là qui valent le mieux.

Que feray-ie, Billard? *quel païs doy-ie eslire*
Pour demeurer content le reſte de mes iours?
I'ay dans le champ Manceau mes premieres Amours
Dont l'adorable honneur ſainctement me ſouſpire.

En ma chere Touraine vne Nymphe m'admire;
Sous l'air Pariſien l'on m'aſpire touſiours;
En Bourgogne vn bel œil, lumiere au doux ſecours,
Fauoriſe mon Cœur que ce vainqueur deſire.

Ie feray comme on void les deuots Pelerins,
Qui dans vne foreſt trouuans pluſieurs chemins,
Suyuent la plus grand' voye (& fuſt-elle doutable).

Mais quoy? mes Dames ſont eſgales en beauté,
Quelle guerre chez moy! paix! le ſort eſt ietté
Pour celle qui m'a faict plus de plaiſir aimable.





STANCES

DE LA DELICE D'AMOVR

A MONSIEVR DE MAVGIRON

Toufiours auecques Mars eft la belle Venus,
Dont recreant l'orgueil de mes trauuaux connus,
Paladin, ie t'enuoye vne Delice exquife.
Il faut que l'œuure foit conuenable à l'ouurier;
Tu es Amoureux beau, tu es braue guerrier,
Tu es mon Maugiron & ie fuis ton Lafphrife.

Dy-moy donc, Eraton, *gloire de mon tourment,*
Quel tu voudrois choifir l'eftre de ton Amant,
Et les perfections d'vne aggreable Amie?
Toy qui m'as tant de fois, deffus le mont iumeau,
(Interprete des Dieux) abreuué de ton eau,
Faifant que d'âge en âge on beniffe ma vie?

Quand il entre en l'Auril de fes ans, c'eft alors
Qu'il eft plus aggreable aux Amoureux accors;
Ie ne regarde point s'il a de la richeffe,
Encores que ce bois efchauffe le foyer;
Et quiconque fe plaift en ce plaifant meftier,
Ne fouhaitte rien tant que la gaye ieuneffe.

Tous hommes naturels aggréent à mes yeux,
Mais de tous les eſtats celuy que i'ayme mieux
C'eſt le vray Paladin, qui ioinct l'eſpée au liure,
Il me defend tuant, fauoriſé de Mars,
Et puis me perenniſe en mille & mille pars,
Par luy ſeul ſeulement gay'ment ie puis reuiure.

I'abhorre entierement l'infidelle flatteur,
Mais pour plus enſeigner les ſouhaits de mon cœur,
Ie veux que mon Amy ſoit de moyenne taille,
Encor que le petit me cherche d'vn cœur haut,
Sa colere eſt trop prompte, il ſe tuë à l'aſſaut,
Et le grand eſt trop long à mourir en bataille.

Mon mignon ſera donc d'vn poil blond bruniſſant,
Son front grand, esleué, d'vn marbre blanchiſſant,
Son œil verd bien fendu, ſon oreille bien ronde,
Sa bouche bien petite, entournée d'œillet,
Son menton court, ſon nez traitif aſſez longuet,
Au moulate camard mon cher deſir n'abonde.

Son teinct ſera vermeil, plein de graue douceur,
Son viſage riant, graſſelet en rondeur,
Son col accourciſſant, ſa taille bien carrée,
Ses bras longs & charnus, ſa main longue & ſes doigts.
Sain, allaigre, diſpos; mais ie veux toutesfois
Que ſes reins ſoyent garnis d'vne force aſſeurée.

Ie veux qu'en pluſieurs lieux mon Amy ſoit ombré
D'vn beau poil crepelu, poil que ie tiens ſacré,
Comme m'aduant-courant le doux fruict que ie cueille,
Et principallement ie veux que ſon menton

Aye vn petit duvet d'vn blondoyant coton.
L'arbre eſt bien mal plaiſant quand il n'a point de fueille.

Oſeroy-ie oublier ce que ie veux ſur tout,
Le fregon de mon four, baſton qui n'a qu'vn bout,
Mon mignon boute-feu de ma flame amiable,
Lithiphale gaillard qu'il ne faut amorcer,
Qui ſans careſſe peut vn monde careſſer,
De grandeur naturelle, & de groſſeur ſemblable.

Touſiours prompt, vif, ardent, ayant vn ſang altier,
Et deux braues teſmoings, pour me certifier
Qu'il eſt preſt, bien en-poinct, gonflé d'ardeur feconde.
Encores que ſa forme enſeigne ſa valeur,
Son chef, ſon front, ſon nez, n'eſt-ce pas vn beau cœur
Qui ſans ceſſe combat la plus grand part' du monde.

Ie le veux appeler le doux-merueilleux Dieu;
Car il brusle la glace, il englace le feu,
Et fait changer la flame en vne onde plus douce;
Par ſes pleurs il fait rire & viure en vne mort,
Par ſa guerre il fait eſtre en aggreable accord,
Et eſt plus gracieux alors qu'il ſe courrouce.

Or pource que l'on dict mon cœur inaſſouuy,
Mon cœur iamais vaincu d'allegreſſe rauy,
(Qui plainct maugré le bruit les funeſtes encombres)
Il ſe contentera lors que l'aiguillon doux
Le poindra chaque iour trois, cinq, ou ſept bons coups,
C'eſt touſiours au premier qu'il faut les premiers nombres.

Oultre cela ie veux cent baiſers doucereux,

Comme ſeurs poſtillons des plaiſirs Amoureux.
Communément le pain s'enfourne par la bouche?
Vn baiſer bien donné, vn baiſer bien reçeu
Baille l'eau au bruslant, baille au frilleux le feu;
C'eſt le cher compagnon de ma belle eſcarmouche.

Mille beaux petits noms naïfuement nommés,
Mille brocars mignons de ioye ſurſemez,
Il me dira ſans ceſſe au milieu des allarmes;
Auec vn doux ſupport attendant la liqueur,
Qui fait enſemblement viure & mourir mon cœur,
Il temporiſera preſt à rendre les armes.

Ie ne deſire pas que l'on cueille mon fruict,
Comme vn peuple ignorant dedans l'ombreuſe nuict,
Ni comme vn courtiſan tant à la deſrobée,
Au ſolitaire bois, au gaſouil des oiſeaux.
Il me plaiſt fort le iour, & le ſoir aux ruiſſeaux,
La Royne de beauté naſquit de la marée.

Là mon plaiſir me guide employant bien le temps,
Et ſi ie temporiſe, alors c'eſt que i'attens
Le beau flot Amoureux de la marine enflée,
Là ie vaincqs le vainqueur, & là ſuperbement,
Adextre au jeu d'aimer, par vn beau remu'ment
Ie me perds, ie me meurs, en ſi douce meslée.

Quelle aiſe penſez-vous que ie reçoiue après,
Quand i'éuente hardiment mille dignes ſecrets,
Et mille ardens ſouſpirs meſſagers de ma flame,
Baignant de pleurs joyeux ce gracieux ſejour,
Quand en mourant ie vy au paradis d'Amour,

Sans redoubter l'orgueil du Iasard porte-blasme?

Le braue chef d'vn ost, bien qu'il soit nay soldat,
Ne se met au peril d'vn hazardeux combat,
Si le champ ne luy est proprement fauorable?
Le digne Amant ne doit doucement embrasser,
Ni ioindre estroictement pour mieux la caresser,
Si la place du choc ne luy est fauorable.

Ie n'aime ces recoins tant espiez par tout,
Où plus communément on bataille debout,
Où ne s'espreuue point ma douce-vnique enuie;
Si au commencement l'occasion s'offroit,
I'estimeroy vn sot qui la refuseroit,
La femme au premier choc desire estre rauie.

Cest amas somptueux de ieunes Courtisans
Diffame ma beauté, richesse de mes ans,
Et pense receuoir vn honneur de ma honte,
Après qu'il a iouy il me jette vn brocard,
Et si veult que l'Amy en aye quelque part,
Faisant tousiours de moy quelque sot petit conte.

Or donc, mon fauory, mon Ame, mon Mignon,
Sera de bonne foy, sera bon compagnon,
Prompt à executer, assez lent au langage,
Bien appris, bien nourry, bien conditionné,
Et, encore qu'il fust pauure ou infortuné,
Ie ne laisseray point de luy faire auantage.

Voylà comment ie veux mon digne seruiteur,
L'Ame de ma belle ame, & le cœur de mon cœur.

Il me plaiſt maintenant de dépeindre l'amie.
Quand ce Dieu clair-voyant, ce pere liberal
A par dix & ſept fois reueu le iour natal
D'vne gaye Beauté, elle eſt d'âge accomplie.

Ie veux que l'Amie ait vn bel eſprit ſubtil,
Orné de la ſcience, vn courage gentil,
Vn mignard entretien, vne plaiſante audace,
Vn accueil accoſtable, vne humble priuauté,
Vn langage naïf, voire vne maieſté,
Regente des douceurs d'vne ſi bonne grace.

Ma Mignonne aura donc l'eſprit bien auiſé,
Qui ne ſera iamais ſottement déguiſé,
Qui ne laiſſera point le vin pour le vin-aigre,
Pour la fueille le fruict, pour la paille le grain.
Pour l'eſcorce le bois, pour la perte le gain,
Et qui ne languira ſe pouuant rendre allaigre.

Elle aura ſur ſon chef, ſeiour de la raiſon,
Vn riche poil luiſant, pretieuſe toiſon,
Treſſe qui librement volera blondoiante,
D'vn or eſparpillé, long, eſpais, crepelu,
Friſotté, delié, hanelé, houpelu,
Vagabondant touſiours en onde flot-flottante.

Son front, ſiege à l'honneur, ſera grand & poly,
Arrondy, large, plein, ſans fronceure, ſans ply,
N'eſtant chargé du poil qui la teſte enuironne;
Il ſera de criſtal reluiſant comme l'eau,
Rouſeyante au matin, au plaiſant renouueau,
Quand on y voit ioüer le clair fils de Latonne.

Son aureille bien ronde, & bien petite auſſi,
(O beau fuſil d'Amour!) ie veux que ſon ſourcy
Soit noir, fort delié, faict en voute iolie,
Ayant bonne diſtance entre les deux, afin
Que l'on puiſſe connoiſtre vn preſent ſi diuin,
Meſſager de mon but, comme Iris de la pluye.

Ie ne veux oublier l'aſtre de ſon bel œil,
Qui eſt aſſeurément le iour de mon Soleil,
Qu'il ſoit doux, penetrant, grand, esleué encore,
Attrayant, rond, fendu, bien gros & bien ouuert;
Mais ie veux par ſur tout qu'il ſoit touſiours bien verd:
Le verd eſt plus plaiſant que n'eſt la couleur more.

Rien que ſur ſon ſourcy le noir ne ſe verra,
Qui comme vn fil de ſoye en arc apparoiſtra,
Pour donner luſtre au teinct de ſa face albaſtrine
Où ſeront les œillets naïfuement fleuris,
Vne riche moiſſon de Roſes & de Lis,
Que ie machotte ayant le deſir qui m'incline.

Son viſage que i'aime & que i'ay bien esleu,
Sera fait en rondeur, graſſelet, pommelu,
Humble-graue, riand, plaiſant à l'abordée,
Surſemé d'vne honte où l'honneur eſt gardé,
N'eſtant iamais chagrin, ſoucieux ni fardé.
La beauté n'eſt pas belle alors qu'elle eſt fardée.

Son nés ſera traitif, d'vne tendrette peau,
Et nullement vouté, fort eſtroit du naſeau,
Ne tenant rien de l'air de l'orde punaiſie,
I'abhorre ceſt ardeur inſenſible au dolent;

Car l'eau de Mariolaine ou parfum excellent
Ne ſçauroit empeſcher ſi grande villennie.

La bouche de m'Amour ſera pleine d'attraicts,
(Grande comme ſon œil) meſſageant les doux traicts,
Si bien que ſans parler la Belle repreſente
Vn baiſer colombin, le doux auant-coureur.
Sa leure vn peu groſſette aura telle couleur
Qu'vne roſe de May fraichement floriſſante.

Après dans ceſte bouche, amorce de mon bien,
Qui belle (fors que moy) ne ſouhaitte plus rien,
On y verra deux rangs de luiſantes perlettes,
Rangs ſi bien arrangez & ſi mignonnement,
Qu'auec la bonne odeur de ceſt embouchement,
L'Amant treſpaſſera gros de flames ſecrettes.

Son menton ſera rond, court, foſſelu, ioly,
Mignon, mignard, poupin, frais, blanc, douillet, poly,
Vn peu haut pour monſtrer ceſte gorge marbrine,
Qu'on verra tout ainſi qu'vn beau laict cailloté.
Ie la veux groſſe, graſſe, en molle dureté,
Et ſon col aſſez long borné de ſa poitrine.

D'vn beau marbre amolly elle aura ſes deux bras,
Qui ſeront gros & longs, fort douillettement gras,
Sa taille carrée, haute, où ſe campe la gloire,
Sur ſa main on verra le beau Lis fleuriſſant,
Qui polie ſera longue en eſtreciſſant;
Ses doigts bien deliez tous entournez d'iuoyre.

Large & blanc comme neige on verra ſon beau ſein,

Digne couche ſacrée où ie repoſe à plein.
Et pour mes oreillers, quand diſpoſant ie veille,
Ie veux ces deux tetons petits freres iumeaux,
Durs, albaſtrins, douillets; pour les rendre plus beaux,
Ie les veux emboutis d'vne fraiſe vermeille.

Ie veux qu'à l'entre-deux de ce marbre vouté,
Soit vn large ruiſſeau nullement frequenté,
(L'adreſſe du chemin de ma douce fontaine)
Et pour ne s'eſgarer ſur le milieu i'y veux
Vn nombril, petit œil, miroir delicieux,
Comme prochain parent de l'ardeur qui m'ameine.

Son beau ventre arrondy ſera bien potelé,
Gras, poly, tremblottant, né pour eſtre foulé,
Touſiours ferme & garny de beauté delectable,
Vne motte aſſeurée, approchant le beau but,
Par qui tout le monde eſt, par qui touſiours il fut,
Bornera les attraicts de ce ventre amiable.

Ce globe audacieux qu'Amour a reſerué
Au bas de ſon vallon, vn peu haut esleué,
Pour mieux me maintenir aura vne tranchée
De tres-petite garde, où le doux ennemy
Sera trouué vaincu, paſmé, voire endormy,
Pour que l'enfant oyſeau ait nouuelle bechée.

Lors qu'elle porte, heureuſe, vn fruictage ſi beau,
Encor que le combat ne fuſt point ſi nouueau,
(Nouueauté paſſe-temps de l'amoureuſe enuie)
Si fait-il bon pourtant l'animer à l'aſſaut,
Si elle eſt en bon poinct (delice qu'il me faut);

Car elle a plus d'ardeur, essence de la vie.

Mais depuis qu'on l'a veuë vne fois reclamer
Lucine à l'œil piteux, ne parlez plus d'aimer !
Si vous voulez iouir de ma delicatesse,
Les poudres, ni les bains proprement composez,
Les receptes, les fards finement déguisez,
Ne la sçauroyent garder du goulfre de largesse.

Ie veux tel le connin de mon gay iardinet,
Mignon, mignard, mouflu, esleué, ferme, net,
Petit, gros, rebondy, couuert de blonde soye,
Que ce terroir dedans soit tousiours sec & chaut ;
Car tant plus on le baiche & plus beau, mieux il vaut.
Aux champs marescageux l'Amour n'a point de ioye.

Hà ! folastre terroir ! honneur de mon pourchas,
Quiconque te labourre auec ces doux appas,
Ne voudroit estre au Ciel vn domte-dieux supresme :
Car outre la delice ineffable vrayment
Qu'on reçoit par les flots de ton beau mouuement,
On a mille autres biens que ton pouuoir nous seme.

Plustost on contera les bestes, les oyseaux,
Tout le peuple muet qui est dedans les eaux,
Les sables d'alentour que l'on sçache le conte
Des caresses, des biens que ce petit mignon
(Duquel l'honnesteté me defend le vray nom)
Fait couver, fait esclore auec sa douce honte.

Par luy, en follastrant quelquefois dans les draps,
Son Amoureux s'esbat gayement bras à bras,

Il ſucçotte ſa bouche, où le baſme s'enſerre,
Il baiſotte ſon œil (digne flambeau des Cieux),
Eſcratigne, s'allonge auec deſir ioyeux;
Il manie amorçant le ſucre de ſa guerre.

Dieux! quel plaiſant plaiſir! mais quel ſoulas entier,
Quand heureux il ſe void au milieu du braſier,
Mignottant, fretillant, à petite ſecouce,
Quand ſa Dame ſousleue auec agiles bonds,
Comme vne ſource fait ſautiller les ſablons,
Et quand chacun ſe meurt d'vne fiebure ſi douce!

S'il lui plaiſt redoubler ce gracieux accès,
Deſirant s'enyurer en ſi gentil excès,
Il s'en va becqueter ſa bouchette empourprée,
Fleurotter ce beau teinct à l'Aurore pareil,
Et morçurer goulu ce teton, ce bel œil,
Chatouillant le chalant de ſon ame alterée.

Sa Maiſtreſſe a auſſi belles inuentions
Pour r'entrer au combat de ſes affections,
Où l'aggreable Auril inceſſamment ſe vouë;
Ores d'vn coup de pied la mauuaiſe l'aſſault,
Ou d'vn bec tourterin, s'eſueillant en ſurſault.
Sans la friande amorce vn bon canon ne ioüe,

Encor qu'il ſoit gentil touſiours prompt au combat;
Mais le plaiſir s'augmente & le cœur au ſoldat,
Quand il oyt le tambour meſſager des allarmes.
Ainſi quelque ſignal d'vn doux attouchement,
Quelquefois d'vn ſommeil déguiſé finement
Eſt fort delicieux aux Amoureux gens d'armes.

Bien ſouuent, aſſouuy des douces voluptez
Qui le rendent plus dieu que les diuinitez,
Il meſure ſa cuiſſe où l'iuoire ſe treuue ;
Elle eſt rondement groſſe, on n'y ſent point les os,
Ferme comme vn rocher, abois des facheux flots.
Bien-heureux eſt l'Amant qui telle choſe eſpreuue !

Puis ores il petriſt, pouſſottant ſes genoux
Qui ſont mignardelets, delicatement moux,
Ores il fraye vn peu la greue de ſa iambe,
Bien longue, bien vuidée & bien eſtroiƈte encor,
Et ore, en gaudiſſant, il chatouille bien fort
Ce petit pied douillet colonnel de ſa flambe.

Et puis quand le ſommeil, le pere du repos,
Les accable tous deux, incontinent diſpos
Se r'attaquent encor, non d'vne meſme ſorte ;
Maintenant le deſſous ſera plus haut monté,
Ore il baiſe la couche, ore il eſt de coſté.
Le chantre ne vaut rien qui ne dit qu'vne notte.

Il ſuit les noueautez, l'inuention luy plaiſt.
Vous, Amants fortunez, approchez donc d'où eſt
Le beau deſir ſucrin qui braue emparadiſe,
Deſrobez librement, allumez voz flambeaux,
Parmy ces ieux ſacrez, delicatement beaux,
Et lors vous benirez ſi douce friandiſe.

Adorez donc l'Amour, & en toute ſaiſon
Que chacun m'ait, heureux, au feſt de ſa maiſon !
Noueaux venus, venez folaſtrer dans ſa couche,
Langottant mignottez, mordillez ſucçotant,

Baisotant riotez, babillez combattant,
Et mourez glorieux en si belle escarmouche.

Ores dedans vn champ tapissé de verdeurs,
Ores dessus vn lict paré de belles fleurs,
Voire mesme en plein iour auecques torche ardente ;
Frisottez, pignottez, tortillottez cest or,
Encendrillez mon feu, pillottez mon thresor,
L'amorcillant tousiours d'vne ardeur allechante.



SONNET A MES ENIGMES

que i'offre

A MADAME DE BEAVVAIS NANGY

Ioyeux esbats en mes douleurs tragiques,
Que ie reçeus au Royal champ de Mars,
Allez, volez mignonnement gaillards,
Voir la beauté des Dames Heroïques.

Sortez du camp, mes vers Enigmatiques,
Et ne craignez les dangereux hasards,
Ni de la Cour les insolens brocards:
Telle grandeur destournera leurs piques.

Si toute France auoit si docte esprit,
Il ne faudroit expliquer nul escrit,
Dont seriez mieux considerez encore.

Baste, marchez, la peine est vn plesir,
Quand on va voir le but d'vn beau desir,
Sans qui l'honneur de l'honneur ne s'honore.



LES ENIGMES

DV CAPITAINE LASPHRISE

Eſtant couchée en ſoule, eſtant couuerte toute,
Elle ondoye eſchauffée au masle feu nouueau,
Eſtrange effect qu'vn feu face ſortir vne eau,
Qui par la roide queuë entierement s'eſgoute.

EXPLICATION

C'eſt quelque herbe que l'on met dans vn alambicq, & par l'ardeur du feu il en diſtille de l'eau goutte à goutte par la queuë de la chappelle, qui eſt de plomb, & qui, encore qu'elle ſoit courbée, ne laiſſe pas d'eſtre roide & forte.

Ie mets ſouuent le Roide entre les deux velus,
De piquer beſongnant ie fay voir les cornus.

C'eſt vn bouuier qui charroye tous les iours, & pour ce faire il faut qu'il etelle & qu'il

mette le tymon entre ſes beufs velus de nature, & eſtant à ſa beſongne charroyant il les pique de ſon éguillon, faiſant plus voir ainſi ces beſtes cornues.

Quand dans le trou aiueux mon grand manche ie boute,
La ſoye ſe rebouche & quelquefois dégoute,
Mais on eſt ſi ioyeux lors qu'on ſent l'eau iaillir,
Qu'on fait la reuerence, & fait fou treſſaillir.

C'eſt quelqu'vn qui met vn aſpergès dans le beneſtier, dont la ſoye ſe rebouche, & degoutte l'eau. La multitude qui veut de l'eau beniſte aux grandes villes eſt aiſe en ſentant quelque goutte, & fait lors dans l'Egliſe la reuerence, & aucunes fois quand on en donne à quelque éuenté, qui entrant bruſquement en l'Egliſe n'y ſonge pas, cela le fait tressaillir.

Mon fruict eſt ſi plaiſant que la pluſpart le priſe,
Les illuſtres ſeigneurs, les dames, les plus grands
En ſont plus que tout autre amoureux et friands,
Auſſi que ma douceur ſemble entre toute exquiſe.

Apollon le crinu ſouuent me fauoriſe,
Encores que ſon fils & tous ſes adherans
Me veulent meſpriſer, mais pour les meſdiſans
La Cour ne laiſſe pas d'aimer ma friandiſe.

Mesme l'homme plus sainct la daigne bien priser,
Quand mon temps est venu l'amy me vient baiser,
On me met deuant luy auec resiouyssance.

Puis il me fend soudain, mais quand le bon morceau
Est entré dans le trou, on sent vne douce eau
Qui fait ioyeusement changer de contenance.

C'est vn Melon, que la plusspart du monde aime, mesme les grands & les Dames : sa douceur est des plus aggreables, l'ardeur du soleil le fait meilleur, aussi aux pays chauds valent-ils mieux. Les Medecins & Chirurgiens n'en veulent que bien peu vser & le defendent, disans n'estre sain, qui ne peuuent pourtant faire que l'on n'en mange beaucoup, mesme les hommes d'Eglise quand la saison est venuë. On connoist sa maturité à le baiser au cul. Celuy qui aime le Melon est fort aise quand on luy en sert, & soudain de son cousteau le couppe, & quand il en a vn bon morceau dans la bouche, & sent fondre la sauoureuse eau, il ne se peut tenir qu'il ne face quelque geste d'admiration ioyeuse.

I'ay tant branslé le cul que i'en ay mis dehors
Ie ne sçay quoy de blanc, dont la vie est conneuë.
Ceste essence deuient liée, espaisse, accreuë,
A force de lascher la matiere en son corps.

Le sec est liquidé par les frequens efforts
Du gros membre mouillant la chose toute nue,
En vn commode lieu de son long estendue,
D'où l'on la sort plûs molle en barbouillant les bords

Voulant sentir soudain la grande flâme ardente,
Dans vn fendu obscur farfouillé sans attente,
Pour n'aigrir, pour ne perdre vn bien qui est si doux

Lequel auec le temps qui toute chose apporte,
Vient à perfection si desiré de tous,
Que la vie sans luy sembleroit estre morte.

C'est vne personne qui sasse de bonne farine, & ne peut sasser ou bluster sans bransler le cul; ainsi la fleur blanche sort du sas, & d'elle nous sommes nourris; estant meslée auec force eau elle se lie, s'espaissist & s'accroit. La farine qui est seiche deuient liquide, par les bras qui paistrissent & qui font la paste, qui est estendue dans la met, d'où l'on la sort plus molle, quand elle est leuée, &, laisse du raclon aux bords. Il faut la mettre promptement dans le four chaud, que l'on fourgonne & escouëtte soudain, craignant que si on laissoit trop leuer la paste, elle ne fust trop aigre de leuain, pour ne perdre vne chose qui est si bonne, qu'estant bien cuitte vient à la perfection, sans qui nostre vie ne pourroit viure.

Ie prens au mois d'Amour celle que i'aime tant,
Puis le bout de ſon ventre eſperant ie manie,
Et remuant le cul de rendre a telle enuie,
Que preſque ſans toucher ſon cas va dégoutant.

Quand l'inſtrument eſt plein après tout chaudement
Ie leue le beau linge, & au trou de ma vie
Ie laſche tellement qu'elle en eſt refraiſchie,
Et la fait ſommeiller quelquefois longuement.

Puis mon cœur, enuieux d'vne ſi douce choſe,
M'induit ſoudain encore, & maniant ie poſe,
Quelque chair rongnonneuſe en lieu vieil ounouueau,

Ie r'amollis le dur, & d'vne humeur liquide
I'en fay en ſaquant fort vne choſe ſolide,
Qui eſchauffe le ſang & r'allonge la peau.

C'eſt vne femme qui tire ſa vache au mois de May, où le laict plus abonde, qui ayant eſperance d'auoir du laict luy manie le pis, & la vache ſe remue, & eſt bien aiſe qu'on la tire, car ſes trayons dégoutent quelquefois ſans qu'on la touche eſtant bonne laictiere. Quand la vachere a emply ſon tiroir elle en aualle quelque eſculée, ſi bien qu'elle s'en refraiſchiſt & s'en endort ſouuent: car le laict eſt froid, & fait dormir; & après ceſte meſnagere le fait tourner, mettant de la tourneure, qui eſt dure & l'amolliſt, la mettant au pot, & l'ayant eſcremé, faict quelque fromage, puis de la creme qui eſt molle; en la battant fort dans la baratte,

elle en fait vne chofe ferme, qui eft du beurre, lequel efchauffe le fang, & quand on en graiffe la peau, cela la ramollift & l'allongne mefme le frais.

Quand ie penfe au plaifir que m'a faict mon efpoux,
Ie mets vn bout de chair dedans fa chair fenduë,
Nature m'y contrainct eftant de ioye efmeuë,
Ie ne puis refufer vn office fi doux.

Quand ce que i'aime plus eft près de mes genoux,
C'eft lors que m'efchauffant bellement ie remuë,
Ie l'embraffe fur iour, bien que ie fois veftuë,
Et toufiours par le bout s'appaife le courroux.

Car il en fort vn fuc qui eft plein de merueille,
Ce iuft fait efueiller, & fait que l'on fommeille,
Qui le baille eft fort aife allegeant fon defaut.

Mais quiconqne reçoit l'eft encor dauantage,
Cela luy donne vie, & fi porte dommage:
Car qui en prend par trop a vn efprit lourdaut.

C'eft vne mere nourriffe qui aime fort fon mary, & à toute heure penfe à luy, & donne à teter à fon enfant qu'elle aime de douce nature; elle le tient quelquefois près de fes genoux; remuant l'enfant auprès du feu, tout le iour elle le tient embraffé, & quand il crie elle luy baille le bout du tetin; fon laict, quand

il fommeilleroit, l'efueilleroit, & fi l'endort. La mere ayant beaucoup de laict eft fort aife d'eftre tetée, cela l'allege, mais l'enfantçon encore plus, car cela le nourrift; il eft vray que l'enfant qui tette trop longtemps en eft plus lourd.

Quand on me void durable & propre en diuers lieux,
Ie fuis faict par perfonne au meftier bien fçauante,
Qui me maniant fort de fa main diligente,
Rend dur ce qui eft mol afin qu'il entre mieux.

Ie fuis plein, bien fourny pour plaire aux Amoureux,
L'honneur de ma queuë a quelque beauté luyfante,
Auffi veux-ie vrayment que ma petite fente
En aye tout autour de fon trou gracieux.

Ie conferue l'ardeur des Amis de Nature,
Qui s'affroidift foudain par la gente ouuerture,
Mefme auecques l'Auril des follaftres mignons.

De la poincte & du cul vn chacun me mefnage,
Qui en ioué à la Cour en payant bien l'ouurage
Reçoit communément plufieurs bons compagnons.

C'eft vn bouton & vne boutonniere ou de foye ou enrichie de fil d'or ou d'argent, qui eft faict par les maiftres en ceft art, où la diligence de la main eft requife, où l'on rend le coton dur pour le faire mieux entrer. Il faut

que le bouton ſoit bien plein pour eſtre acheptė de ceux qui propres en veulent de beaux, que ſa teſte ſoit bien couuerte des enrichiſſemens ſuſdits, & la boutonniere de meſure. Cela garde la chaleur de l'homme eſtant boutonné, & ſe déboutonnant il n'eſt ſi chaudement; fut-ce les plus ieunes qui ſe deboutonnaſſent, ils ſe pourroient quelquefois morfondre. De la pointe & du cul de l'eſguille on le meſnage, le r'accouſtant quand il eſt rompu. Qui faict de beaux boutons à la Cour, ſi on le paye bien, il a beaucoup d'accouciers.

Vn mot de ma vertu que la vertu reclame
Fera ſoudainement connoiſtre qui ie ſuis,
On dict l'or tout puiſſant, mais plus que luy ie puis,
Eſtant ſalubre au corps & ſalutaire à l'ame.

L'or eſt materiel, moy de ſubſtile flamme,
Et fay peupler le monde aggreable à Cypris,
Le propre à mon humeur c'eſt la ioye & le ris,
Ma douce iouyſſance endort l'homme & la femme.

I'eſgare les mal-heurs, ie ſuis beau nompareil;
Quelle aube eſgalera mon teinct blanc & vermeil?
Sans moy toute delice eſt vne pauure chere.

Mon terreſtre eſt celeſte, hardy, braue, inuentif,
Mais à qui me gourmande, alors vindicatif,
Ie deuiens furieux & le brusle en colere.

C'eſt le vin que tout le monde eſtime, qui beu en temperance eſt ſain au corps humain, & pour l'ame le ſigne du ſang de noſtre Sauveur Iesvs Christ. L'or eſt peſant, luy chaud & ſubtil, qui incite le jeu d'Amour, qui fait dormir, qui reſiouyſt l'affligé, qui n'a point de ſemblable, qui eſt de couleur blanche & vermeille, & ſans vin bonne chere ne ſe fait. Il eſt diuin, prouocque la hardieſſe, eſt plein d'inuentions ; mais à l'yurongne qui en prend trop, il luy brusle le foye accourciſſant ſes iours.

Bien que ie ſois petit, ſi ſuis-ie aimé des grands,
Toutesfois le commun gros & long me deſire,
Mais pour ſembler plus doux on me tourne, on me vire,
On me touche, on me frotte auant qu'entrer dedans.

Eſtant là ie m'enflamme & amortis mes ſens,
Dont i'amoindris beaucoup, & ſi n'en ſuis pas pire,
I'entre en ce lieu bien dur, bien mol on me retire,
Et rendant vne humeur aggreable aux aimans,

I'engendre quelquefois, mais ceſte geniture
Cauſe vn viſage honteux, vn brocardant murmure,
Dont on la deſauoué, helas ! le plus ſouuent.

En diuerſes façons on iouyſt de ma vie,
Meſmes les animaux en paſſent leur enuie,
Et ſi touſiours mon bien ſe conuertiſt en vent.

C'eſt vn Naueau, qui tout petit qu'il eſt, eſt aimé des Seigneurs bien que la populace l'aimaſt mieux gros; pour le bien manger il le faut raſcler, frotter, & lauer auant que le mettre dans le pot, & bouillant là il s'eſchauffe, s'amoindriſſant, n'en eſtant pas plus mauuais. On le met dur au pot, on l'en retire mol & rend vn bon bouillon, qui plaiſt à ceux qui aiment les Naueaux. Ce qu'il engendre le plus ſouuent c'eſt vn pet, qui eſt choſe que ceux qui le font rougiſſent de honte & le deſauoüent. On mange des Naueaux diuerſement, au beurre, à la mouſtarde, fricaſſez, & les animaux en repaiſſent, comme porcs, poulets d'Inde, & ſon aliment objecte force ventoſitez.

On me cherche beaucoup afin de m'empongner,
Et lors que l'on m'empongne on me voit dedaigner,
Mais ſi l'on ne me trouue on n'a ſi grand lieſſe,
Et ſi de m'emporter auec ſoy on ne laiſſe.

C'eſt vn poux ou vne puce que l'on eſſaye à prendre; les tenant on les iette comme choſe ſale; ſi on ne les prend, la perſonne n'en eſt ſi à ſon aiſe parce que telle vermine la pique & mord, ne laiſſant de l'emporter auec elle.

Quand le long inſtrument entre en mon trou barbu,

En langottant ie souffle, & le remuant dru
Ie lasche quelque flux auec rumeur si douce,
Que l'on s'en reiouyst encores que i'en touffe.

C'est vn homme qui met vne flutte dans sa bouche barbue tout autour, & faut que pour en bien ioüer il remue soudainement les doigts, & ne se peut faire ainsi qu'en soufflant & langottant il ne lasche de la saliue; quiconque entend le doux bruit & doux son se resiouyst: mais de la peine qu'a le ioüeur il en tousse ordinairement.

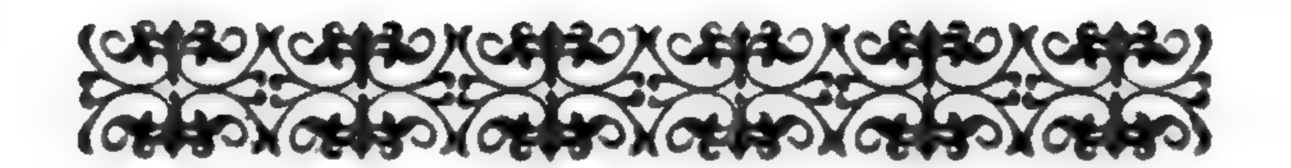
On me treuue douillette en ma tendre ieunesse,
On iouyst de mon corps, voir sans me despouiller;
Mais lors que ie suis vieille on me void lors souiller:
Car voyant mon cul noir au commun on me laisse.

C'est la Febue nouuelle, qui est vne chose friande estant fricassée, mesme auecques sa tendrette escorce. On n'en fait pas d'estat estant dure, ce que l'on connoist à son cul noir, & n'est plus bonne que pour les gros varlets & gens de iournée, pour qui on la garde le plus souuent.

Madame le void rouge estant en grand chaleur,
Le prend à pleine main pour le mettre en sa fente,

Puis ayant d'vn bon coup reçeu ceste liqueur,
Soufflant souspire d'aise & n'est plus si ardente.

C'est vne Dame ayant chaud, qui void vn verre plein de vin clairet, qu'elle prend à plein poing pour le boire, & après auoir beu ce grand coup, elle souspire d'aise, & en souffle comme l'on faict tousiours, & estant desalterée, sa chaleur n'est plus si grande.



L'ALLVSION

DV CAPITAINE LASPHRISE

A MONSIEVR DE BOIS-DAVLPHIN

Les palmes de vertu aux illuſtres ſont deues.
Toy l'vnique (Laval) *race des mieux connues,*
Qui honores l'honneur de tes braues ayeux,
Comme l'or le ſaphir, & le bon fruict ſon tige,
Toy toute honneſteté, qui tout Amour oblige,
Prens plaiſir aux plaiſirs de mes carmes ioyeux.

Tu connoiſtras comment ie monſtre à vne Dame
Les diuerſes façons du deſir de ſon ame,
(Voire à d'autres qu'Amour a voulu ſurmonter).
Il ne faut d'interprete en ſi douce harmonie,
Auſſi que priuément tu as peu voir l'Amie,
Et voudroy auoir mieux pour mieux te preſenter.

I'eſtois en Daulphiné glorieux Capitaine,
Au premier camp vainqueur du grand Prince du Maine
Quand i'entendy qu'auiez agguerry le guerrier ;
I'admire le beau traict de ſi gaye brauade,
Mais vous euſtes, Madame, vne douce eſtocade.
La fortune ſouuent fauoriſe vn dernier.

On dist qu'au grand besoing la bonne Amour s'espreuue ;
A ceste occasion maintenant ie vous treuue,
Ie m'offre à vous seruir d'vn seruice parfaict,
Ie vous conseilleray, i'entends l'art militaire,
Ie suis bon compagnon, ie sçay comme il faut faire ;
Ce n'est pas peu d'auoir la science & l'effaict.

Mais comme vn Medecin en vain donne vn remede
Au pauure douloureux, si ce dolent ne s'aide
Ensuyuant l'ordonnance ; ainsi ie ne pourray
Alleger vostre mal qui vous rend le teinct blesme,
Si vous ne me croyez, vous efforçant vous-mesme :
Or secourez-vous donc, & ie vous secourray.

Quand ie vay assieger quelque ville estimée,
Ie fay bruire vn renom de ma gloire allumée,
De loin bien aduisé ie fay sommer soubs main,
S'elle veult resister, qu'elle soit difficille,
Ie donne force argent à quelqu'vn de la ville,
Dont par intelligence *elle est prise soudain.*

Si quelque braue fort se tient tousiours en garde
Pour vergongner ma gloire, adonc ie me hazarde,
Ie fay bonne tranchée & de bons gabions,
Ie m'en vay serpentant pour qu'il ne me commande,
Ie gaigne pied à pied, lors il faut qu'il se rende
Quand il me void logé au bas des bastions.

Ou, s'il fait le mauuais, iamais il n'en eschappe.
Le iour (mesme la nuict) ie m'en vay à la sape,
Ie renuerse *aisément Monsieur le fort* à bas,
Ou bien cherchant le fond *ie fouille creux, ie* mine,

Quand on y met le feu, *il fait beau voir la mine*
Des rebelles mourans au milieu des cons bas.

Quand elle a bien ioüé on faute *l'vn fur l'autre,*
S'ils font bien retranchez, *dans le fang on fe* vautre,
Et de cul *& de* tefte *on* entre *viuement,*
On fe pouffe, *on* s'enfonce, *on* s'abat, *on* fe fouille,
On s'anime en ce ioinct, *on* choque, *on fe* defpouille ;
On faict trembler la terre eu ce beau remuement !

Il n'y a pont-leuis *que ie ne puiffe prendre,*
En ayant vn volant qu'il faut finement tendre,
Sinon comme à plufieurs qu'il y aye vn faux huis,
Ou quelque tour *couuerte auec grand artifice ;*
Toutesfois, fi ie puis y mettre la fauffice,
Ie la fais bien bondir *par le petit* pertuis.

Pour fonder le foffé *i'ay la* pique *guerriere ;*
S'il eft marefcageux *ie me retire arriere,*
S'il y a de l'honneur, ie pouffe audacieux,
Si bien que de mes coups *ioints aux paroles graues,*
L'imprenable *fe prend* abattant *les plus braues.*
Qui dompte les vainqueurs eft compagnon des Dieux.

Lors que ie fuis campé fur la fuperbe terre,
C'eft alors que ie fay diuinement la guerre *;*
Le plus beau Regiment *n'ofe affaillir mon* Gros,
Celle que i'inueftis a beau faire la fine,
Endurant les fureurs de ma grand' Couleurine,
Sans qu'elle tire *aux* fiege' *elle monftre le* dos.

Quand i'en refte vainqueur, defirable victoire,

De peur que l'on se sauue amoindrissant ma gloire,
Ie tire *entrant en garde en* rechargeant *resous,*
Sur la minuict ie donne alarmes *sur* alarmes,
A la belle Diane vn chacun prend les armes,
Le mot du guet sainct Iean, *le patron des* ialoux.

Ie patrouille *parfois, ie ne fay pas la* ronde
(C'est à faire à ceux-là qui commandent au monde),
Si euitay-ie bien la laide trahison;
Car sans monstrer mon feu ie vay, ie viens, i'escoute,
Ie reconnoy *sans cesse exempt d'aucune doute,*
Ie prends langue *le iour près de ma* garnison.

Ie fay mon corps-de-garde *auprès des* aduenues,
Ie pose en diuers lieux sentinelles *perdues,*
Que ie vay visiter sur le ventre abattu,
Craignant qu'on me descouure aux despens de ma vie.
Ie cause, i'entretiens *ma belle* compagnie,
Ie ne dors point qu'après auoir bien con battu.

Les approches tousiours sont les plus mal-aisées,
Quand les personnes sont au mestier *bien rusées*
On court fortune auant que boucler, *qu'*assieger,
Il faut prendre vn moulin *puis vne* montagnette,
L'arche d'vn petit pont, vn preau, vne islette,
Et souuent au faux-bourg, *où il y a danger.*

Lors que i'ay abattu quelque grande courtine,
*Craignant qu'on s'*affustast *dessus ceste ruine,*
Et par la canonniere *en occire quelqu'vn,*
Ie tens tout à l'entour vne grand' toile vsée,
Qui empesche de voir l'inuention rusée,

Dont quand ie donne au trou *il n'eſt ſceu de pas vn.*

Ie ne ſuis point de ceux qui vont la teſte baſſe;
I'enfonce *brauement, ie* donne, *ie* terraſſe,
Ie gaigne les deſtroicts *de diuerſe façon,*
Ou ſoit par parlement, par force, par famine,
Vainqueur *du* con vaincu *enfin ie le domine:*
Qui reſiſte le plus paye plus de rançon.

Quand la ville eſt pour moy, & le chaſteau rebelle,
Ie n'en dy mot laiſſant dormir la ſentinelle,
I'y poſe mon petard *qui* chargé *fait beaucoup,*
Car plus tant plus il treuue vne grand' reſiſtance,
L'ayant mis à propos d'vne roide aſſeurance,
Il fait ſauter, iaillir & enflammer à coup.

S'il faut donner bataille, *Amoureux de la peine*
Ie cherche incontinent vne aggreable plaine,
Qu'on ne prend ſans gaigner vn foſſé *bien* profond,
Encor eſt-il couuert d'vne groſſe montagne,
Où eſt vn bois fueillu *qui orne la* campagne,
Mais le combat *le ſouille & quelquefois le rompt.*

Là mon canon braqué *fait* eſcarter le monde,
(Il n'eſt rien que l'ardeur de ſon feu ne confonde:)
Car rien ne ſe fait bien maintenant ſans canon;
Auſſi toſt qu'on le void, on ſe couche, *on ſe* baiſſe;
Il fait belle ouuerture, il perce *tout, il* froiſſe,
Sans luy le plus vaillant n'acquiert vn beau renom.

Puis mon arriere garde eſt preſte de bien faire,
Si l'ennemy vouloit en tel choc *me défaire,*

Qu'il voulust attaquer mon bataillon *d'estat,*
Qui est bien ordonné auecque belle ruse,
Entre le corcelet *y a vne* harquebuse,
La pique *sans le* feu *ne rend vn beau* combat.

Ie suis bon escuyer, i'ay bien bonne tenue,
Si la beste *farouche hautement se* remue,
Ie scay piquer *à temps, lascher la resne aussi,*
Ie scay bien faire aller, ores à balotades,
A courbette, *au* galop, *en diverses* passades,
Et ores bellement *sentant l'*air addoucy.

Quand elle est prompte, ieune, orgueilleusement fiere
Ayant (à la grandeur) *vne large* carriere,
Alors ie suis contrainct de me tenir au crin;
Le remuement *leger de la* croupe mouuante
Me desarçonneroit, *chose fort mal seante,*
Dont il la faut piquer *le soir & le matin:*

Parce qu'il n'en est point (tant soit-elle mauuaise)
Qui la cheuauchant bien peu à peu ne s'appaise,
Dont la plus ombrageuse aime l'ombre incertain;
On la passe partout, elle n'a plus de crainte,
Et si l'on la touchoit de quelque fausse attainte,
Le vray charme croisé *la guerira soudain.*

Ce n'est en cela seul que ie suis galland homme,
I'ay mille autres vertus que la France renomme,
Ie ioue comme vous du beau luc renuersé
(Non pas que ie trahisse aucunement Cythere).
Iamais les gens d'honneur n'attaquent par derriere,
Mal-heureux le vainqueur, mal-heureux le blessé !

Alors que vous ferez de trifte humeur efprife,
Ie vous refiouyray, bouffy de mignotife,
Or' ie tendray le NERF, *or' ie l'accourciray,*
Egaux à l'argument *des vers beaux vers i'entonne,*
Deffus vn chant noueau doucement ie fredonne,
Le Prin-temps porte-fleurs eft toufiours defiré.

I'inuente de beaux Airs *que quelquefois ie* monftre,
Ie tiens bien mon deffus *auec la* baffe-contre,
Dont ie fay retentir le beau logis voulté;
Ie redouble *fort bien, ie fay plufieurs paffages,*
Ma taille & l'haulte-contre *aggrée aux mariages;*
Car ie fçay le refrain *doux & regringotté.*

Ie fçay le bransle gay, la volte, la courante,
Ie vay bien au balet, le monde s'en contente,
Ie fay la capriolle, *ore bas, ore haut,*
Auecque beau maintien ie danfe la gaillarde,
Ie ne me laffe point en fonnant toute aubade.
Iamais au braue cœur le courage ne faut.

Pour m'accorder aux voix mignonnes de la Mufe,
I'ay prou bel inftrument; *i'enfle la cornemufe*
Auec mon gros bourdon *dont l'on* fringue *en tout temps,*
Ie mets la flute *au* trou, *en langottant ie crache,*
Ie racle le boyau, *mon* violon s'attache,
Le vy au long *n'aggrée, il fied bien mieux* dedans.

Quand ie fuis à la Cour ie vay en mafcarade,
Ie couure le moumon, *ie tiens tout de brauade,*
Et craignant de faillir ie fay fans faire bruict;
Ie baffe-dance *vifte auecques ces fillettes,*

Par degré, au priué, *aux allées ſecrettes,*
Le iour on parlemente *& l'on ſe rend la nuict.*

En beaucoup d'autres points on me void plein de grace,
I'entens la Venerie, *expert en ceſte chaſſe,*
Ie rends ce que ie lance *en peu d'heure aux* abbois.
Ie broſſe *viuement aux foreſts Damoiſelles,*
Sept en vne aſſemblée *ont tombé dans mes* toiles,
*On ne peut euiter l'*enceinte *dans mes bois.*

Mon bon limier vigros *ſe plaiſt dans la* briſée,
Au premier coup de trompe il court à la curée;
Il eſt membru, rablu, il eſt rouge en muſeau,
Il eſt douillet, *poly, d'vne couleur blanchaſtre,*
Mouchetée de noir, il eſt mignon, follaſtre,
Quand il void vn relais *il prend vn cœur nouueau.*

Vous direz qu'en defaut *quelquefois on demeure,*
Que pour continuer ce plaiſir à toute heure
Vn ſeul n'y peut fournir, tant ſoit-il bien formé;
Tu diras verité, Déeſſe que i'adore,
Mais i'ay de bons Amis, tu preſteras encore
Con luy vaut, *ton mignon, d'vn chacun renommé.*

Quand i'auray ce baueux, *ce* goulaffre, *qui* queſte
Couplé auec vigros, *aimant viande preſte,*
Ie me vanteray lors alors au premier coup
D'eſtre le grand veneur *digne de ceſt office,*
N'en desplaiſe aux picqueurs *de France ma nourrice:*
Car ie tiendray la beſte *eſchappée à beaucoup.*

Quand ie veux receuoir quelque plaiſir ſans peine,

C'eſt au bourdel ombré, bien fertile garenne,
Où les liſſes de Cour déguiſent leurs maintiens;
Là ſans abayer, *là on ne faut point à prendre;*
Le barbelu connin *au* clapier *ſe vient rendre,*
Mais on treuue bien peu de ces iolis cons nains.

Ie ſors incontinent de ma gente pochette
Mon furet *affamé à la double ſonnette,*
Qui creté, qui friand, qui chaud, qui furieux,
Se fourre dans le trou *auecques fiere monſtre,*
Si de cas fortuit le mignard fait rencontre,
La bourraſque *ſe fait l'vn ſur l'autre* enuieux.

Ie pourroy prendre encor ceſte petite beſte
*Sur le ſoir à l'*eſpere *auec voſtre* harbaleſte,
I'ai le bandage *bon, i'ay le garrot tres-fort,*
Incontinent qu'il eſt deſſus la noix cochée,
Il laſche droictement à la beſte couchée,
Qui ſoufflant *fait la* morte *en ſe* debattant fort.

Outre cela ie ſçay vne chaſſe plaiſante,
Alors que la froidure apparoiſt fort cuiſante,
Ie ſuis bon gibayeur, ie cherche les eſtangs,
Bien profonds *bien* herbus, *propres pour le meſnage;*
Mais les mareſcageux *ne ſont de mon viſage,*
I'eslongne par ſus tous tous ceux-là qui ſont grands.

Nul ne peut euiter mon plaiſant exercice,
Ie tire en toutes eaux *amoureuſe delice,*
Madame, vous verrez vn plaiſir ſingulier,
Et ſi dedans le gay la beſte fait la morte,
Goulu *voſtre* barbet *naturellement porte;*

C'eſt là le ſeul moyen pour auoir du gibier.

Ce n'eſt rien de cecy, ie ſuis maiſtre pilotte,
Maugré l'orgueil des vents vers ma route *ie flotte,*
Faiſant de bande en bande *auec agilité,*
Ore iſſant *le* bourcet, *la* voile, *la* miſenne,
Ore le papefigue, *& ore ore i'ameine.*
Par mon ſifflet *pendant on ſçait ma volonté.*

D'vn coup de gouuernail *ie tourne la* nauire,
Ie la pouſſe en auant, & puis ie la retire,
Ie ne crains les efforts du grand flux & reflux,
*Ie donne l'*eſtribort, *le compas me l'enſeigne,*
Ie connoy les meſtraux *brauons, ie les délaigne,*
Ie ne veux point mentir, i'aime le vent deſſus.

Quands ie cours la fortune où mon deſir abonde,
*Ie ne doute l'*eſcueil *caché ſous la noire onde,*
Afin de naufrager *le* voylier butineur,
Rien, rien, ie ne crains rien, on ne me peut ſurprendre
Que ie n'aye rendu, *que ie n'aye faict* rendre
Ma nef enuitaillée *au* riuage vainqueur.

Eſtant là ie me plais, i'ay la ligne tendue,
Ie mesle le rouget *auecque la* barbuë,
Deſcouurant *dextrement les iolis* mannequins,
Qui d'vn mot déguiſé, honorant la Nobleſſe,
Parce que la marée *eſt aimable ſans ceſſe,*
Ont emprunté le nom de grands vertugadins.

Ie ne prens point la raye, *ô puanteur extreſme!*
Ni le bon maquereau *bien qu'vn grand monde l'aime,*

Mais quand le Cancre *atteint mon friand* hameçon,
Fasché ie crie haouf! *maudissant pescherie,*
Ie rejecte la Seiche, *& vous la* molle Plie,
Iamais femme de cœur n'achepte ce poisson.

Le desireux pescheur sur la barque *legere*
Ne doit craindre l'orgueil de Thetys la meurtriere
Qu'il s'asseure gaigner en pelerinisant,
Il verra poulignac, pelade, chancre lie,
Grincepisse, Bauiere, *& venant par* Surie
Il pourra rapporter quelque Ruby luisant.

Ie n'ay eu l'heur, chetif, d'auoir faict ce voyage,
Bien que i'aye couru la fortune volage,
Venant du haut *en* bas *iusqu'aux païs Flandrins,*
Hé! pourquoy, mais pourquoy ne me suis-ie allé rendre
Ie ne le con prens *point si aimay-ie à* con prendre
Icy, en toute place, & iusques aux cons fins.

Quand ie quitte les flots *des* ondes *marinieres,*
Que ie pesche seulet aux estroites riuieres,
*Ie mets dedans l'*engin *la perle des poissons,*
Le sauoureux brochet *ferme, doux & propice,*
Ie prends tout à mon reth, *fors l'horrible escreuice,*
Ie n'aime point cela qui nage à reculons.

Virons le cabestan, hissons, largons l'escoute,
Alerte, appareillons, reprenons autre route,
Qui reuienne tousiours à nostre beau chemin.
On dict que vous aimez l'art de Fauconnerie,
Ie monte *à toutes mains, i'entens la* Volerie.
*On m'admire à l'*entrée, *on m'adore à la* fin.

Mon lafnier maheutté *a la ferre fi forte,*
Qu'il abat tous oifeaux d'vne vifteffe accorte;
Vray eft qu'il craind vn peu le dangereux faux con,
Dont l'outrageufe main eft affez reconnuë,
Ie ne le mis iamais dans la purgeante muë,
Ie luy ay bien donné le ioly chaperon.

S'il vous plaift voir ioüer en bonne compagnie,
I'entens fort bien la paulme ayant belle partie,
Ie bande roidement, *ie donne le* reuers
Ie ne fuis point fautier, i'ay la bricolle *prompte,*
*Ie prens l'*efteuf au bond *craignant la laide honte,*
Ie mets dans la beloufe *à l'heure que ie fers.*

Qui ioue en ce tripot *d'vne ardeur continuë,*
Il fe corrompt laffé; la violence tuë,
Mefme l'efprit ioyeux en deuient plein d'efmoy;
Si me play-ie au ballon *que i'*enfle *d'arriuée,*
Mettant dedans fon trou ma feringue *mouillée,*
Quand ie le iette à bas *il* bondift *maugré moy.*

Ie fçay bien dauantage, en quelque part que i'aille,
Ie gaigne les gaigneurs au jeu de Pallemaille,
Mon mail *bien emmanché fait des* coups *merueilleux,*
Ma lieue enlaiue *bien, fi bien que i'*outrepaffe,
Ie debute *affeuré toufiours i'*entre *en la* paffe,
Tant plus elle eft petite, *& plus ie l'aime mieux.*

Ie prime au jeu de prime, *& le fay de ma* refte,
Ie gaigne au plaifant flux, *mon gain eft manifefte,*
Et fur la fin du mois mon jeu va iufqu'au cent,
Mornifiant tout me fert, *i'ay quelquefois* barbouille,

Qui iouë auecques moy il faut qu'il ſe deſpouille,
Le parieur s'eſchauffe, & chacun le conſent.

Le changement *aggrée, aucunesfois ie* iouë
Aux Tarots *teſte à teſte & touſiours ie* ſecouë
*L'*ame *affectionnée en ſi doux paſſe-temps,*
S'elle veut mon bagat *ie triomphe* ſur elle,
Ie fay touſiours atout d'vne façon ſi belle
Que perdant ie me ſauue en me mocquant des Ians.

Ie iouë au i'ay, *au* poinct, *fredonnant ie* triconne,
Ie n'aime le grand poinct, *ni la* ronfle *ſi bonne,*
I'ay touſiours vn beau i'ay, *approchant mon deſir,*
Quand ie iouë à la belle, *ô Dieux! quelle allegreſſe?*
Ie truque fort au truc, *& iamais ie ne ceſſe*
De m'eſbattre en tous lieux quelquefois pour plaiſir.

Ie iouë au lanſquenet, *voire à la* condamnade,
Car ie deuine bien, i'entends la reuirade,
I'en croy ceſte beauté qui tient ſi bien ſon rang,
Qui perd le ſouuenir d'vne choſe ſi belle;
Ie me trompe vrayment, elle eſt ſpirituelle;
Car ie luy ay donné du ſubtil *de mon* ſang.

Ie ſuis Grec aux eſchets, *de mon* pion *ie* matte,
Au ſaut *du Cheualier il faut que ie* m'esbatte,
Et puis au trou madame *(humble* occupation*)*
*Si l'*enjeu *vaut beaucoup* i'entre *dans le neufieſme,*
Sans faillir ie redouble auec honneur ſupreſme.
On priſe aux beaux effects *la grande* ambition.

I'entre & choque *au* billard *voyant belle monnoye,*

Ie bransle aux beaux ionchets *perdant auecque ioye;*
Mais ie ſuis ſingulier aux martres, *jeu commun,*
Ie bicque *auprès du monde, & ſans qu'il m'apperçoiue*
Ie fay la porte franche, *afin qu'on me reçoiue,*
Ie change, *ie* bondis *aux deſpens d'vn chacun.*

Mes paſſetemps ne ſont d'eſchines morfondues,
Le tric-trac *qui fait* Ian, *les* dames rabattues,
Où ie me ſuis gentil gentiment eſprouué,
Le forçat eſt ioyeux, le plaiſant recreable,
Iamais ie ne m'ennuye en ceſt esbat aimable:
Car le ieu du damier ſe ioué à cu leué.

Puis donc que nous auons ſi grande ſympathie,
Viuons paſſans pays, viuons, ie vous ſupplie,
Vous aurez auec moy des gracieux plaiſirs,
Et ſi comme pluſieurs vous diſiez d'aduenture
Que ces douces douceurs ne donnent nourriture,
I'eſpere contenter le feu de voz deſirs.

Car moy, moy tout ſçauant ie ſçay le neceſſaire,
Si doncques vous auez quelque importante affaire,
Quelque ſac embrouillé, *quelque* paillard *procès,*
Cela, qu'eſt-ce cela? I'ay la Iuriſprudence,
Les loix *logent chez moy, l'on m'appelle eloquence,*
C'eſt pourquoy l'on me void ſi ſouuent au palais.

Ie conſerue le droict *aux Dames gracieuſes,*
Paroiſſant au parquet ardemment copieuſes,
Qui ne faillent iamais aux aſſignations.
Ie ne conſulte point pour de petites choſes;
Quand il me faut dependre aux principales *cauſes,*

Alors i'ay corps *pour* corps *de bonnes* cautions.

La perſonne qui fait ſottement la galande,
Ne voulant con paroiſtre, *elle paye* l'amende,
Mais à l'adiournement *qu'on nomme* perſonnel,
Il ſe faut preſenter ſur peines qui ſont groſſes :
Car pour cela l'on entre au cu des baſſes foſſes
Maugré l'effort plus fort du couſtumier appel.

On n'excepte perſonne aux villes bien reglées,
Ni à la Cour où ſont les belles aſſemblées,
On ne recule *point, on obſerue* l'edict,
Auſſitoſt que poulet *adjourne la* partie,
*Elle s'en vient au ſiege où elle s'*humilie,
Meſme on va proceder *iuſques dedans le lict.*

Par vn con mittimus i'exhibe *toutes* pieces,
*Si i'*appointe *aiſément, i'entre alors en* lieſſes,
I'aime le con tenu *mieux que le* con promis,
Au criminel ſans grace il n'eſt point de remedes,
Ie vay du Parlement dedans la Cour des Aides,
On con fronte, *on* recole, *on* con ſigne *entre amis.*

Ie puis ce que ie veux, la peine m'eſt plaiſante,
I'informe, & puis i'eſcry de ma plume *ſçauante,*
*Ie ne manque iamais d'*encre, *ni de* papier,
I'ay le bon ganimal, *i'ay le* cornet *duiſable,*
Mais craignant de chomer en ce trauail aimable,
Ie vous pry', preſtez-moy voſtre ioly encrier.

Ie beſongne *en beau temps ayant l'œuure de meſme,*
Je ne chomme *iamais que iuſques au* ſeptieſme.

Le bien n'eſt bien acquis ſans penibles efforts ;
Auſſi toute perſonne, & la femme ſur toute,
En gaigne trauaillant, ſuant à groſſe goutte,
La femme porte-faix n'eſpargne point ſon corps.

L'orgueilleuſe au grand cœur aime à venir aux priſes.
*L'humble s'*abaiſſe bas, *n'aimant point les* feintiſes,
Et la poureuſe encor' ſeule n'oſe coucher,
La liberale donne, *en tous lieux elle* preſte,
La meſnagere met gros *&* grands *à l'emplette,*
La Courtiſane en veut *encore qu'il ſoit* cher.

La Celeſte Nonnain, qui n'eſt plus de ce monde,
Ne veut ouyr parler de la matiere ronde,
Touſiours auant Con plie *elle abhorre l'*erreur.
S'elle ieuſne *elle* inuoque, *elle fait bien l'*aumone ;
Elle chaſſe par là le Turc de Babylone,
Et reçoit à con feſſe *vn* entier Createur.

La honteuſe honorable aime à couurir *ſa* honte,
Et ſouuent d'vn coquin, de qui l'on ne fait conte ;
*La Papiſte bigotte aime fort l'*aſpergès ;
*L'*Atheiſte *ne croit ſans voir de près l'*eſſence ;
L'Hypocrite à toute heure ombrage ſon offence ;
La Huguenotte veut de la chair *en tous mets.*

La gourmande veut tout pour ſa pance affamée,
La ſobre d'vn petit n'eſt pas raſſaſiée,
La friande aime bien les andouilles *de* Trois,
La dolente ſans fin aualle le breuuage,
La patiente endure *&* ſouffre *dauantage,*
L'ambitieuſe en veut demy pied quatre doigts.

Que desirez-vous plus? i'entens le bon mesnage,
Ie sçay proigner *la vigne, & sçay le* labourage,
I'ay vn soc *aceré, mon* verçoy *verse-tout,*
I'ay l'aiguillon poignant, *i'ay vn* foyt *admirable,*
I'ay besoin seulement de terre cultiuable:
Car i'ay vn bon harnais *qui est tousiours* debout.

Ie defrouche *assez bien la bonne* terré *en* frische,
Ie seme espais mon grain, *car ie ne suis point* chiche;
Mesmes dessus les champs *qui sont bien* façonnez,
La motte *du gueret doit estre* releuée,
Les gazons esbarbez *en terre cultiuée*
Plaisent aux laboureurs *fort* affectionnez.

Les couurailles *se font iusqu'à la fin d'Automne;*
Quand on met le resin *dedans la* creuse tonne,
Pour emplir le poinçon i'ay vn bon entonnoüer,
Comme vous sur tous vins i'aime le vin de goute,
Du vin tant pressuré *la* rape *nous degouste,*
Si estregnay-ie *bien la* motte *au* pressoüer.

Ie meine paistre après les brebis camusettes
*(Non dans l'*vnique pré *esmaillé de* fleurettes*)*;
Car trop i'estime trop ce plaisant patureau,
Desiré des bergers, *enuié des* bergeres,
Qui tondent comme toy les oylles passageres,
La plufpart toutesfois garde bien son troupeau.

La grand' bergere *tient vn* berger *de defence,*
Et le matin d'attache abayant *sans offence,*
La chambriere *aussi qui sçait faire bon* guet,
Chacune a le pasteur *bien fourny de* houlette,

Encore y en a-il qui veulent la fillette,
Et qui n'a rien *s'amuſe à* gratter ſon goret.

Après m'eſtre eſueillé ie vais à la fontaine,
I'y boy *deux ou trois* coups *ſans reprendre l'haleine,*
Puis ie me mire au iour de ſon front criſtalin,
Ie m'aſſieds ſur le bord maniant l'herbe tendre,
Ie me plais près ceſte onde *où l'on me void* entendre
Par con duicts, *par* tuyaux, *l'eau* s'eſcoule *au* iardin.

En ce champ ie con fons, *& y voulant* con fondre,
I'y vy vn fou tondant *la choſe qu'il faut* tondre,
Qui me monſtroit le cu *du* curé iardinant,
Lequel tondoit *près luy* l'herbelette *qui tremble,*
Dont ie luy dis alors : Çà ! fou, tondons *enſemble ;*
La bordure tondue *aggrée maintenant.*

Quand vous ſerez malade, expert en Medecine,
Ie taſte bien le pouls, *ie connoy à* l'vrine ;
I'ordonne incontinent au ſire Priapeur,
Le catce *rafraichiſt le foye & la* membrane,
Puis ie fay éuanter la veine mediane,
Ie corrige par là *toute* peccante humeur.

Si vous eſtes naurée, enfant de Podalyre,
Ie gueriray la playe, *afin qu'on ne* ſouſpire,
Fuſt-ce en ſolution *de* continuité,
L'vnguent *de mon* boitier, *auec la* tante *exquiſe,*
La plus grande fiſtule *en l'inſtant* cicatriſe,
Mon iniection *rend l'aggreable ſanté.*

Il eſt vray que beaucoup ont ceſte maladie,

Que i'appelle à la Cour la douce hydropiſie,
Et ſont ſubiectes fort au mal contagieux,
Mal caduc, *mal* S. Ian, *haut mal qui fait* abattre,
Qui les fait eſcumer, *& qui les fait* débattre,
Dont le fidele Hymen s'eslongne de leurs yeux.

Incredule beauté, qui portez couleur pasle,
Voyez l'entrée *vn iour du bon Roy Ithyphale*
Et vous aurez ſoudain la diſpoſition;
Fuſſiez-vous aux abbois, *en extreme agonie;*
Car luy, luy tout diuin, compoſe l'eau de vie,
Qu'il donne à ce qu'il aime enflé *d'affection.*

C'eſt le pere du monde, il eſt bien raiſonnable
De luy faire ſouuent quelque hommage honorable,
Et à ſon compaignon, reſſource des humains,
Iardinet *que i'adore, & qu'vnique* i'appelle,
Il n'eſt iour qu'à genoux *ie n'offre ma* chandelle
Deuant ſon bel Autel con ſacré *des plus ſains.*

Vous poëtiſez bien, vos œuures *ſont plaiſantes,*
On les achepte cher pour eſtre doux-coulantes.
La cheuille *n'eſt là (qu'en* parentheſiſant)
Qui cœuure l'honneur grand *de la ſcience* obſcure.
La ſentence *eſt auprès de la docte* figure,
Toute fors Synecdoch' *vous plaiſt en* compoſant.

Vous aimez les grands vers qui piquans vous chatouillent,
S'ils ſont rudes, groſſiers, *pourueu qu'ils ne* barbouillent.
Vous les retenez tant que vous en accouchez,
Vous en faictes deuant, vous en faictes derriere,
De la corne de Cerf, *on les met en* lumiere

Par le beau fondement *d'où vous les approchez.*

Encores m'a-t'on-dict qu'estes bien charitable,
Que vous couurez *les* nuds, *que vous leur tenez table,*
Que, belle, vous aimez vos voisins comme vous,
Que vous rendez ioyeux l'affligé plein d'oppresse,
Que vous logez l'aueugle *auecques allegresse,*
Et que vous employez vostre honneur *enuers tous.*

Estimable vertu (digne de ma loüange) !
Mais, Madame, escoutez la mienne saincte-estrange
Dont vous pourrez auoir la consolation,
Ie veux, ne puis-ie pas, par mes graues paroles
Coniurer les démons *d'entrer en mes* escoles,
Et selon mon plaisir mettre en tentation.

S'à l'inuocation vous prestez les aureilles,
Vos yeux brillans verront de plus grandes merueilles,
Car ie mettray le diable *au profond de* l'enfer.
Le rustre *ne faudra de s'y engouffrer* viste,
Ie l'en retireray iettant de l'eau benifte,
Ceste onde *est aggreable à l'Amour* lucifer.

C'est trop dict, ie me perds ; les paroles femelles
Sans les masles effects ne sçauroyent estre belles,
Il faut, il faut con vaincre, *hardiment assaillir*
(Con vaincre *toutesfois est chose difficile),*
Mais moy, l'vnique moy, tout en tout plus habile,
Ie vous veux faire voir que ie ne puis faillir.

Ie saute *allegrement, iamais ie ne* m'efforce,
Ie lutte corps à corps, *ie* carillonne *à force,*

Par Dieu (ie iure icy) ſi vous ſçauiez comment
Ie brinbale *au* dortoyr, *vous voudriez, ie m'aſſeure,*
Biſcotter *auec moy quelque petit quart d'heure.*
On peut en moins de rien con battre *brauement.*

Ie t'importuneroy au bal de ceſte feſte,
Mais parce qu'à te voir tu me ſembles honneſte,
Et nourrie à la Cour ennemie au ſoucy,
Ie me contenteray ne t'avoir dict ma vie,
Mais toutesfois mon cœur, pouponne, ie vous prie,
Que vous portiez au moins en ma faueur cecy.

Le patron du creon *de ma digne* peinture,
Ou que ie peigne *au* vif *voſtre belle* figure,
Ie tire au naturel *de mon ioly* pinceau.
Ie ne l'ay ſi toſt mis dans la coquille ouuerte,
Que ie ne faſſe bien ; car mon huile *eſt experte,*
Et ſi ie rends le teinct plus vermeillement beau.

Bien que ce ſoit le propre à la femme de prendre,
Si tu crains toutesfois qu'vn blaſme s'en engendre,
Ie ne ſuis ſi honteux, en parle qui voudra,
Fay-moy doncques preſent de ta bague *en ouale*
Afin d'accompagner ma pierre Orientale,
Puis ie feray après tout cela qu'il faudra.

Ne me refuſe pas, Aſtre de ma lumiere,
Lors que le ſoldat porte vne enſeigne guerriere
(Bien qu'il ſoit cher enfant du furieux Mauors),
Superbe il monte mieux à la breche effroyable ;
I'en vſeray ainſi ſi tu m'es fauorable.
Par la douce faueur les foibles ſe font forts.

Ie t'iray doncques voir dans ta terre connue,
Troufotier *beau païs d'incroyable eftendue,*
Pour l'Amour de l'honneur ie marche à fort grand train,
Il ne faut pour cela augmenter l'ordinaire,
Le furcroy à l'entrée *eft pourtant* neceffaire,
C'eft au commencement *qu'il faut paroiftre* bien.

Ie feray chere entiere en la falle, en la chambre,
La nature aime fort la chair d'vn beau gros membre,
Ie fçay hacher *menu faifant venir le* ius,
L'entre-vit *du* cochon *rend noftre ame gaillarde,*
Le morceau *de* boudin *auecques la* mouftarde,
Et le pafté en pot arroufé de verjus.

Voylà mes appetits, ma Dame, ma coufine,
On en faict (ce dict-on) dedans voftre cuifine
De diuerfes façons pour vos diuers repas,
Ie fçauray s'il eft vray, fi douce tu m'accoftes,
Chaque iour fi ie veux : car ie cours plufieurs poftes
Sans mettre aucunement mon beau couffinet *bas.*

En attendant cela approchez-vous, mignarde!
Ie fuis prompt, ie fuis vif, i'ay l'humeur fretillarde.
Çà! que ie vous culbute, *il vous faut donc* rauir ;
Ie vous tiens, mon tonnant ; *ma fy tu es mon ame!*
Qu'en dis-tu, Iolion? tu te meurs, tu te pafme;
C'eft cecy qu'à la Cour on appelle feruir.

Rions après le coup, *comme le coq qui chante*
Ne fonge en l'Almanach, nous pafferons nonante!
Sept ans auant la fin on a fterilité ;
Les filles aux doux yeux font pudiquement belles,

Et nous ſommes au temps des inchaſtes pucelles,
Vn monde d'auortons *faict voir ma verité.*

Vos premiers ſeruiteurs n'entendoyent pas l'hiſtoire,
Bien qu'ils euſſent ſué *dans l'ardent* purgatoire,
Sçauoyent-ils comme moy ce farfouillant deſtour,
Ce beau bransle poupin, *ceſte* alte chatouillante,
Ce remuement leger, ceſte grace blutante?
Vn dedans, deux dehors, c'eſt le ieu de la Cour.





DIVERSES STANCES

D'AMOVR

Ie n'aime point la perſonne qui blaſme,
Ni qui ſans front deçà delà diffame
Ce qui eſt hors du combat redouté;
Ie n'aime auſſi ces conteurs de friuoles,
Ces flagorneurs, ces doubles en paroles:
On doit aimer qui dict la verité.

O Verité! Déeſſe peu connuë,
Belle, c'eſt vous qu'humblement ie ſaluë,
Pour vous prier de venir voir mes vers.
Qui meſdira de leur voix veritable,
Comme effronté ſera plus meſpriſable.
On doit fuyr le menſonger peruers.

Des blaſonneurs ie ne fais point de conte;
Car mon honneur, eſſence de leur honte,
Ne dépend pas de leur intention;
Ie diray donc, pris de verité ſaincte,
Que l'Amour fort, dont i'ay ſenty l'attaincte,
N'habite en nous ſans grande paſſion.

Si vn mary aime beaucoup ſa femme,
Si vn Amant deſire fort ſa Dame,
Il eſt, il fuſt, ou doit eſtre ialoux;
Si elle rid pleine d'vne humeür belle,
Il iuge alors qu'elle a bonne nouuelle
De quelque Amy aggreablement doux.

Si elle pleure, il la croit irritée
Pour ſon Mignon, qui ne l'a viſitée;
Si elle dort, c'eſt qu'elle ſonge en luy;
Si elle eſcrit, elle eſcrit à luy-meſme;
Si elle lit pour tromper le temps bleſme,
C'eſt pour couurir ſon Amoureux ennuy.

Si chuchottant elle parle, il friſſonne;
Changeant couleur, il eſcoute, il ſoupçonne,
C'eſt l'hoſte, helas! d'vn eternel ſoucy;
Car le chetif eſt ſi gonflé d'encombre,
Qu'il eſt ialoux ſeulement de ſon ombre,
Et la ialouſe en uſe tout ainſi.

Si vn meſchant auoit tué mon pere,
Qu'il euſt couppé les cheueux de ma mere,
Mangé mon bien, & violé mes ſœurs,
Premierement que luy oſter la vie,
Ie le voudroy, bouffy de ialouſie,
Pire trop plus que tous autres mal-heurs.

Las! eſt-ce viure? helas! ce n'eſt pas eſtre,
Qu'en ſe plaignant à toute heure, paroiſtre,
Gros de brouillars, de rages oppreſſé,
Dormir en l'air, manger de meſme ſorte,

Auoir toufiours le foupçon à fa porte,
Marcher confus comme vn pauure infenfé.

Mais puis qu'Amour enfante cefte peine,
Sçachons d'où vient fon audace inhumaine,
D'où vient Amour tant & tant defiré.
Le vray furjon de fon ardente flamme
Premierement procede de la femme
(Beauté qui m'a tant de fois martyré).

Or fi quelqu'vn eft tellement infame
Qu'il foit vaincu des douceurs de la femme,
N'eftant plus homme il n'a plus de raifon;
Mais emporté de telle frenefie,
Il fe rend ferf d'ire & de ialoufie,
Et des enfers de fi chere poifon.

Voylà pourquoy ie mefprife les femmes,
Bien que ie fois plein d'Amoureufes flammes,
Dont abufé ie me vay confumant,
Eftant ainfi que le trifte hydropique,
Qui iour & nuict trop alteré pratique
L'eau qui le met au palle monument.

La femme humide, orgueil qui tout furmonte,
N'eft tant que l'homme à la volupté prompte,
Mais le froid marbre efchauffé ardemment
Retient bien mieux la chaleur allumée
Que le plomb chaud; & l'Amante enflammée
Garde l'ardeur plus que ne fait l'Amant.

On ne fçauroit affouuir fon courage,

Depuis qu'elle eſt animée au carnage,
Cent mille flots n'englaceroyent ſes feux ;
Comme vn cloaque engloutiſt tout ordure,
La femme ainſi addonnée à Luxure
Reçoit, vilaine, vn monde d'Amoureux.

Ce qui induiƈt les femmes enuieuſes
Aux grands ſurcrais des douceurs Amoureuſes,
C'eſt qu'on les tient ſubieƈtes nuiƈt & iour.
Le priſonnier la liberté regrette ;
Plus on l'enferme, & plus il la ſouhaitte ;
Tout ainſi font les femmes en Amour.

Qui voudra donc, eſtant en mariage,
N'eſtre tant ſerf du cornu cocuage,
Qu'il ſe refie en ſa femme touſiours.
S'il eſt ialoux, toutes les ſentinelles,
Les forts plus forts, toutes les citadelles
Ne garderont qu'il n'ait riual d'Amours.

Qui me niera où eſt ſa Dame aimable
Qu'en luy donnant, en endroiƈt conuenable,
Cent mille eſcus pour iouyr de ſon corps,
Qui fiſt la chaſte? Hé! qu'elle n'auroit garde!
Ains tresbuchante auec humeur gaillarde,
Elle mettroit vn dedans, deux dehors.

De meſme auſſi, des petites aux grandes,
Cent millions de bon or pour offrandes
Pourroyent flechir vne Principauté ;
Mais de fortune, au fier temps où nous ſommes,
Il n'eſt beſoin de tant de groſſes ſommes ;

Rien n'eſt ſi cher que la commodité.

Qui trouuera dans la ſuperbe terre
Lieu conuenable à l'Amoureuſe guerre,
S'il a du cœur il ne peut s'excuſer.
Nous aurons bien grace plus accomplie;
Car deſormais les Dames que l'on prie
Supplieront l'homme afin de les baiſer.

Qui voudra donc eſtre aimé de chacune,
Qu'en tous endroicts il pouſſe ſa fortune,
Et qu'on le die honneſtement ſoubs main,
Pour eſtre hay ſans qu'on querelle ou plaide,
Il faut ſans plus l'appeler vieille ou layde;
Cela luy deult plus qu'vn nom de putain.

Mais il vaut mieux eſtre neutre auec elles:
Car leurs faueurs, leurs deſpites querelles
Ne ſçauroient pas ni nuire, ni aider.
On perd le temps (choſe qui eſt plus chere)
En recherchant ceſte trouppe legere;
Heureux trois fois qui s'en peut engarder.

Ie ne ſuis point ennemy de ces filles;
Ie deſire eſtre en leurs graces gentilles;
Mais en voulant me lier en leurs laqs,
Ie feroy lors comme vn bon Capitaine,
Qui, preuoyant la paix ſouslage-peine,
Se retirant licence ſes ſoldats.

Il y en a qui ſont bien au contraire,
Feignant lier vne ame volontaire,

Ils ont la fleur dont quelque autre a le fruict,
Et puis après forgent vne querelle,
Afin d'ombrer leur parole infidelle;
Voylà comment le bon ſainct Iean reluit.

Ie ne voy rien dans le Lovvre *que braue,*
Ie n'entens rien que ſeruiteur, qu'eſclaue;
Chaque fille a cinquante Courtiſans.
Mais vn mary mal-aiſément ſe treuue;
Car peu, fort peu veulent femme à l'eſpreuue,
Qui ſe peut faire auecques beaux preſens.

Vn diamant auec vne Elegie
Fait toſt iouyr d'vne Amoureuſe enuie;
Auſſi n'eſt-il vn plus excellent don:
Car par les biens nous viuons en franchiſe,
La Muſe après brauement éterniſe;
L'or & Phœbus ſurmontent Cupidon.

Ainſi l'honneur des plus honneſtes Dames
Giſt en l'argent, enrichy d'Epigrammes
(Bien qu'vn bien ſeul les puiſſe conquerir).
Vous donc, ô vous, ma Dame la pudique,
Pardonnez-moy ſi ie vous dy publique;
Car l'or commun vous peut toute acquerir.

Il me ſuffit; ie vous ay faict entendre
D'où le deſir delicieux s'engendre,
Pour borne icy ie le rediray mieux:
L'aueugle Amour vient des yeux pleins de flambes;
Il ſort rauy par l'entre-deux des iambes,
Qui iouyt bien n'eſt plus bien Amoureux.

Toy donc, qui dis que Cupidon t'enflamme,
Embrasse fort, embrasse quelque femme;
Ton feu cruel s'esteindra gayement,
Tu te riras des ardeurs amoureuses,
Comme l'on void les Dames dédaigneuses,
Pour auoir eu ce doux contentement.



SVR LE FLEAV FEMININ

Si compoſant ces vers i'ay faict vne folie,
Femmes, accuſez-en l'Enfer de voſtre trou,
Qui de iour qui de nuict donne à chacun l'enuie
De ſaire par humeurs diuerſement le fou.





FLEAV FEMININ

PAR LE CAPITAINE LASPHRISE

Femme, Fiebure, Fureur, Flamme, Faim & Froidure
Sont ſix maux feminins par qui le monde endure.
Du premier nous avons double damnation,
Du ſecond les douleurs d'eſtrange paſſion,
Du tiers ſommes deſtruicts pour trop vouloir pretendre,
Du quatrieſme on nous voit ſouuent reduicts en cendre,
Du cinquieſme mourons en miſerables maux,
Du ſixieſme noyez par le glacis des eaux.
En tous ces fiers tourmens il ſe trouue remede,
Fors au premier, cruel qui tous mal-heurs excede.
La fiebure ne peut pas touſiours nous allumer,
Fuſt-elle peſtilente on la peut conſommer
Par drogue, par ſaignée, ou bonne medecine.
La cruelle fureur n'eſt ſans ceſſe mutine ;
Car la guerre s'appaiſe ; hé ! quoy ? n'eſt-elle pas
Communément changée en gracieux esbas ?
Son orgueil par orgueil ſe peut auſſi refraindre ;
Toute bruslante flamme on peut de meſme eſteindre,
La gloutonne famine en tout temps ne paroiſt,
Encor l'aſſouuit-on, & peu à peu décroiſt.

La froidure, eau glacée & l'onde toute froide
S'arreste, s'alentist, tant coure-t-elle roide.
Voylà : toute douleur se peut diminuer,
Fors le fleau par femme. On ne sçauroit muer
Son traistre naturel, bourreau de nostre vie,
Par force, par douceur, ni par autre industrie.
Qui le veut eschanger abuse son cerueau,
Et fait comme celuy laissant choir son anneau
Dans la profonde mer, lequel tant plus s'essaye
A le vouloir reprendre, & plus il perd sa voye:
Tout de mesme vrayment, tout le mesme fera,
Qui au cœur feminin le sien addressera.
Mais qui se peut garder d'vne femme sçauante,
Qui a l'œil doux, riant, qui a l'ame attrayante?
Non pas quand ce seroit, ce croy-ie, vn mesme Dieu.
Regardez, ie vous pry', ce grand Prophete Hebreu,
Dauid, ce grand guerrier, luy qui pour Bersabée
Sentit de l'Eternel la colere enflambée;
Adam le plus parfaict a par vne offensé,
Le sage Salomon en deuint insensé.
Qui s'en peut empescher? ses appasts & ses charmes
Domptent la sainteté & la force des armes.
Samson le plus puissant, qui si fort a vescu,
Par DALILE *soudain vergongneux fust vaincu.*
Vne autre fust de Loth ainsi victorieuse.
Par elle seule Iob d'ame religieuse,
Que mesme l'Antechrist n'auoit sceu esbranler,
Et de sa simple humeur faire en rien vaciller,
A murmuré beaucoup, & par la femme encore
Sainct Pierre a renié Iesus-Christ que i'adore.
L'incomparable Hercule, inuincible vainqueur,
D'Iole fust taché, puis sa mortelle ardeur,

Cesar qui par l'espée acquist telle victoire
Que l'on combat son nom d'Imperiale gloire,
Par la femme attiré dedans les rhets d'Amour
Faillit à se briser en tombant d'vne tour ;
Mais Achille plus grand, si superbe en proüesse,
Qu'on tenoit comme vn Dieu, que sa mere Déesse,
Pour le rendre immortel, porta au preux Chiron,
A faict par Briseïs le fat & le poltron.
Et voyez, mes Amis, la belle Cléopatre,
Qui Anthoine rendit tellement idolatre,
Que, sous ombre d'vn rien, se feignant au tombeau,
Le fist, ô fier destin ! de soy-mesme bourreau.
Pandore (ce dict-on) ouurit d'enuie immonde
La boüette épandant la maladie au monde,
Et pour voir mieux la femme, il faudroit voir Cypris,
Que chaque Dame adore. Elle eust les sens espris
D'vn ieune Bergerot couchant dessus la dure,
De Mars, le Dieu d'honneur, elle n'a plus de cure ;
Cest autre est son desir, son cœur, son tout, ses yeux ;
Sa cabane luy plaist cent fois plus que les cieux,
Elle brusle, elle meurt d'Amoureuse furie,
Et puis, quand par desastre Adon perdit la vie,
On eust dict, auisant ses larmes, ses sanglots,
Ses souspirs, ses regrets, ses gestes, ses propos,
Qu'Amour iamais Amour n'allumeroit sa flamme ;
C'eust esté mortel crime en soupçonner son ame !
Et toutesfois le mort n'estoit pas mort quasi
Qu'vne nouuelle ardeur son courage a saisi,
Oubliant le chasseur qui l'auoit si bien prise,
Pour aimer vn bouuier, le Phrygien Anchise.
Ligde vsoit sagement de vouloir le berceau
Estre aux filles soudain le funeste tombeau.

Mais il ne ſe deuoit fier en Teletuſe;
Car la femme infidele eſt trop pleine de ruſe,
Elle ſceut eſmouuoir par ſes gemiſſemens
La Déeſſe qui peut ſur les accouchemens,
Qui trop par trop piteuſe à ceſte geniture
De l'enfant déguiſé eſchangea la nature.
Helene fit perir les ſiens & ſon Paris,
Les filles d'Egyptus tuerent leurs maris,
Il y en a de meſme vne innombrable exemple:
Teſmoin ſainct Iean Baptiſte. Enfin que l'on contemple,
Pour prouuer ce fleau d'vn fard pippeur caché,
Que la femme au cœur ſainct fiſt le premier peché.
Eue (tel eſt ſon nom) qui fuſt née innocente
Par les mains du grand Dieu, ſi deſobeiſſante
Qu'elle ne peuſt ſans faute vn inſtant demeurer,
Et non contente encor ſon mary fiſt errer
(Erreur qu'inceſſamment nous portons mal-heureuſe
Pour auoir voulu croire à la femme enuieuſe).
Qu'on ne blaſme en ce lieu l'homme plein d'amitié;
Où eſt qui penſeroit que ſa meſme moitié
Le trahiſt meſchamment? Croiroy-ie ma main dextre
Eſtre faicte, ô bons Dieux! pour couper ma ſeneſtre?
Au commencement donc de la creation
La femme fuſt inique, aimant la fiction,
Après de iour en iour elle ſe monſtra pire,
Et plus ſubſequemment que l'on ne ſçauroit dire.
Or ſi Eue innocente, œuure du Createur,
N'a peu viure vn moment ſans deteſtable erreur,
Comment s'en garderoyent celles dont la naiſſance
Vient par la puanteur de fragille ſemence?
Choſe toute impoſſible! & auſſi void-on bien
Son vice qui pullule en ce val terrien,

Le desastre & le mal où elle nous enserre.
D'elle l'enfer sourdit, d'elle l'auons sur terre,
Donc d'elle nous souffrons double damnation.
Qui pourroit supporter son imperfection?
Comme cil qui voudroit combattre la tempeste
Faisant la reuerence auec parolle honneste.
Encores par saisons void-on l'onde calmer;
Elle de plus en plus ne se fait qu'animer,
Cestuy-là est vrayment de sens paralytique
Qui endure l'orgueil d'Animal tant inique,
Qui de son poil occist les iustes innocens.
De ses cheueux pourris s'engendrent des serpens,
C'est (ce croy-ie) pourquoy le destin en ordonne
(Ainsi qu'à ses deux sœurs) à l'orde Thisiphonne,
Et m'esbahis comment le sage Socratais,
En riant supportoit ses œuures imparfaicts.
Sa femme vn iour bruyant auec menace rude,
Il ne respondit rien, attentif à l'estude,
Dont elle despitée empoigna vn grand seau,
Et furieusement luy ietta toute l'eau:
T'esbahis-tu, dit-il, à la troupe esbahie,
Si après le tonnerre il suruient de la pluye?
Platon, Hyppocrates, si grand & si diuin,
Ayant examiné la femme au cœur malin,
Dict ne sçauoir le rang où elle est colloquable,
S'il est du dur brutal ou du bon raisonnable.
Il accusoit Nature, & puis d'vn subtil art
Disoit qu'en la faisant elle auoit eu esgard
A delectation pour croistre le lignage,
Plus que pour la bonté d'vn Amour si volage,
Ayant ie ne sçay quoy dans l'intestin honteux,
A toute heure mouuant, insatiable aux ieux

Que Cyprine deſire, & en qui elle eſt née.
Bien que ſa femme fuſt d'honorable lignée,
Il la recommandoit à vn de ſes amis,
L'enuoyant à ſa mere abſentant le païs,
Non que i'en aye obiect d'vn infidele blaſme,
Mais, dit-il, mon Amy, à cauſe qu'elle eſt femme.
Et les Romains, voyant ſa fresle opinion,
La forclurent d'auoir nulle ſucceſſion.
Pharamond, par la loy qu'on appelle Salique,
L'a deboutée ainſi du throſne magnifique,
En France, en quelques lieux, près Dvre *meſmement*
La femme au double cœur n'herite nullement.
Les Saincts n'ont pas voulu qu'elle regiſt l'Egliſe,
Vne infame paruint qui au Tybre fut miſe.
Le Philoſophe encor luy defend ſon ſçauoir,
Et le Iuriſconſulte, où elle n'a que voir,
Le barbare l'eſclaue, & de rien ne diſpoſe,
Et de ſon paradis Mahommet l'a forcloſe;
Bref preſque tout le monde, au vent de ſa fierté,
N'a voulu luy permettre aucune authorité,
La connoiſſant plus propre à l'Amoureux office,
Qu'à regir, qu'à preſcher, qu'à ſçauoir, qu'à Iuſtice.
On dira, par merueille, vne a prophetiſé;
Telle a iugé, vaincu, en habit deguiſé.
On en dira quelqu'vne en ſçauoir ſinguliere,
Quelque autre ennobliſſant, l'autre digne guerriere,
L'autre ſaincte, pudique, & bien qu'il ſoit connu,
Tout cecy eſt miracle & par haſard venu.
Puis il ne s'enſuit pas qu'vne gaye Hirondelle
Auant-coure ſeulette vne ſaiſon nouuelle.
Qu'on prouue, ſi l'on veut, ſon peché ſouuerain;
Noſtre damnation vient pourtant de ſa main.

Feminin, chante-nous l'Amazonne Afienne,
Et la pudicité de la braue Lorraine,
Si doit-on s'esbaïr que ce petit trouppeau
N'a crû depuis ce temps redeuenant plus beau;
*Car clairement on feme Effence fi loüée *;*
Elle a donc beau venir s'elle n'eft enclouée.
Feminin, chante-nous que d'elle nous naiffons,
Que doncques par la femme au monde paroiffons.
Si l'homme pouuoit naiftre entre plus fiere befte,
Il n'en feroit que plus habilement honnefte,
Et n'eft moins pour entrer en fon gouffre punais.
Le beau Soleil va bien dans les fales retrais,
En perd-il pour cela fa grandeur accomplie,
Qui fur tout, toute chofe, en tous lieux viuifie?
De l'eau falée en mer ne vois-tu pas pecher
Du poiffon le plus doux qu'on eftime plus cher?
Ne vois-tu pas fortir, de terre tres-mefchante,
Le bon arbre fruictier & la meilleure plante?
Car la vigne, qui eft hors de comparaifon,
En maigre fable apporte vn vin fur tout vin bon.
L'excellent diamant vient d'vne roche dure,
La perle en l'eau marine, & l'or, fans nulle iniure,
Sort d'vn puant terroir; le clair argent auffi;
La chofe belle fort de la plus laide ainfi;
Dont l'homme plus parfaict fort de femme imparfaicte,
Pour plus faire admirer l'ouurage & le Poëte.
Priferoit-l'on tant l'or fi fa miniere eftoit
Auffi pure que luy? on le negligeroit.
La beauté fe fait voir toufiours par fon contraire.

* Qui fert pour de l'argent, ne fe prenant là pour louange, ains pour louage.

La nuict faict estimer le iour qui nous esclaire.
Desestimant la femme ainsi l'homme est prisé;
Par le vent de la femme on void l'homme posé,
C'est l'vnique bon-heur que nous receuons d'elle,
Il n'auroit iamais faict qui diroit sa cautelle;
Qui entreprend nommer ses faicts malicieux
Aura plustost nombré les estoilles des Cieux,
Les poissons de la mer, les bestes terriennes,
Le fueillage des bois, le sablon, les areines,
L'herbe, les fleurs de May, aux prez & aux forès,
Et les dons iaunissans de la riche Cerès.
Ie veux en peu de mots son naturel apprendre,
Qui donneront icy facilement entendre
Et sa vie & le cours de toute son humeur.
Elle est le mesme vice & le mesme mal-heur,
Deux beaux tiltres vrayment, & qui valent la peine
D'en faire plus de cas! ô grand Dieu qui me meine!
Seigneur sur tous seigneurs, Pere, pardonnez-moy,
Si i'outrepasse en rien les bornes de ta loy,
Si i'ose prononcer, & si i'ose te dire
Que tu ne deuois point, pour accoiser ton ire,
A cause des pechez que nous auions commis,
Nous faire accompagner de nos vrais ennemis!
Car estant seuls autheurs de nostre laide faute,
Sans offencer beaucoup ta diuinité haute,
Nous ne sçaurions pas viure auec tels Animaux;
Car qui seroient ceux-là qui aimeroyent leurs maux?
Dieu! que n'as-tu permis à l'homme, ton image,
Que de soy-mesme il peust peupler l'humain lignage?
Comme vn bon vigneron, qui d'exerçans labeurs,
En proignant, d'vn beau cep en engendre plusieurs,
N'empruntant que de luy ce bois diuin surplante,

Ou comme vn masle Lieure en ſoy d'autres enfante ?
Pere, ſi tu voulois tu as bien le pouuoir
Que l'homme honneſtement peuſt ainſi conceuoir:
Mais par ce que par Eue il mangea de la pomme,
Pour cruel chaſtiment tu l'as laiſſée à l'homme.
Ou, Dieu, qu'il ne s'engendre ainſi que ceſt oiſeau,
Qui mourant, de ſa cendre en renaiſt vn nouueau.
Tu peux bien dauantage, ô Dieu! tu peux plus faire!
Laiſſeras-tu touſiours l'homme en telle miſere?
Vois-tu pas que la femme eſt des vices autheur,
Vices qui font noircir en terre ta ſplendeur?
D'elle noſtre fleau tes fleaux nous aduiennent,
Broüillans tes volontez que les hommes ſouſtiennent.
Comme la froide neige a pouuoir d'enflammer,
De meſmes elle peut vn monde conſumer;
Comme la froide neige eſchauffe en ſa froidure,
Elle en la glace auſſi incite la bruslure;
Mais la femme differe à la neige d'vn poinct,
Elle fond près du feu, la femme n'y fond point,
Ains plus fort s'en approche & plus elle eſt ardente,
Et ſi (quoy que l'on faſſe) oncques ne ſe contente;
Car ſi ſon fauorit luy aggrée auiourd'hui,
Demain luy ſeul ſera ſon deteſtable ennuy.
Que dy-ie, vn fauorit? pluſtoſt vne centaine
(Vray eſt qu'elle eſt encor ſi doucement humaine,
Maugré les meſdiſans qui ont mué ſa voix)
Qu'elle n'en veut ſur elle auoir qu'vn à la fois.
Non, non! ie l'accompare au gouffre inſatiable,
Et au ioüet du vent legerement muable;
C'eſt vn mal neceſſaire, à guerir mal-aiſé,
Vn diable domeſtique en Ange deſguiſé;
O bel œuure imparfait que l'on ne peut parfaire!

On a beau besongner il faut toufiours refaire.
Toute (& plus la plus grande) en grandeurs & beauté
Retient de la laideur d'vne difformité;
Car on voit (mesme au temps que l'ennemy l'espie)
Qu'elle a deffaut d'vn Membre où est sa chere enuie.
L'habile pare bien ceste imperfection
Et la docte estudiant en composition;
Toute autre femme aussi (tant soit-elle imparfaicte,
Estant dessous Hymen) pere de Ian Cornette;
Mais où est celle (& fusse vn œil de chasteté)
Qui près d'vn beau subiet n'en aye volonté?
I'asseure donc chacune, ou de vueil ou d'ouurage,
Rendre son Mary serf du cornu cocuage,
Et si le prompt vouloir & l'effaict n'estoyent qu'vn,
Chacun seroit cocu plus souuent de chacun,
Car toute a l'ythiphale ou en corps ou en Ame.
Pour faire mieux couurir sa honte qui l'enflamme,
Son desdain en Amour est fort pernicieux;
Car sans cesse on y perd le temps qui vaut le mieux,
On y depend son bien, on y sert de risée,
Pour auoir faict la beste après telle rusée.
Si le mespris abuse, vn baiser plus deçoit
(Et ne vaut rien ainsi à chose que ce soit):
Car la femme en Amour semble à la fiere Loue,
Qui plus souuent le laid plus aggreable trouue,
Et puis le faict meurtrir auec ses hurlements
(Les propos feminins querelles des Amants).
Si quelqu'vn plus accort euite telle trappe,
Lors par agguets mortels le chetif n'en eschappe;
Sa plus grande action ne tend qu'au vain deduit.
La honte est son honneur, effrontée au doux fruict!
Le serpent Tentateur est deuenu Andouille;

Ores la paillardiſe eſt tombée en quenouille.
Vſez de mon conſeil, vous, ieunes Amoureux,
Ne vous allumez point d'vn ſang ſi vigoureux.
Celuy qui aime tant n'eſt aimé de ſa Dame,
Elle l'eſtime ſerf, en balance elle enflamme.
Non, non, ſoyez certains qu'il ne ioüyra pas
Du gracieux plaiſir des Amoureux combas.
Elle auroit peur de perdre, offrant ceſte delice,
Ce cœur paſſionné preſt à faire ſeruice,
Et bien qu'il en ioüyſt il ne pourra pourtant
(Fiſt-il cent mille efforts) rendre ſon cœur content:
Car la femme reſſemble à l'vſurier qui preſte,
Qui ne ſe laſſe point de receuoir ſa debte;
Tant plus on luy en baille, & plus y prend plaiſir,
On ne peut contenter ſon auare deſir;
Mais l'habile debteur n'a pas ceſte puiſſance,
Ni n'a point comme luy double reſioüyſſance,
Encores qu'il ſoit bon de s'acquitter du tout,
Si eſt-il mal-aiſé d'eſtre touſiours debout.
Il vaut trop mieux deuoir qu'eſtre entierement quitte,
Cela nous rend ſoigneux & plus fort nous incite;
Il ſied mal de payer & d'eſtre pauure après,
L'ordinaire eſt plus beau que n'eſt pas le ſurcrais,
Le liberal auſſi, en faiſant ſon aumoſne,
Se laſſera pluſtoſt que l'autre à qui l'on donne.
Il n'eſt pas malaiſé de touſiours receuoir,
Mais il eſt difficile inceſſamment d'auoir.
Il eſt vrai que ce bien mille maux luy engendre,
Car Dieu eſt au preſter, mais le Diable eſt au rendre;
Le Crediteur ne peut le terme prolonger,
Quand Lucine l'adiourne il vuide en grand danger.
Voire mais, ce dira quelque bonne Huguenotte,

Ou quelque Catholique, & mesme la bigotte!
La femme ne veut rien seulement que le droict!
Quelle chose plus iuste aspirer se pourroit?
Si la raison gist là, tu gaigneras ta cause,
Partout (mesme au Palais) on t'offre telle chose.
Ainsi tu as grand tort en te plaignant de nous,
Nous tous qui te baillons le beau droict *à tous coups.*
Ie veux continuer d'vne ardeur volontaire,
Garçon maistre de moy, à qui ie veux complaire,
Et plustost ie serois de moy-mesme bourreau,
Que ie fusse subiect au feminin fleau.
Ie ne m'amuseray à descrire la rage
Qu'a l'homme plein d'honneur au ioug de Mariage.
Ne soyez donc si prompts; nous voyons le blessé
Mourir d'vn petit coup pour n'estre bien pansé,
Mais mediocrement aimons ce qui nous aime,
Sans nous lier bruslans d'vne Amour si extresme.
La femme est babillarde & de peu d'amitié,
Son cœur n'est point constant qu'en grande mauuaistié.
L'amour semble au laict frais qui fraischement aggrée;
Mais ceste beauté là est de peu de durée;
Car si le laict se garde, il a plusieurs caillons,
Il est soudainement plein de corruptions,
Aussi nouuellement la femme est amiable,
Puis, estant mariée, ardemment hayssable.
Vieux maris, sçauez-vous pourquoy tant vous souffrez?
Escoutez ma parolle & vous le connoistrez,
Bien que ces vers soyent faicts en l'Auril de mon âge,
Que mille flots bouillans animent mon courage,
Que mon Astre fatal me soit si tenebreux
(Qu'homme de bien ie sois entre autres mal-heureux),
Toutefois il me plaist de monstrer que ma terre

Peut bien eſtre paiſible en ſa cruelle guerre;
C'eſt qu'eſtes *au vouloir trop brauement actifs,*
A l'execution trop laſchement pouſſifs,
Aux penſers trop ruſez, ſoupçonneux à la ruſe,
Au ſouſpçon trop aiſez à croire quelque excuſe,
Importuns aux deſirs, aux deſirs trop ialoux,
Et puis la ialouſie ameine le courroux,
Et le courroux la hayne, & la hayne vn debat,
Dont chez vous vous logez vn diſcordant combat;
C'eſt pourquoy qui eſt ſage & qui craint le doutable,
Ce fleau feminin ſur tout fleau fuyable,
Il ne ſe doit lier d'indiſſoluble nœu,
Ains aimer librement d'vn volontaire feu;
Ou cil qui par meſgarde eſt de ſi triſte feſte,
Il doit prier les Dieux de finir la tempeſte;
Car on ne peut baiſer de bonne affection
La perſonne objectant diuerſe paſſion.
Quelle aggreable Amour! quelle douce delice!
D'embraſſer le bourreau qui nous met au ſupplice!
Qui peut donc aduiſer ſa femme de bon œil?
Vous, martyrs mariez, lorſqu'en prendrez le dueil,
Qu'il ſoit en violet; portez-le à la Royale,
Et ne chommez iamais l'infeſte nuptiale.



SONNET

SVR LA PERTE DV MAL-HEVR MASCVLIN

Aux Filles.

Le mal-heur mafculin *n'a faict tefte au rauage*
Du temps iniurieux qui talonne nos pas.
Filles il fut perdu à l'infolent amas
De Paris reuolté, caufe de fon dommage.

Receuez ces deux vers pour certain tefmoignage,
Mary, Metal, Marais, Mauors, Minos, Midas,
Sont fix noms mafculins, courriers du trifte helas!
Apprenez-les par cœur en attendant l'vfage.

Voylà l'efchantillon de mille vers perdus,
Comme ceux de la femme ils ne fe verront plus
(Signe que fon erreur dure eftant plus felonne).

Le fleau qui luy refte au mal-heur mafculin,
C'eft le Mary mal-né, *offrant vn* mol engin,
Dont en voftre faueur grand cocu ie l'ordonne.



DIVERSES POESIES

DV CAPITAINE LASPHRISE

SONNETS

Prens-moy l'esteuf au bond, ne temporise point;
Mets le marché en main de l'honneur qui marchande,
Et, afin de n'errer en fortune si grande,
Ne t'y hazarde pas s'il n'estoit bien en poinct.

Si la commodité s'apparoist en ce poinct,
Enfonce fort tes coups, offre droict ton offrande;
Et, pour la nouueauté de si belle viande,
Demonstre-toy friand aux appetits conioinct.

Fay halte au rendez-vous, tant que ta compagnie
Se perde au doux combat de l'Amoureuse enuie;
On doit tousiours bien faire, & mesme au premier choc.

De là vient le renom des doucereuses flammes;
Ces vers te soyent vn mur d'vn immuable roc,
Si tu veux Courtisan estre chery des Dames.

Ie voudroy, mon SALER, *auoir ceſte licence*
De me ioüer auec les filles de la Cour,
Ore auec Bourdaiſiere, heureux flambeau d'Amour,
Ore auecques Rouſtin, le renom de la France,

Ore auec la Verné & Vitry l'excellence,
Et auec Stauaî, delicieux ſejour.
Chacune à cul leué s'esbattroit à ſon tour;
Au beau ieu du damier on fait telle ſequence.

Cher troupeau filial du famail enuié,
Pour deſrober le cœur du braue Amant lié,
Si i'auoy ce bon-heur en ma ieuneſſe tendre;

Vous ne veiſtes iamais ſi aggreable eſbat,
Vous me gaigneriez tous, ſi voudroy-ie entreprendre
Faire de mon pion *vn bel eſchec & mat.*

I'aime de la Verné la plaiſante beauté,
De la docte Vitry l'eſprit incomparable,
De Fouchaut tout l'honneur, la bonne grace aimable,
De la chaſte Certeau la grande honneſteté.

I'aime de Stauaî la douce maieſté,
De Pons aux beaux attraits le maintien aggreable,
Des deux belles Duthier la ſcience admirable,
De la Rochefoucault la ſage gayeté.

La taille de Creuan, le ſouſris de Pienne,

La douceur de Plainual, l'accueil de Licherenne;
Differentes beautez, ie vous aime du tout.

Mais chacune de vous porte vne mesme chose
Que i'aime encores mieux, encor qu'elle soit close,
Iusqu'à tant que sentiez l'Amour iusques au bout.

SONNET DES MOTS DES FILLES DE LA COVR

Ie l'aime extremement, il a braue apparence,
Il est fort honneste homme, infiniment discret;
Ie meure si ie n'ay vn extreme regret,
Voire vn mal infiny d'eslongner sa presence.

Cest autre n'est qu'vn fat, gonflé d'outrecuidance;
Il se croit fort habile, il dit plus qu'il ne fait,
Iesus, qu'il est badin! hà, mon Dieu, qu'il est laid!
Il tranche trop du grand, qu'il est plein d'inconstance.

Que vous estes ioly! mais ie vous pry, Monsieur,....
Vrayment il vous sied bien! vous faictes le seigneur;
Ie ne vous veux plus voir, vos discours sont profanes.

Dieu vous gard, mon esprit; bon iour, mon bien acquis,
Ie vous baise les mains. Voylà les mots exquis
Qu'ont ordinairement les beautez Courtisanes.

SONNET DES GESTES DES DAMES

S'habiller brauement, s'ombrer de fards menteurs,
D'vn mauuais mot nouueau nous feindre vne eloquence,
Apprendre à begayer, n'aller qu'à reuerence,
Et n'estre aucunement sans seruans seruiteurs;

Receuoir le poulet, le plumer par humeurs,
Porter vn éuantail qui sert de contenance,
Auoir plus d'appareil que de vraye apparence,
Et hieroglyphiquer en bisarres couleurs;

Nauiguer à tous vents, adorer la fortune,
Faire bien les doux yeux, faire tousiours la ieune,
Babiller, brocarder, mesdire nuict & iour,

Se mirer à toute heure, haussant la cheuelure,
Mettre (en parlant d'Amour) des pieces sans cousture;
Ce sont les actions des Dames de la Cour.

Fait-il chaud? fait-il froid? pleut-il? que fait le Roy?
Que le temps est fascheux! il faut que i'aille escrire;
Sçachez quelle heure il est & me le venez dire.
Au'ous de bons cheuaux? que dit-on? qu'est-ce? quoy?

Leuez-vous du matin, trouuez-vous près de moy;
Ie veux courir le Cerf, mon Limier n'est pas pire;
Mes oiseaux sont si bons que chacun les desire;
Nous combattismes fort; l'ennemy prist l'effroy.

Comment va de l'Amour? qu'il fait beau voir la dance,
Ie ne vous oubli'ray ; vn peu de patience !
Cestuy-cy est habile, & cestuy-cy est sot.

L'vn est beau, l'autre est laid, l'vn est gros, l'autre est mince.
Voylà le cramoisy de la bouche du Prince,
Qui, en se sousriant, dict à chacun son mot.

La Courtisane au moins a trois Amants :
L'vn pour iouyr de la douce rosée,
L'autre pour estre humblement courtisée,
Et cestuy-cy pour auoir des presens.

Enfin les trois se treuuent mal-contents ;
Le premier sent sa vie mal aisée,
Le second plainct sa ieunesse abusée,
Et le tiers est ruiné en despens.

Ainsi la femme, object de nos miseres,
Nous faict sentir ses douceurs bien ameres,
Ce n'est que vent que de sa fermeté.

Plustost l'Hyuer se verra sans froidure,
Et le Printemps sans gaye la verdure,
Qu'elle ait son cœur en vn lieu arresté.

SONNET A VNE MESDISANTE

Ton poil noir argenté où croutelle la taigne,
Ton gentil front de poule & tes yeux de furet,
Ton grand nez de faucon, qui ſent le vieil retraict,
Tes jautereaux pendans à couleur de chaſtaigne,

Ta bouche vn four à ban, tes larges dens d'ebaine,
Ton menton gracieux, comme vn chauſſe-pied faict,
Signalé noblement d'vn petit poil folet,
Ton beau col héronnier, où l'on void chaque veine,

Ton ſein de fueille-morte, & tes biſſacs pendans,
Ton corps en Cabeſtan, farcineux en tout temps,
Ton grand Cloaqueuille où vn monde s'enfonce,

Et où mon gros Picard pourroit entrer armé,
Me donne occaſion de vous faire ſemonce
De ne ſonger iamais que vous m'ayez aimé.

Rien ne ſert le grand cœur pere aux braues combats,
L'eſprit doctement vif, l'eſſence de nobleſſe,
Eſtre bien à cheual auecque belle addreſſe,
Danſer de bonne grace, habile aux doux eſbats,

Sortir d'illuſtre ſang, dont on doit faire cas,
Bref auoir la beauté conioincte à la proüeſſe ;
Si tu n'es fauorit de la chauue Déeſſe,
Des Soleils de la Cour tu ne iouyras pas.

Mais en estant chery, fussiez-vous vne beste,
Vn yurongne, vn brigand digne de la tempeste,
Vous pouuez asseurer d'auoir vostre desir.

Chacune vous rira d'vne façon gentille;
La sœur vendra la sœur, & la mere la fille:
La fortune iamais ne manque de plaisir.

CHANSON

Vous qui soubs l'Amoureuse flamme,
Bornez le but de vos soulas,
Sçachez que c'est que de la femme,
De qui vous faictes tant de cas.

De matiere subtilisée
On la forma premierement;
C'est ce qui la faict si aisée
A changer chaque iour d'Amant.

Par ceste subtille naissance
Elle veut defendre son tort,
Disant que la foible inconstance
Ne peut resister à l'effort.

L'Amour, dont elle est tant attainte,
Semble à la chandelle qui luict;
Elle est au premier vent esteinte,
Et conuient à l'ombreuse nuict.

Ie l'accompare à la marée;
Aussi Venus vint près l'escueil,
Elle est belle & calme à l'entrée,
Et puis après pleine d'orgueil.

L'air, le vent, le brouillard, l'orage,
En sa teste sont habitans,
Et mesme la Lune volage
Meine les fleurs de son beau temps.

On trouue à tous mal-heurs remede,
Quelquefois ils sont assoupis;
Mais la femme tous maux excede,
Qui va tousiours de mal en pis.

Toute creature subjecte
A se fouler sur le deuant,
Ne sçauroit estre si parfaicte
Qu'elle ne bronche bien souuent.

Ieunes gens, qui courez fortune
Sous la Déesse de Beauté,
Gardez que la flamme importune
Ne brusle vostre liberté.

Ie ne dy pas, non, qu'il ne faille
Quelquefois resjouir nos sens,
Donnant l'Amoureuse bataille
Par maniere de passe-temps.

La femme dira qu'elle enfante,
Que les hommes sont d'elle extraicts;

La diuine ardeur ſoleillante
Entre bien aux ſales retraicts.

Bref, qui l'eſpouſe eſt miſerable,
Et reſſemble à vn pauure fol,
Qui ſous l'ombre de quelque fable
Se met la corde dans le col.

CHANSON

Ie ſuis plein de fermeté
En inconſtance,
C'eſt par la legereté
Que l'on s'auance.

I'aime mieux vne Bergere
Auecques la nouueauté
Qu'vne Royne ſinguliere
A me garder loyauté.
Ie ſuis, &c.

Ce qui auiourd'huy m'agrée,
Demain m'eſt fort deplaiſant,
La belle Amour ſe recrée
Sur l'air, ſur l'eau, ſur le vent.
Ie ſuis, &c.

Celuy a l'ame maline
Qui n'aime l'Amour iſnel,
Ou impuiſſant vers Cyprine

N'entend bien le beau duel.
Ie ſuis, &c.

Ces fideles mal-habiles
Semblent aux hommes couars,
Qui ne bougent de leurs villes,
Craignans les fureurs de Mars.
Ie ſuis, &c.

Celuy qui ne court fortune,
Çà & là en tout abord,
Eſt indigne que Neptune
Le faſſe ancrer à bon port.
Ie ſuis, &c.

La gloire, ornement des hommes,
Ne s'acquiert en vn ſeul lieu,
On doit, au temps où nous ſommes,
Sçauoir ioüer plus d'vn jeu.
Ie ſuis, &c.

Les petites & les grandes
Couchent ſouuent en mon lict;
Diuerſité de viandes
Cauſe nouuel appetit.
Ie ſuis, &c.

Ce grand tout touſiours chemine,
Tout va & vient doucement,
Tout ſoubs la ronde machine
Eſt ſubjeƈt au changement.
Ie ſuis, &c.

L'esprit leger est louable
Plus qu'vn corps ou qu'vn sens lour,
Donc mon desir variable
Passe vn constant en Amour.
Ie suis, &c.

Si ie n'auoy ceste grace
D'estre des plus inconstans,
Ie ne suiuroy pas la trace
Des plus belles de ce temps.
Ie suis, &c.

Vous auez beau mentir, vous n'esteindrez ma gloire;
Huguenotte gaillarde, on ne vous croyra pas.
Ie suis prou reconnu, i'ay suiuy les combas,
Tesmoins mes coups mortels d'immortelle memoire.

Ha, vrayment, vous irés demain au Consistoire?
Ie prouueray comment vous prenés vos ébas,
Auecques vn Mister qui purge vostre bas,
Et dictes blasphemant qu'Amour est purgatoire.

Pourquoy me blasmés-vous, moy preud'homme feal?
Ie rends, comme l'on sçait, le bien au lieu du mal.
N'eussay-ie, s'il m'eust pleu, logé ma compagnie

Au bourg de ton mignon, que ie vas caressant?
Encor suis-ie si bon qu'alors qu'il est absent
Ie donne du plaisir à sa femme iolye.

A MADAMOISELLE DIANE D'ESTRÉE

Diane, ie ſçay bien que tu es auſſi belle
Que Madelon ta tante, où reluiſt Cupidon,
Diane, ie ſçay bien que la docte Saphon
Fleurira de ta fleur comme ſurjonnant d'elle;

Diane, ie ſçay bien que ta gloire pucelle
De Diane accroiſtra la reputation,
Et, Diane, ie ſçay que ta chaſte Clion
Te fera admirer comme toute immortelle.

Diane, ie ſçay bien que voſtre accueil diuin
Deſrobe incontinent le cœur du Paladin,
Bref la beauté, l'honneur, eſprit, ſcience & grace

Chez vous, paſſe-Diane, ont faict leur rendez-vous;
Heureux donc mille fois, ô bien-heureux l'eſpoux
Qui baiſera l'œillet de voſtre belle face!

Ces vers ſont maſculins: car la Dame aime le masle.

Ie l'ay veüe, Honorat, i'ay veu ſes cheueux gris,
Qu'vne fauſſe perruque ombre d'vn poil menu,
I'ay veu ſon front de poule, où le fard eſt connu,
I'ay veu ſes yeux cauez tenebres de Cypris.

I'ay veu ſon nez camard, i'ay veu ſon maigre ris,
I'ay veu ſa grande bouche, & ſon menton pointu,

I'ay veu ſon col de Grue, & ſon ſein abattu,
I'ay veu ſon corps contrainct qui en porte à tout prix.

I'ay veu ſes patins blancs, i'ay veu ſon large pié,
I'ay veu ſa courte greue, & ſi i'ay manié
Son ras honneur honteux, rendez-vous du couſin,

Où ſi i'euſſe voulu ie me fuſſe enfourné.
Ie rends grace au Démon qui m'en a deſtourné;
Car il eſt dangereux comme l'or Toulouſin.

Couſinons la couſine; elle eſt cointe & iolie,
Elle aime à couſiner & ne refuſe rien
Au couſin couſinant, qui la couſine bien;
Car il a bouche à Cour, & la chambre garnie.

En ſi beau couſinage vn couſin ne s'ennuye;
Ce n'eſt que ſucre & miel, ce n'eſt qu'humble entretien,
Il ne manque d'attraicts, de faueurs, de moyen,
Tant qu'il peut couſiner ſa couſine, s'amie.

Couſinons donc, couſins, vn chacun à ſon tour,
Couſinant à rengette, on couſine en Amour,
Que chaque couſineux en couſinant s'aſſemble.

Mais non, nobles couſins, fuyons ce cœur paillard;
Laiſſons-le couſiner au couſin grand pendard;
Car au cheual Sejan la couſine reſſemble.

CARTEL

ENVOYÉ AVX ENNEMIS A BOVTEVILLE PAR DES CAPITAINES MES COMPAGNONS ET MOY

Vous autres qui viuez pleins de delicateſſe,
Fauorits de Cerès & de Cypre aux beaux yeux,
Et du ieune esbarbé qui trop delicieux
Eſgare voſtre ſens par ſa fumeuſe oppreſſe;

Encor que nous ſoyons ſans faueur, ſans Maiſtreſſe,
Que n'ayons comme vous ces doux preſens des Cieux,
Nous vous mandons pourtant, par ces vers glorieux,
Que veniez contre nous monſtrer voſtre proüeſſe.

Nous ſommes ſix ſoldats au ſeruice du Roy,
Qui vous irons trouuer nous donnant voſtre foy,
Pour vous combattre hardis auec eſpée & cappe.

Six de vous ſoyent donc preſts pour acquerir honneur.
C'eſt touſiours au danger que reluiſt la valeur;
Mais il eſt bien-heureux qui de nos mains eſchappe!

Cependant que tu vis heureux en ton meſnage,
Mignardant, careſſant & baiſottant touſiours,
En mille & mille endroits, tes fideles Amours,
Qui t'ont tenu long temps en douloureux ſeruage,

Nous tenons aſſiegez les mutins de Broüage,
Qui nous trauaillent fort, ſoit de nuicts, ſoit de iours;
Mais auec la faueur de Neptune au long cours

Nous dompterons l'orgueil de leur haultin courage.

De mesme que l'on void vn vent audacieux
Se perdre en vn instant, ainsi ces furieux
Iront soudain par nous au cours de l'onde noire.

Si n'est vray de cela nous auons reconfort,
Fussions-nous, BELLEVILLE, *estouffez de la mort;*
Car mourant au combat on acquiert de la gloire.

ELEGIE

Quelle extresme sottise en ce regne où nous sommes!
(Sottise qui ne vient seulement que des hommes)
Ils ne trouuent estrange & prennent à tous coups
Des femmes qui ont eu plusieurs sortes d'espoux,
Deux, trois, quatre, cinq, six, dont quelque laide, ou belle
A eu chaque mary diuers ans auec elle,
De qui le naturel estoit luxurieux,
Ioüant (SAINCTE COVLOMBE) *au jeu delicieux,*
Et ne voudroient pour rien (tant ce grand monde est beste)
Prendre femme ayant eu vn seul Amy honneste,
Dont on void qu'en cela leur superstition
N'est rien, rien seulement que folle opinion;
Puis que toute leur craintc est d'espouser la femme,
Qui douce aura iouy de l'Amoureuse flamme,
Et qui n'en prennent point d'autre le plus souuent.
Ils me pourront peut-estre ores mettre en auant,
Que c'est par mariage & non point à cachette?
Elles ont tousiours fait la gaillarde chosette,

Le ſeul principal poinct du deſir violant,
Qui leur mine l'eſprit en Amour aueuglant.
Penſeroyent-ils qu'Hymen euſt ceſte vertu telle,
Qu'ayant faict vne femme il la refiſt pucelle?
Pour leur plaire i'aduoüe vne fidelité
(Qui en l'vne & en l'autre a bien poſſible eſté)
Dont hommes vous trompez, & ſi voſtre Hymenée,
De qui vous affeublez, n'a touſiours beauté née,
Oſtez-luy les couleurs dont vous le peinturez,
Voyez-le au naturel; laid vous le trouuerez,
Il reſſemble au chaſteau d'apparence aggreable,
Qui dedans n'eſt ſinon qu'vne priſon fuyable.
Que ſes liens ſoyent d'or? mais c'eſt captiuité;
Et mon naïf Amour eſt gros de liberté,
Sans qui toutes douceurs ſont pleines d'amertumes.
Changez doncques d'humeurs, reformez voz couſtumes,
Et, ſi vous mariez, ne vous eſtimez plus
Que voz bons compagnons, honorables coquus,
Que i'aime de bon cœur. Volontiers ie les hante;
Car rien que gens d'honneur iamais ie ne frequente.
La femme plus habile au beau meſtier d'Amours
Aime mieux le galand qui l'a mieux faict touſiours,
Sçachant bien que l'vſage en ceſte mignottiſe
Inuente attrayemment quelque autre mignardiſe;
C'eſt pourquoy ie l'admire, eſtant de ſon humeur,
En deſirant comme elle addoucir la douceur,
Et par la nouueauté d'vne bonne viande
La rendre en l'accouſtrant meilleurement friande;
Tu en feras de meſme, ou ta complexion,
Mon gentil COLOMBET, *ma chere affection,*
Eſt depuis noſtre Adieu muablement changeante;
Mais non, ie croy que non; car ton ame eſt conſtante.

Le ſage marinier ſauué du flot mutin
Eſt bien aiſe d'ancrer à bon port ſon nauire,
Et laſſé des trauaux content il ſe retire,
N'apportant quelquefois que l'honneur pour butin.

I'ay voulu faire ainſi (DES TOVCHES, *cher voiſin)*
Imitant ta vertu que la vertu deſire,
En Beauſſe habitué, ſoulageant mon martire
Par vn libre vœu ſainct, où ton cœur eſt enclin.

Ton humeur & la mienne ont de la ſympathie.
Tu es franc, tu es bon, plein d'humble courtoiſie ;
Mais (à mon grand regret) nous differons d'vn poinct:

(Non que mon ame en ſoit d'aſpre enuie attachée)
Tu es pecunieux & ie ne le ſuis point ;
Car quand i'ay de l'argent i'en fay ſoudain ionchée.

Ie priſe de Marot le chef-d'œuure chanté
En la Muſe Françoiſe ores plus accomplie,
Ie priſe de Ronſard la ſcience hardie,
Et du Pleſſis Preuoſt la docte grauité.

Ie priſe de Bellay la grand' facilité,
Qui ſi ſçauamment fluë en parfaicte harmonie,
Du foudroyant Iodelle vne braue furie,
Et du profond Belleau la gracieuſeté.

Ie priſe de Bartas vne Vranie heureuſe,

De Des-Portes l'ardeur doucement Amoureuſe,
Garnier que Melpomene appelle ſon mignon,

BARTAVLT, SONAN, BILLARD *d'âmes toutes gentilles,*
Ie priſe ces ſçauans tant priſez des neuf Filles,
N'oubliant RABELAIS, *qui eſt ſans compagnon.*

SONNET EN GALIMATIAS

Deux Cheualiers Flamans de Bretagne la grande
M'ont pris auant que d'eſtre où ie ne fus iamais,
La guerre y eſt cruelle, il eſt vray que la paix
(I'en croy feu mon compere) en tout temps y commande.

L'aueugle y aperçoit l'inuiſible friande,
Qui a les reins rompus, qui porte bien le faix,
Qui eſt chauue du tout, qui a le poil eſpais,
Qui ne veut eſtre ouye, & qui veut qu'on l'entende.

Son ſeruiteur perſonne eſt goutteux, fort diſpos,
Gentil-homme, vilain, grand, petit, menu, gros,
C'eſt vn perclus, manchot, excellent couppe-bource.

Il n'eſt point pareſſeux, il ſe leue à midy,
Le Ciel eſt ſon ayeul, il en reuinſt Ieudy,
Il fiſt, ce ſera mon : car pourquoy ? ſainct Iean pource.

RIME RONFLANTE A GROS GRAIN

Qui croira aux vertus de l'ancien prouerbe,
Le grand Monarque doit faire raſer ſa barbe,
S'il perd ſa lance ayant la ioyeuſe bouteille,
En coutelaſſant mieux il gaigne la bataille.

SONNET

EN AVTHENTIQVE LANGAGE SOVDARDANT[1]

Accipant du Marpaut la Galiere pourrie,
Griuolant porte flambe enfile le trimart,
Mais en deſpit de Gille, ô Gueux, ton Girouart,
A la mette on lura ta biotte conie.

Tu peux gourd piailler me credant & morfle,
De Lornion du Morme & de l'oygnan criart,
De l'Artois blanchemin; que ton riflant chouart
Ne riue du courrier l'andrimelle gaudie.

Ne ronce point du ſabre au mion du taudis,
Qui n'aille au Gaulfarault, Gergonant de teſis
Que ſon iournal oſlus n'empoupe ta fouilloufe.

N'embiant on rouillarde, & de noir roupillant,
Sur la gourde fretille, & ſur le gourd volant,
Ainſi tu ne luras l'accolante tortouſe.

Traduction du précédent sonnet,
par l'éditeur du livre.

Fuis du badaud l'ignoble paresse; soldat porte-flamberge, enfile ton chemin! mais, en dépit de ta finesse et de ta beauté, pauvre diable que tu es, ta carcasse ira pourrir dans un trou.

Tu peux boire ton saoul à crédit, te régaler de chapons, de moutons ou de cochons criards et manger du pain blanc; mais que ton paillard membre ne fasse pas l'œuvre de chair avec la femme du bourgeois.

Ne roue point de coups de bâton le garçon du logis, qui irait rapporter contre toi à ton capitaine, et ne remplis point ta bourse de son gain journalier.

Bois gaiement ta bouteille; va dormir la nuit sur une botte de paille, dans ton large manteau; c'est ainsi qu'on évite de se faire mettre la corde au cou.

VERS SENTENTIEVX NON RIMEZ

Sel ſemad ed truoc, euqleuq ertua rocne,
Tios enud elliu gruob egaliu,
Va ertuof el riſelp nud l'erutan ſert Xuod,
Te ſulp ruop Vcel no eruuo el uc.

CHANSON

A la Cour vne humble Dame,
Admirant mon doux eſcrit,
Me diſt: Que ie ſois ton ame,
Et tu ſeras mon eſprit.

Ie veux paroiſtre alliée
Auec toy de meſme nom,
Pour eſtre mieux publiée
D'vn honorable renom.

Puis qu'humain vient du nom d'homme,
Comme humains (luy dy-ie alors)
Cherchons des noms qu'on renomme
Plus delicieux au corps.

Nous trouuaſmes l'alliance
Sur vn lict incontinent;
Elle fuſt ma contenance,
Et ie fus ſon Con tenant.

Couſin, il n'eſt Poëte, & le veut faire accroire
Bien qu'il ſçache du Grec en ſon corps defendant,
Qu'il crache quolibets en Latin pretendant,
Qu'il able mots dorez, qu'il entende l'hiſtoire,

Qu'vne Majeſté meſme eſtime plus ſa gloire,
(L'aueugle opinion renomme vn Petit Grand)

Mais tel qui ne ſçait rien n'eſt pas tant ignorant,
Quand de Nature il va dedans Pegaſe boire.

Si tous qui parlent Grec & qui parlent Latin
Sçauoyent (mon cher PLESSIS*) le ſçauoir Paladin,*
L'honneur ſeroit honteux, & le Laurier l'Ortie.

Car vn monde Pedant, mechanique, coyon,
Sçait Marot, ſçait Homere, & non la Poëſie,
Qu'on apprend ſans eſtude, inſpiré de CLION.

LASPHRISE CAPITAINE ENTRETENV AV ROY

Pardonnez à l'orgueil de ma Muſe qui oſe
Salüer la grandeur de voſtre Majeſté,
Dont la grace diuine a ſans ceſſe eſcouté
L'honorable vertu, Soleil de toute choſe.

Mais puisqu'on ne fait cas de mon Placet en proſe
Requerant mes eſtats pour ma neceſſité,
Sçachant que les beaux vers ont plus d'authorité,
Ie le vous offre en vers Aduocats de ma cauſe.

VOVS PLAISE *donc, mon* ROY, *que i'ay touſiours ſuiuy,*
Me faire ore payer de ce que i'ay ſeruy,
Sans que voſtre Conſeil negligente ma peine.

SIRE, *vous me pouuez ſur tous glorifier.*
Celuy qui a planté le verdoyant Laurier
Merite au moins d'auoir quelquefois de ſa graine.



TOMBEAVX

DE MES AMIS

SVR LA MORT DE MONSIEVR DV GAS MAISTRE DE CAMP DES GARDES DV ROY

Sus, Cypris, baigne-toy aux ruiſſeaux de tes larmes,
Et languis deſolée en eternel ſoucy !
Le Gas, *ton cher enfant, eſt tout palle & trancy,*
Englace maintenant tes Amoureuſes flammes !

Et toy, Mars, Dieu guerrier, r'emmeine tes gens-d'armes,
Enfonce ton harnois, & t'enfuys loing d'icy,
Pauure, que ferois-tu? tu ſerois tout ainſi
Qu'vne renberge en mer ſans voiles & ſans rames.

Or puisque France perd, par vn traiſtre deſtin,
L'honneur du verd Laurier & du Mirthe diuin,
Dames & vous ſoldats honorez ſa memoire.

Grauez profondement deſſus ce grand tombeau,
Afin qu'à l'aduenir on remarque ſa gloire :
Cy gist vn second Mars et vn Amovr novveav.

EXOOST VCEPST NIS OVIVM

Ci gift qui vingt ans fut feruant
Vne Abbeffe de grand lignage;
Mais, helas! la ialoufe rage
Le bannit enfin du Couuent.

Pour contrebander ce tourment
Rompit fon vœu par mariage,
Dont Vefta, qui venge l'outrage,
Fift ce iour fon enterrement.

Luy, fentant la fatale Parque
Qui l'alloit mettre dans fa barque,
Defpit defpitoit Iupiter.

Il ne faut donc aymer Abbeffe,
Sur peine de damnable oppreffe,
Qui ne veut fon vueil fupporter?

EXOOSTINC PHILASTEL

Toy qui l'as aymé à Matines,
Voire à Vefpre, ainfi que l'on dict,
Fay par tes oraifons diuines
Qu'il ne foit des cieux interdit.

Car ce n'eft la raifon, ma Dame,
Que pour l'impuiffance du corps

De qui tu as éteint la flamme,
L'ame en patiſſe eſtant dehors.

Et puiſqu'as faict d'Amour non laſſe,
Le deffaut du corps euiré,
C'eſt à toy d'impetrer ſa grace
Ou le tien ſera martiré.

TOMBEAV DE MONSIEVR DE BVSSY

BVSSY, *dont la valleur eſtoit incomparable,*
Vainquit en mille endroits les aſſauts furieux,
En couronnant ſon chef de Laurier glorieux,
Rapportant pour guerdon quelque playe honorable.

Il eſtoit beau, gentil, hazardeux, redoutable,
Aux ſuperbes hautain, aux humbles gracieux,
Aimé de ſes Amis, craint de ſes enuieux,
D'vn eſprit docte & prompt eloquemment affable.

Iamais près de ſon Prince il n'euſt de compagnon,
Venus le cheriſſoit comme ſon cher mignon:
Mais la dame Fortune, aux vaillans inconſtante,

Après l'auoir ſauué de tant de grands dangers,
Tourna ſa roüe, helas ! d'vne mort violente,
Lorſqu'il vouloit ſeruir les Amours paſſagers.

SVR LE TRESPAS DE IEAN DE PAPILLON

ESCVYER, SIEVR DV PVY DE SOVRCE, MON FRERE, QVI FVST TVÉ A LA GVERRE, COMBATTANT SIGNALÉMENT A ORLEANS

O braue adolescent, tu es d'honneur si plein,
Que l'illustre honneur mesme à ceste heure t'enuie;
Car voyant ton pays l'abbord de pillerie,
Tu courus Martial son ennemy soudain.

Tu l'as tant guerroyé d'vne sanglante main,
Qu'il semble qu'en ta fin finisse sa furie.
Ainsi fust Amoureux du bien de sa patrie
Celuy qui s'engouffra dans l'abysme Romain.

Courage genereux ! que vostre mort est viue,
Souslageant le public de l'oppresse chetifue !
Ce qui est plus à plaindre en vostre heureux malheur

C'est le proche parent, qui par vos playes saigne,
Tesmoing ton frere, moy, qui en larmes me baigne,
Et nostre douce mere, & nostre honneste sœur.

PLAINCTE SVR LE TRESPAS DE DAMOISELLE GENEVIEFVE DE PAPILLON,

MA SŒVR

A MADAMOISELLE DE MASAIRES

Heureux ceux-là qui n'aiment rien !
Ils ne sont subiets aux trauerses,

Aux ennuis, aux peines diuerſes,
Que ſouffrent ceux qui aiment bien.

Ceux-là regardent de meſme œil
Les nopces & les funerailles;
Deſſus leur tainct, dans leurs entrailles,
Ils ne logent le triſte dueil.

Leurs cœurs ne ſont d'Amour glacez;
Les pleurs ne baignent leur viſage,
Perdiſſent-ils tout leur lignage,
Ils chantent pour les treſpaſſez.

Tous les accidens rigoureux
Ne ſont que douceurs gracieuſes
Près de ſes pertes impiteuſes!
Qui n'aime donc eſt bien heureux.

Non! non! ceſt heur eſt deſaſtré;
Car ſans l'Amour, qui nous enflamme,
On n'a ni cœur, ni ſens, ni ame,
Et d'Amour la mort vient à gré.

Accourez donc, rude Atropos,
Pour m'oſter promptement la vie,
Qui a ſouuent eſté ſuyuie
De mille tragiques ſanglots!

A quinze ans i'ay porté ſoldat
L'exceſſive peine guerriere,
I'ay conneu Thetis la meurtriere,
Bleſſé, rebleſſé au combat.

Ie n'ay iamais abandonné,
Depuis ce temps, le Dieu de Thrace ;
Ie n'ay point eſté ſans diſgrace,
Nauré, malade, infortuné.

Mais le plus outrageux bourreau
Du diuers mal-heur qui m'accable,
C'eſt de voir ore, miſerable,
Mon vnique ſœur au tombeau.

Ma ſœur, chere ſœur, mon Amour,
Que i'aimoy d'vne amitié ſaincte,
Où la vertu eſtoit emprainte,
Qui fuſt des Graces le ſeiour,

Qui ne fiſt onc vn ennemy,
Qui ne fiſt onc vne ennemie,
Que le chaſte honneur glorifie,
Comme ayant eſté ſon Amy.

Tu le ſçay, ſage MADAILLAN,
Qui as eſté toute ta vie
Son tout, ſa plus parfaicte Amie,
Dont tu meurs à Vogadelan.

Si les regrets auoyent pouuoir
De faire ſoudain finir l'homme,
Il eſt certain que, pris du ſomme,
Toſt, mais bien toſt nous l'irions voir.

SONNET POVR LA MESME

Pleurez, pleurez, pleurez, mes triſtes yeux,
Et de voſtre eau rouillez mes riches armes,
Ie n'iray plus au foudre des alarmes :
Car i'ay perdu le cœur que i'aimoy mieux.

Ne craignez point le mocqueur odieux,
Le grand Achille honneur des preux gens d'armes,
Arroſa bien de ſes piteuſes larmes
Son Amy mort au tombeau glorieux.

Que n'euſtes-vous l'ennuy ſi fauorable
De vous trouuer à ſa fin lamentable,
Comme fiſt Cygne à la mort de ſes ſœurs ?

Mais pour monſtrer voſtre eſtrange agonie,
Faictes ainſi que la Royne Ægerie,
Puis me noyez au ruiſſeau de vos pleurs.

SVR LE TRESPAS DE MARIE PREVOST MADAMOISELLE DE VAV-BERAVLT, MA MERE

Il faut, c'eſt la raiſon, que ie faſſe reuiure
Celle qui m'amena au luſtre du Soleil,
Ma mere, tout honneur, que l'honneur nonpareil
Glorifioit touſiours d'vne gloire deliure.

Celle qui me donna & la plume & le liure
Pour courtiſer Pallas, qui luy faiſoit accueil ;

Celle qui m'a nourry addouciſſant mon dueil,
Celle que la vertu deſiroit meſme enſuyure.

Qui en ſon beau Prin-temps, Hyuer, Automne, Eſté
A, prudente, paru flambeau de Chaſteté,
Qu'on viſitoit ainſi qu'vn miracle celeſte.

On le dict, on l'a veu, on le ſçait en tous lieux.
Que fais-tu donc, Lasphrise? *Auſſi ton dueil funeſte,*
Bornant icy tes vers, te la fait ſuyure aux Cieux.

POVR LA MESME DAMOISELLE

Si i'ay veſcu, ore il faut que ie meure;
Si i'ay parlé, ie manque de propos;
Si i'ay dormy, ie n'ay plus de repos;
Si i'ay chanté, ie ſouſpire à ceſte heure!

Si i'ay marché, maintenant ie demeure;
Si i'ay vaincu, ie doute les aſſaux;
Si i'eu des biens, ie n'ay plus que des maux;
Et ſi i'ay ry, las! il faut que ie pleure!

Si i'ay ioüé, ie n'ay plus de plaiſir;
Si i'ay aimé, ie n'ay plus de deſir;
Si i'ay gauſſé, à ce coup ie m'ennuye!

Si i'eſtoy ſain, ie ſuis ores perclus;
Si i'ay eſté, bons dieux! ie ne ſuis plus,
Perdant ma mere eſſence de ma vie!

SONNET SVR MA BLESSVRE ET MALADIE AV CAMP DE LA MVRE EN DAVPHINÉ

Desjà les triſtes Sœurs iettoyent deuant la Mure
Le fuſeau de ma vie au tombeau glorieux,
Et jà deſià au camp tous mes Amis piteux
S'appreſtoyent d'honorer ma digne ſepulture;

Quand l'on m'enuoya viſte, auec ſoigneuſe cure,
A Grenoble la douce, où le ciel gracieux,
Comme pere diuin, par acte merueilleux,
Me guerit de mes maux & de ma grand' bleſſeure.

Il eſt vray que Minerue au maintien nonpareil
Fauoriſa mes yeux du iour de ſon Soleil,
Conſolant ma raiſon d'vne plaincte honorable,

Si bien que mes beaux ſens en furent reſiouis;
C'eſt l'honneſte Pressins, *l'ornement du païs,*
Qui, belle, eſt enuers tous ſagement aggreable.

Vn iour vn caut Chaſſeur aimant la Venerie
Veid vne belle Biche, & tant la pourſuyuit
Qu'il la miſt en ſes rets, ſi bien qu'il la rauit,
Et l'euſt à ſon vouloir par laſche tromperie.

Vn peu de temps après ce desloyal l'oublie,
La laiſſe à l'abandòn du Loup qui la ſuyuit;
De fortune vn Veneur en ce danger la veid,
Dont eſpris de pitié il luy ſauua la vie,

La mena dans ſon parc, où nul n'oſe chaſſer,
Il la nourriſt mignonne, il la va careſſer ;
Le traiſtre en deſeſpere, elle luy eſt hagarde ;

Car qui laiſſe la proye elle n'eſt plus à luy,
La loy veut qu'elle ſoit ſeulement à celuy
Qui brauue l'a ſauuée, & qui la contregarde.

Ainſi qui prend en guerre vn digne priſonnier,
S'il le laiſſe au combat & qu'vn autre le prenne,
Vn Roy l'adiugera iuſtement au dernier :
Nul ne merite auoir vn bien s'il le dedaigne.

Si pour eſtre boiteux on ne deuoit baiſer,
Ceſte mere d'Amour qui anime ton ame
N'euſt eſpouſé Vulcain, Dieu de bouillante flamme,
Qu'elle veut pour mary, pour mieux ſe deguiſer.

Tu ne deuois donc pas ſi fort le meſpriſer,
S'il a ſenty l'orgueil d'vne ſanglante alarme,
Son malheur eſt heureux ; ni pour ton ſot vacarme !
Et te baiſant c'eſtoit pour te fauoriſer.

Ce grand coup luy aduint pour l'honneur de ſon Prince,
Tais-toy donc, ie te pry' ; que ſi plus tu le pince,
Ie t'enuoy'ray des vers gonflez d'authorité;

Car ie te connoy bien, petite Courtiſane,
Ie ſçay que tu les veux du Calibre d'vn Aſne,
Et que tu aime auſſi touſiours la nouueauté.

As-tu point veu ce fat qui fait du Gentil-homme,
Ce glorieux Monſieur, ce fendeur de naſeaux,
Ce coupeur de iarets, dont les actes plus beaux
C'eſt le ſale conqueſt d'vne verolle à Romme?

Il s'eſcoute parler, il veut qu'on le renomme;
Auſſi l'eſtime-t'on dedans la place aux Veaux.
Il predit le deſtin des vieux & des nouueaux,
Et ſage il eſt ami du temps qui tout conſomme.

Il connoiſt toute choſe, & iuſqu'au bien d'autruy;
Mais il ne connoiſt pas qu'on ſe mocque de luy,
En qui l'orde auarice extremement abonde.

Ceſt affronteur de femme, à qui l'on fait affront,
Porte, comme l'on dict, les cornes ſur le front,
Et toutefois (Dassez) *il veut morguer le monde.*

Des bonheurs que le Ciel nous monſtre à toutes heures,
Rien, rien ne me plaiſt tant que la femme aux yeux doux,
Belle, humble, gracieuſe, ennemie au courroux.
Les vertus d'vn beau corps paroiſſent les plus ſeures.

Les villotieres ſont ſouuent inferieures,
Leur lettre me deſplaiſt qui finiſt à tous coups,
D'vn: qui ſera l'endroit? d'vn: Dieu mercy & vous!
D'vn: me recommandant à voz graces meilleures.

Et puis leur reuerence haſtée à cu ouuert

N'est autrement l'attraict de l'Amoureux expert.
La Noblesse m'aggrée en estant mieux apprise ;

Sinon c'est pis que l'autre auec son noble orgueil.
Sans parler, sans mouuoir, sentant bien sa sottise,
Elle entretient de mine & baisse tousiours l'œil.

PLAINCTE EN ACROSTICHE DOVBLE

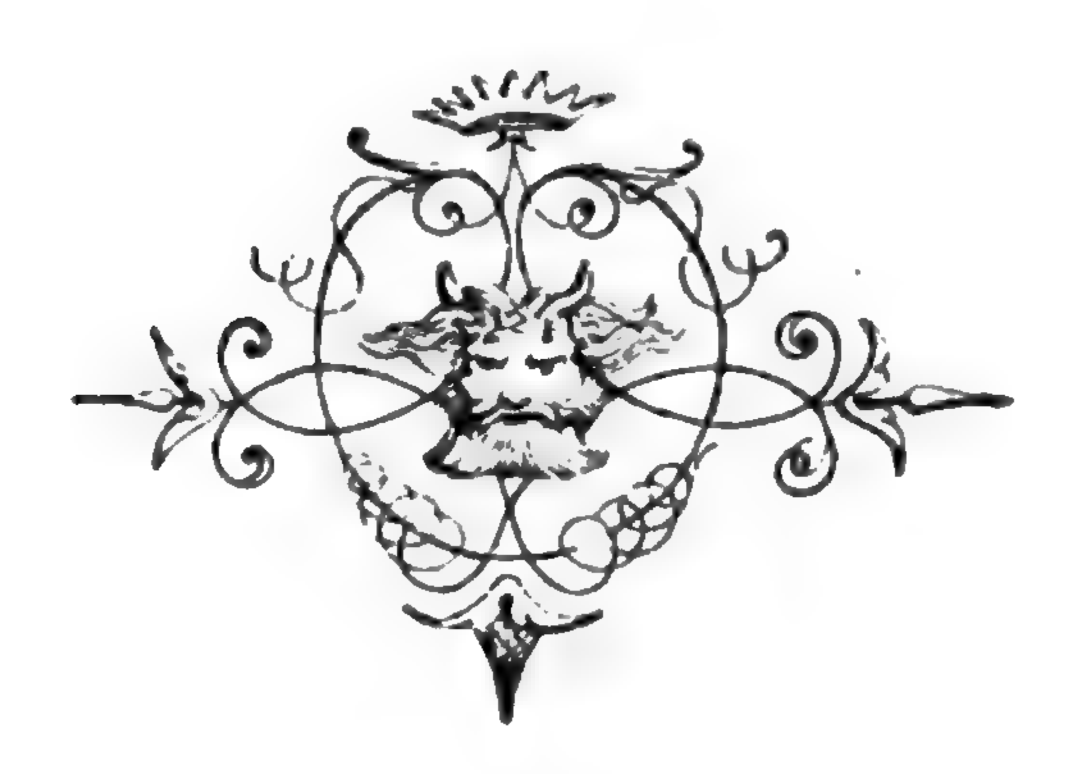
Escoute, dompte-dieux Meurtrier de ma ieunesse,
Si c'est toy qui m'attaque Animant mon esmoy,
Tu as tort ; car ie suis R'enflammé sous ta loy,
En esperant par là Corrompre ma tristesse.
Regarde ma raison Deuant plus fiere oppresse,
Descharge ta cholere Entre les gens sans foy,
Et non au vray Amant Plein d'honneur comme moy,
Riche des biens que Cypre Ardentement caresse.
Outrage l'ennemy, Poursuis-le fierement,
Cheris qui te cherit Inuiolablement,
Hais qui te haïst ; L'on ne te peut offendre.
Exauce, Amour, ma voix Lumiere de ton los,
Fay-moy retirer franc ; Oncques ie n'eus repos.
Ou s'il faut que ton feu Nouuellement m'encendre,
Ressuscite ma vie honorant mon effort,
Tant que comme vn Phenix ie naisse de ma mort.

Ie regrette d'auoir employé ma ieunesse,
Soldat, courant fortune en mille estranges lieux.
Auec peine, auec maux, auec coups outrageux,
Sans que iamais i'en aye emporté de richesse.

Ie regrette d'auoir seruy vne Maistresse,
Qui a, pleine d'esprit, vn esprit oublieux;
Ie regrette d'auoir dependu soucieux,
Me promettant (en Cour) d'assez belle promesse.

Ie regrette d'auoir iuré trop irrité;
Ie regrette d'auoir égaré la santé,
Chose qui sur tout semble estre plus regrettable.

Mais ie n'ay tel regret, que d'auoir fait du bien,
Du bien qui est si grand qu'il est incomparable,
A vn Normant ingrat qui enuie or' le mien.





LE BOVQVET DE COQVETTE

DE L'AN 1581

Bouquet, Eſperance de bien,
Où eſt le Myrte Paphien,
Les œillets, les lys & les roſes
Et mille belles fleurs décloſes,
Va-t'en, l'honneur ſuit l'auanture !
Or, mon mignon, ie te coniure
Par celle pour qui l'on t'a faict,
Que tu enſuiues mon ſouhait.
Allés-vous-en donc voir la Dame
Qui ſe nourriſt dedans la flamme,
Et qui ne ſçauroit viure ſans
Sentir le feu iuſqu'au dedans.
En cela cette beauté tendre
Tient du ſort de la Salamandre,
Fors qu'en fin le grand feu l'occiſt,
Et cette-cy s'en reſioüiſt.
De quelque ardeur que ce puiſſe eſtre,
Fuſſe d'vn varlet où d'vn maiſtre,
D'vn gendarme où d'vn Aduocat,
D'vn habile homme, ou bien d'vn fat,
D'vn Moine crotté, d'vn Miniſtre,
Le mal-heur ne luy eſt ſiniſtre ;

Car qui monte ſur ſon corps gent
Touſiours luy donne de l'argent,
Et gagnaſt-elle la verole
Le gain de l'obert la conſole.
Bref elle gaigne auec le Cu
La vie à ſon mari Cocu
Et celle de tout ſon meſnage,
Dont l'on priſe ce biſcotage
Par qui les petits & les grands
Ont eſté iuſqu'à claque-dents.
On m'a dict meſme qu'vn bon Prince
En a delaiſſé ſa Prouince.
Voyés, Meſſieurs, quelle vertu
A cette Dame auprès du cu !
Elle fait plus d'Amour ardente
Qu'vne armée hautement puiſſante.
Ce Prince, qui s'en eſt allé,
Pour vn fort camp n'euſt reculé,
Et le branslement de Coquette
Luy a toſt fait faire retraitte.
Mon Dieu ! que tu ſeras heureux,
O gentil bouquet Amoureux !
Mais pour que ton heur ne te faille,
Mon mignon, il faut que tu aille
Non au matin, mais à my-jour
Qui eſt employé pour l'Amour.
Auant midy elle ne ceſſe
D'oüir le Sermon & la Meſſe ;
Et notte que l'eſprit bigot
Plus qu'autre ſe plaiſt au doux ſlot.
Donc ma Dame eſt bonne papiſte,
Auſſi le ſainct Euangeliſte

Luy a donné vne oraiſon;
Mais parce qu'il deuient griſon
Elle n'en veut plus qu'aux grands feſtes,
Encores faut-il des ly-teſtes
Ou de beaux eſcus treſbuchans,
Qui ſont en Amour allechans.
Et, par l'Amoureuſe carriere,
Ma Dame la Coquette eſpere
De remettre en bien peu de temps
Le deſſain de ſes baſtimens
Et ſa maiſon tant endebtée,
Que, ſans qu'elle s'eſt tant preſtée
Et qu'à ce preſt on a eſpoir
De releuer ce qu'on voit choir,
Ma foy le reſte du meſnage
S'en fuſt allé viſte en rauage.
Tout euſt eſté pour l'intereſt:
Mais quoy? belle apparence y eſt.
Coquette a charnelle alliance
Auecques l'illuſtre opulance,
Qui doit tenir le premier rang.
C'eſt parce qu'vn preſtre du ſang
L'a par paſſetemps redamée
Comme parente d'Eſcumée,
Tu le pourras ſçauoir au vray.
Mais, bouquet, ie te ſuppli'ray
De ne dire que ie t'enuoye,
T'ayant rencontré dans la voye
Où le Varlot t'auoit perdu,
Porte-Poulet mal-entendu.
Tu ne lairras d'eſtre aggreable
Pour ton tardement regrettable.

On te mettra dedans le ſain
Et puis après, le lendemain,
Dans vn boqual emply d'eau fraiſche.
Monſieur le ſot, qui n'eſt reueſche,
Sans s'enquerir de ton pays,
Ny qui t'a porté au logis,
Lou'ra ta beauté odorante
Te baiſant de façon riante,
N'oſant en eſtre blaſonneur ;
Car Madame eſt plus que Monſieur.
Auſſi Coquette le merite ;
Elle fait bouillir la marmitte.
Dame Coquette a du renom,
Du renom dis-ie qui n'eſt bon ;
Mais Coquette ne s'en ſoucie
Pourueu qu'elle ſoit enrichie.
Coquette à vn ſubtil eſprit
Et parle auſſi bien qu'elle eſcrit ;
Coquette entend la Rhetorique,
Mais encore mieux la pratique.
Coquette ne porte d'enfans,
Mais bien des hommes qui ſont grands ;
Coquette s'y monſtre ſi forte
Que touſiours nuict & iour en porte.
Coquette, par deuotion,
Ioüiſt de ſon affection ;
Coquette a eſté pellerine
A noſtre Dame de la Pine ;
Coquette oſa bien voyager
Iuſques au païs eſtranger.
Elle euſt des ſifflets de S. Claude,
Pour reſiouir ſon humeur chaude ;

Car les bains où Coquette alla,
Où elle auoit tant faict cela,
Ne cicatriserent l'vlcere
Où tousiours l'on ioue à refaire.
Coquette est souuent de banquet
Et sur tous mets prend le poulet;
Car Coquette vint d'vne Coque
Qui couue vn grand monde d'Escroque,
Dont le plus riche & le plus fin
Deuient par Coquette Coquin.
Coquette, grande Coquetiere,
Vend sa marchandise trop chere;
Coquette tousiours la surfaict.
Le plaisir pour plaisir ne faict;
Coquette n'ouure sa Coquille
Sans qu'on luy fouque de la bille.
Coquette Croque de Choquer,
Et dict qu'on ne s'en peut moquer,
Veu que de Coquine affaireuse,
En cocuysant hazardeuse,
Elle a gaigné beaucoup de bien
Sans quoi ore on ne prise rien.
Et quand Coquette encouragée
Deuiendra par le temps aagée,
Ne voulant point changer d'aduis,
Lors, alors, par ses doux deuis
Qui ont fait ceringuer sa playe,
Elle produira d'humeur gaye,
Disant qu'on ne fait rien si beau
Que de faire vn monde nouueau,
Et qu'elle veut faire connoistre
Qu'elle l'a, çà & là, faict croistre.

Puis Coquette, ioly bouquet,
Te mettra dessus son buffet,
Et de ses pleurs & de sa flamme
Ranimera ta defuncte Ame;
Non pas qu'elle t'aime autrement,
Mais afin que l'honneste Amant,
Ce Prelat bon pilier d'Eglise,
Pense qu'elle est de luy éprise
Voyant ta conseruation;
Et, plus gonflé d'affection,
Incontinent il luy enuoye
Bagues, Carquants, force monnoye,
Afin d'auoir habits nouueaux
Bien qu'elle en aye plusieurs beaux,
Qu'elle en change la matinée
Et quelquefois l'après-dinée,
Differemment, plains de senteurs,
Imitant les grandes grandeurs.
Car, pour vous dire vray, Coquette,
Coquette à face de raquette,
Coquette au jugement d'oison,
Se dict d'vne illustre maison
Où il ne pleut point, qu'il ne pleuue.
Bouquet tu n'en feras l'espreuue ;
Car Coquette, en faisant l'Amour,
Trotte tousiours & suit la Cour.
Aussi le sire, de sa grace,
Luy donna vn botus de Calce
Lorsqu'elle venoit, dont Putus
S'arma pour desfaire Brutus.

Ie ne ſuis comme vn tas d'auares Courtiſans;
Eſpris d'vn ſang gaillard mon plaiſir me domine,
Ie contemple, Havtefort, *la troupe de Cyprine,*
(Race qui eſt logée à l'enſeigne des vents).

I'en voy qui nuict & iour trauaillent leurs Amants;
L'vne n'eſt qu'vne ſotte & fait la Paladine,
L'autre fait l'eloquente & n'a qu'vne routine,
Ceſte-cy ne fait rien qu'auecques beaux preſens.

La ieune eſt au combat viuement attentiue,
La vieille au cœur nauré n'y fuſt iamais retiue,
Toutes ont le cœur braue aux Amoureux effaicts

(Encor que l'Antiphile apparoiſſe fantaſque),
Le blanc, le rouge au tainct ſe void plus que iamais,
Et, pour te dire vray, chacune eſt belle en maſque.

I'eſtime ores heureux quiconque a des Amis,
Que la laide auarice aucunement n'attiſe;
I'eſtime ores heureux qui n'a nulle faintiſe,
Qui au feu d'Ixion ſon attente n'a mis.

I'eſtime ores heureux ceux qui ſont fauorits
De ces grandes grandeurs que tout le monde priſe;
I'eſtime ores heureux l'habile qui courtiſe
Sans dependre le ſien au ſeiour de Paris.

I'eſtime ores heureux qui a de la prudence,
Qui ne dict ce qu'on dict, ni la choſe qu'il penſe;

I'estime aussi beaucoup vn vieil auantureux,

Qui n'a taché le blanc de sa gloire parfaicte;
Mais, Ponsonas, *mon cœur, i'estime plus heureux*
L'honneste homme qui a vne femme muette.

SONNET DV NATVREL D'AMOVR EN DIALOGVE, PARLANT A LVY

L. *Qui es-tu? d'où viens-tu? d'où sors-tu, si grand maistre,*
Difficile à depeindre, ainsi que ie connoy?
A. *Ie suis Amour puissant, Empereur sur tout Roy,*
Sans qui, ô monde ingrat, tu ne sçaurois pas estre.

Ie suis promptement vif quand ie commence à naistre;
Ie brusle dans la glace hors de crainte & d'effroy,
Ie suis vn chaud desir gros d'vn estrange esmoy,
Et d'vne humeur sorciere on me void apparoistre.

Celuy n'est point, qui n'est à mes douceurs enclin;
Ie m'engendre premier du beau corps feminin,
Comme subtile amorce aux Amoureuses flambes.

Ie suis souuent diuers, haut, bas, triste, ioyeux,
Ie suis aueugle encor; ie viens pourtant des yeux,
Et sors ioyeusement par entre les deux iambes.

LOVANGE DV CHIEN,

AVEC L'EPITAPHE DE MA PETITE CHIENNE

Pourquoy rend-on abhorrable
Le nom du Chien amiable,
Si neceſſairement doux,
Qu'il ſemble que la Nature
L'aye faict auecques cure
Pour ayde commune à tous?

L'ancien plein de prudence,
Pour aſſeurer la fiance,
N'a peu mieux repreſenter
Ceſte bonté qui excelle,
Qu'en forme du Chien fidelle.
Qu'on ne peut trop exalter.

Ie ſçay que diuerſe hiſtoire
Rend ſon amitié notoire,
Capable de bon Amour;
Si en diray-ie vne eſtrange,
Qu'vn denmo plein de louange
Veid comme moy l'autre iour.

Aux Portaux, près Rilletiere,
Vn Loup rauit à la mere
Sa fillette de quatre ans.
Elle, ſurpriſe, eſbahie,
De peur tombe eſuanoüye,
Et fuſt ainſi quelque temps.

Son Chien le ſuyt à la trace,
Si viſtement le pourchaſſe
Qu'il l'attrape dans le bois,
En eſgorgetant la fille ;
Lors d'hardieſſe gentille
Saulte au collet pluſieurs fois.

Ayant faict quitter la priſe,
La mordante guerre eſpriſe
Entonne vn reſonnement,
Par la vuide dent qui craque ;
Deux heures fuſt la bourraſque,
Et l'horrible grondement.

Puis le Loup voulut reprendre
La pauure fillette tendre,
Le Chien eſtoit entre deux,
Mordant d'vne trongne affreuſe
Le Loup, qui de peur honteuſe
Laiſſe enfin l'enfant ſaigneux.

Ce Chien Pistolet *l'aguette,*
Faiſant marcher la fillette
La conduiſt à la maiſon,
Lors la mere, en ioye extreſme,
Et chaque voiſin qui l'aime
Se mirent en Oraiſon.

Mais Pistolet *ne ſeiourne ;*
Il ne vient qu'il s'en retourne
Chercher le Loup à l'eſcart ;
On ne ſceut onc ſi bien faire,

Siffler, huer, pour l'attraire,
Qu'il reuint, qu'il ne fust tard.

I'ay vn Chien & vne Chienne
Qui d'infortune prochaine
Donnent aduertissement,
Et quand il vient des gens d'armes;
Car du costé des vacarmes
Ils abboyent longuement.

Ces beaux œuures remarquables
Ne sont pas irraisonnables,
Ils sentent l'humanité,
Encor y a-il des hommes,
Au traistre temps où nous sommes,
Qui n'ont telle integrité.

Qu'on ne s'estonne donc ore
Si ie plains, si ie deplore
Vn si gentil animal;
Mais vn qui aimoit ma vie,
Qui en fust si bien seruie,
Qui addoucissoit mon mal.

Qu'on ne me blasme d'escrire
La douleur que ie souspire,
Pour ma Chienne maintenant,
Ie n'ay recepte meilleure
Pour esgarer à toute heure
L'ennuy qui m'oultrage tant.

S'on me dict plein de folie,

Disant que ie glorifie
Vn Animal sans raison,
Par ma Muse souhaitable,
Autant comme vn raisonnable
Qui est sans comparaison :

Ie respondray que ie prise
Tout ce qui aime Lasphrise.
Ie ne suis ingrat en rien ;
Mais doulx, humain, pitoyable,
Regrettant le regrettable,
Mesme vers qui me fait bien.

Helas ! pourquoy ne plaindroy-ie,
Pourquoy ne lamenteroy-ie
Ce qu'on ne peut r'achepter,
Veu que l'on pleure la perte
Qui peut estre recouuerte
Et qu'on pourroit euiter ?

Ie plaindray donc ma Mignonne,
Ion Ion, *qui fust belle & bonne,*
Qui m'aimoit d'vn bel esmoy,
Et ialouse de ma veüe,
Sans elle estoit esperdue,
Voulant estre auprès de moy.

Sans moy ne pouuoit pas viure,
Et tousiours me vouloit suyure,
Iamais ne me fist facher ;
Mais las ! c'est bien au contraire ;
Car quand i'estoy en colaire

Elle me venoit lécher.

Sautillant diuers paſſage,
Follaſtrant gaye & vollage
Me deſroboit vn baiſer,
Lors i'eſtoy contraint de rire;
ION ION *apaiſoit mon ire,*
Qu'autre n'euſt peu apaiſer.

N'ay-ie donc raiſon de craindre,
Et encores plus de plaindre
Pour la perte de ce bien
Qui m'eſtoit ſi profitable?
Rien ne m'eſt tant dommageable
Que l'ire dont ie ſuis plein.

Ie ſens abreger ma vie,
Puis que la tienne eſt finie,
ION ION, *qui m'oſtois l'ennuy!*
O qu'à bon droict ie regrette
Ceſte petite Turquette,
Qui ſouuent m'a reſiouy!

Oultre la reſiouyſſance,
C'eſtoit ma ſeure defence;
Car quand i'eſtoy endormy,
Soit le iour ou la nuict ſombre,
Craignant qu'il m'aduint encombre
Elle me ſeruoit d'Amy.

Quelque part où ie peuſſe eſtre
Près de moy vouloit paroiſtre,

S'y posant si doucement
Qu'elle ne rompoit mon somme;
Mais s'il approchoit quelque homme
Me resueilloit promptement.

Ion Ion *ne fust point friande,*
Ni vilaine, ni gourmande,
Plus sobre elle apparoissoit,
Si gentille & si aimable,
Si belle & si aggreable,
Que chacun la caressoit.

Elle estoit tant aspirée,
Et tant & tant desirée,
Par sa parfaicte beauté,
Que ie croy que la fortune
Me l'a prise toute ieune,
N'ayant cest heur merité;

Cest heur que, si par proüesse
Ou par quelque autre richesse
Se pouuoit ore acquerir,
Ie n'espargneroy ma terre;
Ou par valleur, comme en guerre,
Ie voudroy vaincre ou mourir.

Ion Ion, *tu fus trop iolie,*
Pour qu'vn Loup se rassasie
De ta delicate peau.
Ie feray ta sepulture
En ceste gaye verdure,
Où l'on lira ce tombeau:

A MOYSY, PRES LA MARDELLE,
DESSOVBS VNE MOTTE BELLE,
GIST LA PETITE ION ION,
POVR N'AVOIR PEV TROP MIGNARDE,
DELICATEMENT GAILLARDE,
RENDRE SON PETIT TENDRON.

Mignonne, quel orgueil, quelle temerité
Vous fait accomparer à ma belle aduenture?
Quoy! n'au' ous point de honte? hé! la mere Nature
S'esbahist contemplant si parfaitte beauté.

Vous vsez toutefois de grande verité,
Vous renommant si haut subtille creature;
Car on sçait que mettez des pieces sans cousture
Miracle industrieux, extresme habileté!

Ce n'est en cela seul que vous faictes merueille,
Par vous la couleur palle est au combat vermeille,
Tu fais durcir le mol, & d'vne chose vn rien.

Ie n'ay l'esprit si bon, ni l'ame tant accorte;
Mais vostre œuure en tous lieux ie deuineray bien;
Car ie sçay que tousiours vous faictes bien la morte.

CONTRE VN POETE MESDISANT DE RABELAIS

Ta docte Muse, auant que blasmer le doux rire
Du diuin RABELAIS *découpant quelque abus,*

Ne chantoit enroüée, & croy que c'eſt Phebus
Qui de l'iniure aigry ſesle en ce lieu ta lyre.

Tu trouue' en luy mauuais ce qu'en toy tu deſire,
Et que par tes beaux vers tu eſtimes le plus,
Que tu exalte' en d'autre, en honorant Bacchus,
Qui pris modeſtement n'eſt ſubieƈt au meſdire,

Ainſi que RABELAIS *l'a modeſtement pris;*
Euſt-il eſcrit, gaillard, tant de doƈtes eſcrits
Dont le flux fait couler le temps triſtement laſche?

Tu t'es doncques trompé, ſoit luy portant rancueur,
Ou pour plaire aux voillez au vent de la faueur;
Ainſi voulant faſcher quelquefois l'on ſe faſche.

IAQVES MARIE, *apprens ceſte mienne eſcriture,*
(Dont ie t'honore icy addouciſſant mon mal)
Puis que Tulle eſcriuoit à vn ſien mareſchal,
Ie puis bien mieux t'eſcrire exempt de laide iniure.

Toy qui es de long temps ma chere nourriture,
Qui m'as ſi bien ſeruy d'vn ſeruice loyal,
Comme Ian Robelet, ce Bourguignon feal,
Que i'ay entretenu iuſqu'à la ſepulture;

Crains Dieu ſur toute choſe, aime tes bons amis,
Fuy le vergongneux vice, & ne fay d'ennemis,
Vſe diſcrettement & du vin & des femmes.

Reuere ma memoire & des miens vertueux;
Comme loups enragez abhorre mes hayneux,
Ne decelle Eraton, ni mes beaux Anagrammes.

AV MESME. ANAGRAMME

Cil QVI SERA AIMÉ
De ma Muſe immortelle
Suruiura eſtimé,
Plein de vertu fidelle.

Ie maudis à bon droict la guerre iniurieuſe,
Qui me tient ſi long temps en Gaſcongne arreſté,
Ne voyant ma maiſtreſſe, Aſtre d'alme beauté,
Qui rend (diuin RONSARD*) ma douleur glorieuſe.*

Et auſſi que ta lettre hautement gracieuſe
Me r'enflamme au ſouhait que i'ay tant ſouhaitté,
Induiſant ma Clion à pleine liberté,
Qui pourroit ſous ton air voler par tout heureuſe.

Ie voudroy bien partir, mais helas! ie ne puis,
Au nauire abordé comparable ie ſuis,
Qu'on ne peut deſancrer ſans couper le cordage;

Car ne pouuant auoir congé de mon ſeigneur
*(*DV MAINE*, ce grand Mars) ſans bleſſer mon honneur,*
Ie ne ſçauroy, RONSARD*, faire ce beau voyage.*

Enflé d'ambition, temeraire importun,
Qui laiſſes Dieu à part (auſſi es-tu Athée,
Comme l'apparence eſt deſſus ton front plantée),
Rauiſſant au public le moyen opportun;

Dy-moy, voleur ſuperbe, ennemy d'vn chacun,
Que ſert ta paſſion dans le ſang arreſtée?
Peux-tu faire vn honneur d'vne choſe eshontée?
Car le brigandage eſt abhorrable au commun.

Quoy! violer, brusler, aſſaſſiner le monde,
Deſrober, ſaccager, troubler la terre & l'onde,
Nommes-tu telle horreur vn œuure glorieux?

Il faut pour bon ſubiect vne guerre entreprendre;
Non, deſtruiſant le monde, vſurpément s'eſtendre;
Cela c'eſt outrager les hommes & les dieux.

A MAISTRE GILLES L'VSVRIER,

PROCVREVR A CHARTRES

Ta qualité & ton nom te font tort,
Le Procureur ſemble double aduerſaire,
Faiſant ſoubs-main des traicts qu'on ne doit faire,
Et renaiſſance au plaidoyant diſcord.

Où toy qui l'es diſcrettement accord,
Preud'homme entier tu abreges l'affaire;
Puis vſurier tu n'es point vſuraire,
Ains ſecourable & des pauures ſupport.

Le nom doit eſtre indice de la choſe,
Nombre infiny ſur ce ſubiect s'expoſe,
Ainſi Mauors par ſa force eſt nommé.

Prens donc vn nom à ton humeur duiſable,
Non fay, tu es comme vn grand plus loüable,
Qui grand guerrier paiſible eſt eſtimé.

Ce petit Pelerin qui fait ſi bonne mine
(Auſſi a-il, RONSARD, *l'eſprit & le cœur bon)*
Ne ſe voüe à LIESSE *où l'*VNIQVE *a renom,*
Vne autre Noſtre Dame eſchauffe ſa poitrine.

Il a deuotion à celle de l'Eſpine,
Qui eſteint doucement le feu de Cupidon,
Il y va bien en-point, garny d'vn gros bourdon,
Afin d'honorer mieux ceſte image diuine.

Auſſi toſt qu'il ſera près de ce digne Autel,
Il pri'ra d'apaiſer ſon biſarre martel,
Tenant chandelle ardente en humilité grande,

Et n'aura ſi toſt dict ſa briefue oraiſon,
En ietant l'eau beneiſte (après ſa belle offrande)
Qu'il n'aye (en ſe croiſant) la douce gueriſon.

Celuy auroit le cœur d'vne roche marine,
Qui voyant tes vertus n'en ſeroit Amoureux.

Dont moy galand, affable, honneſte, genereux,
I'adore ta beauté, l'image d'Erycine.

Or comme vn meſſager qui longuement chemine
Parmy l'ample campagne & grands bois ombrageux
S'eſgare aucunesfois; de meſme auantureux
Ie crains quelque deſtour en choſe ſi diuine.

Mais ſi tu veux, m'Amie, oſter ton mal d'eſprit,
(Douleur qui par Amour ſeulement ſe guerit)
Belle Blaiſoiſe, il faut m'embraſſer ſans feintiſe.

Comme vn clou chaſſe l'autre, ainſi mon feu nouueau
Conſommera l'ardeur qui gaſte ton cerueau,
Et en tes ceps d'Hymen te mettra en franchiſe.

La goutte, rage mondaine,
Où le docte eſt ignorant,
Horreur de l'alme neufuaine,
M'enflamme d'vn feu ſi grand

Que ie ne puis reſpondre ore
A ces carmes ſinguliers,
Dont le pere que i'honore
Merite vn rond de Lauriers.

Mais ſi la ſanté amie,
Threſor de l'extreſme bien,
Sans qui vie n'eſt point vie,
Bande mon Luth Delphien,

Et que diſpos ie reuiue,
Ie reſonneray des vers
Qui en ſa faueur naïfue
Primeront par l'Vniuers.

Or ie vis en eſperance
De reuiure encores mieux.
Viure en cruelle ſouffrance
Ce n'eſt qu'vn viure odieux.

Et ſuis maintenant en doute
Que l'on meure de douleur,
Puis qu'on ne meurt de la goutte,
Plus outrageuſe fureur.



DES-AVEV

DV FLEAV FEMININ

En ta faueur, ma VIERGINETTE,
En te louant, ma blondelette,
Ie veux contrefaire vn grand Roy,
Qui quand il luy plaiſt ſe reuoque
Et du vray ſemble qu'il ſe mocque
En mettant en doute ſa foy.

Ie me veux donc ores deſdire
De tant & tant d'aſpre meſdire
(Meſme du Fleau feminin),
Puis qu'en toy ie me voy renaiſtre
Et qu'en ton teinct on connoiſt eſtre
La beauté qui me fiſt diuin.

Rends donc grace, ô grande & petite,
A ceſte perle & fleur d'eslite
Qui fleuriſt ſur toutes les fleurs,
Qui ſans art, qui ſans artifice
Trompe ſans tromper la malice
Du vieil hyuer gros de rigueurs.

Ie diray donc par toy, Bellonne,
La femme diuinement bonne,
Et ſans aucune eſgalité ;
Car on ne peut voir choſe au monde,
Qui la femme en vertu ſeconde
D'elle en elle eſt toute bonté.

La femme priſt de l'homme eſſence,
Puis l'homme de femme naiſſance,
Tous deux ne ſont qu'vn meſme point ;
Qui blaſme l'vn, il blaſme l'autre,
Le noſtre eſt ſien, le ſien eſt noſtre ;
C'eſt vn corps double, vniment ioinct.

Sans ce plaiſir que (ſans la femme)
On ne peut auoir ſans diffame,
On ne ſçauroit viure eſgayé ;
Toute la chere n'eſt point chere,
Et qui veut auoir ioye entiere,
Il faut donc qu'il ſoit marié.

Hé quoy ? ſans le ſainct Mariage,
Tout ne ſeroit qu'vn Bourdelage ;
Nous ſerions tous inceſtueux ;
Le fils engroſſiroit ſa mere,
Et l'ignorant battroit ſon pere,
Tout iroit en deſordre haineux.

Si toute choſe eſtoit commune,
La confuſion importune
Domineroit vilainement,
Comme chaque chien près la lice

S'entre-dechire & s'entre-piffe,
Auecque fafcheux grondement.

Où deffous l'honnefte Hymenée,
On void de Paradis l'idée,
L'homme & la femme ne font qu'vn;
Quand leurs enfants viennent à croiftre,
En eux ils fe voyent renaiftre;
Y a-il tel bien opportun?

On dira que par femme aimable,
L'homme receut le coup damnable.
Ie refpons qu'elle a reparé;
La faluation en eft veue,
Par MARIE *vne vierge esleue,*
Qui porta IESVS-CHRIST *facré.*

Si tu dis la femme legere,
Toy qui dois eftre fa lumiere,
Pourquoy es-tu autant leger?
Si tu as failli pour la croire,
Pourquoy, toy qui t'en fais accroire,
Te laiffes-tu tant engager?

S'elle eft plus fine & plus fubtille,
Elle eft donc plus que l'homme habile;
L'homme qui la blafme fouuent,
Ainfi fe declare vne befte,
Qui n'a que du vent dans la tefte,
Variable comme le vent.

Si les femmes ont faict grand's fautes,

Les hommes en ont faict de hautes,
Qui ſe donnent permiſſion,
Ne baillant aux femmes licence,
Dont l'homme ayant plus d'inſolence,
Merite plus punition.

Qui voudroit compter les eſtoilles,
Et ſur mer les bouffantes voilles,
Toutes arenes d'alentour,
Il auroit plus toſt faict d'eſcrire
L'honneur que la femme ſouſpire,
Par les bon-heurs de ſon Amour.

Mille fois viendroit la Nuict noire,
Auant que i'euſſe, en ceſte hiſtoire,
Penſé aux biens qu'elle conçoit;
CHRIST *la conneut ſi ſouueraine,*
Qu'il vouluſt, par la MAGDELEINE,
Qu'on ſceuſt premier qu'il reuiuoit.

Or c'eſt aſſez, mon Amelette,
Ma mignarde Papillonnette,
Le Ciel t'eslongne de l'eſmoy,
Vy donques, vy, ma mignottiſe,
Et apprens ces vers que LASPHRISE
Compoſa pour l'Amour de toy.

SVR LE BEL ANAGRAMME DE M. P.

(MARGVERITE PAPILLON)

O que le noble honneur a de puiſſance bonne !
Il faict reuiure vn mort quand il l'affectionne,
GENTIL PALMIER POVRA *me faire inceſſamment*
Par l'Vnivers reluyre, en glorieuſe flamme ;
Auſſi l'aimay-ie autant que mon cœur & mon ame,
Comme eſtant le motif de ſon vif mouuement.

REGRETS DE PHILASSER

Soit, que i'aye failly d'vne Amoureuſe enuie!
Par la grace de Dieu ie t'ay donné la vie,
Et, t'ayant reconnue, image de mes yeux,
Ie t'ay donné mon ame, & mon cueur & mon mieux,
Ie t'ay donné mon bien, & t'ay donné encore
Le beau Nom que ie porte, afin que l'on t'honore;
Car il eſt renommé du renom de mes vers,
Tant qu'il vole immortel par le grand Vniuers;
Tellement qu'on l'admire, & chacun s'eſmerueille
De ma Muſe ſans art, dicte la nonpareille.
M'Amie, il m'a donc pleu dignement t'eſtrenner,
Te donnant ce qu'à nul n'euſſe voulu donner.
Las! ie ne le plains point, ie regrette au contraire
Que ie ne puis pour toy dauantage ores faire.
Tu es donc obligée, & d'vn iuſte deuoir,
A me cherir ſur tous & de tout ton pouuoir.
Ie croy que le feras, ie dy ſi ton courage
Reſſemble autant au mien comme fait ton viſage;
Mais, ma TOVTE, *ie crains de ne voir ce bon-heur*
Par le ſort maladif qui jà me fait terreur.
Quelle felicité! quelle gloire deliure!
Si le Ciel me faiſoit aſſez longuement viure,
Tu tiendrois vn beau rang! Qui oſeroit brouiller
De mes biens (dont defunct) on te peut deſpouiller,

Si la foy des féaux deuenoit infidelle,
Ce que ie ne veux point ancrer en ma ceruelle.
Mais toutefois, m'Amour, ie ſçay, ſi ie viuois
Encores pluſieurs ans, qu'encor plus tu ſerois;
C'eſt là mon ſeul deſir, car ie ne deſire eſtre
Qu'afin d'auoir moyen de te faire pareſtre,
Qu'afin d'auoir ce bien chaque iour de te voir,
Te faire vertueuſe & faire bien pouruoir.
Voilà, mon cher ſouhait, tout ce que ie ſouhaitte,
Et ce qu'ores, dolent, dans mon lict ie regrette,
Rediſant de rechef que i'ay peur qu'eſtant mort
(Qu'encore trop ieunette) on ne te faſſe tort.
Or ſi à ceſte fois le Ciel m'enſepulture,
Reçois ma volonté, qu'entiere ie te iure,
Honore ma memoire, ayant l'aage diſcret,
Et çà & là regrette en tout temps mon regret.
Mais, mon doux Aignelet, ma mignarde Angelette,
Ie te prie & coniure, ô ma chere fillette,
(Non point deſeſperé, auiſant ton eſpoir
Par ma perte perdu) durement me douloir
Par des ſouſpirs profonds, par larmes catarrheuſes,
Par triſtes actions, par paroles piteuſes,
Plains-moy diſcrettement, craignant que la fureur
Des plaintiues pitiez ne te faſſe douleur:
Car ie te iure Dieu que ta dolente attainte
(Sur toutes les douleurs) eſt ma plus grande crainte.
Ie te reſuppli'ray par mon affection,
Pour que tu ayes mieux ma bénédiction,
De contenter mon vueil, qu'en ces vers ie t'ordonne,
C'eſt que tu viues ſage, en conſcience bonne,
De craindre touſiours Dieu, d'auoir chaſte entretien,
Ne hanter que les gens reconnus gens de bien;

Si ne croiray-ie pas, & ne ſuis heretique,
Qu'on puiſſe imaginer ioye plus magnifique
Que la veüe entre amis, s'aimans d'integrité
Par l'inſtinct de Nature & conſanguinité,
Meſme après auoir faict ſi merueilleux voyage,
Qui par la mort nous a ſeparez ſi long age,
Cette felicité ne ſe peult exprimer,
Teſmoins m'en ſoyent ceux-là qui ſçauent bien aimer!
Peres & meres doux, hé! quel plaiſir ſeconde
La veüe de ceux-là que l'on a mis au monde,
Les enfants gracieux! Gros de douce douceur,
Cet heur eſt coëgal à l'inegal bon-heur
Qu'on tient en Paradis, ſejour de l'ame ſaincte,
Dont plus heureux pourrons auoir double aiſe emprainte.
Combien de saincts baiſers, de ſouſpirs naturels,
Combien d'embraſements cherement paternels,
Combien de iuſtes pleurs & de larmes benines
Prouueront lors l'ardeur de nos Amours diuines!
Ce bien t'eſmouue donc à viure ſagement,
Afin que nous ayons ce doux contentement,
Afin que ſi la Mort (par qui tous déperiſſent)
A voulu ſeparer ceux qui s'entre-cheriſſent,
Nous ayons bon eſpoir d'encore nous reuoir,
Qui eſt le ſeul deſſein que ie deſire auoir.
Tout le bien en mon dueil c'eſt donques l'eſperance
De te reuoir vn iour plein de reſiouyſſance,
Que tu m'accoleras, que ie t'accoleray,
Que tu me beniras, que ie te beniray,
Et pour n'y faillir point, ie te pry', ne fait faute
De reuerer touſiours la diuinité haute,
Et te ſouuienne encore, en l'honneur de mon dueil,
Qu'après ta mort tu ſois miſe dans mon cercueil,

Et croyant, ō mes yeux, que me voudrez complaire
Ie mourray plus content en ma trifte mifere !

Ainfi dift PHILASSER, *regrettant douloureux*
De n'auoir grand efpoir de viure vigoureux
Et approcher le but de la blanche vieilleffe
Pour voir luire le iour de fa douce lieffe.

Pour me defennuyer ie n'ay qu'vn gros Picard,
Qui danfe quelquefois d'vne grace pofée ;
Il amble tout ainfi qu'vne ieune efpoufée,
Et de cadence encor iamais ne fe defpart.

Sur le foir, plus difpos il bondit par hazard,
Il tombe doucement comme vne tour rafée,
Il foufpire à hocquets, il rid de fa rifée,
Il eft pour vn camus amiable paillard.

Il eft laborieux, il prend bien cefte peine
De boire du meilleur la taffe toute pleine ;
Bref il eft merueilleux, c'eft vn noble Cocu,

Qui prononce bien Dieu alors qu'il fe courrouce ;
Il a furtout la grace aggreablement douce,
Car toufiours, tant eft bougre, il va grattant fon Cu.

Mon Picard n'a qu'vn vice en chaque qualité,
Il n'eft de ces fringans qui veulent qu'on les loüe ;

Tout le plaiſir qu'il prend il veut que ie l'aduoüe,
Et dit que c'eſt d'autant que ie ſuis attriſté.

Mais, afin d'euiter la molle oyſiueté,
Il dort, ou boit, ou marche, ou paillarde, ou il ioüe;
Contrefaiſant le ſinge il morgue, il fait la moüe;
Il baue, il rotte, il pette en toute honneſteté.

Hardy comme vn Renard il ne rougiſt de honte.
Mon Picard n'en a point, ſi ce n'eſt quand il conte
Que ſa femme à Paris à chacun tend beau ieu,

Qu'il a pour compagnon vn monde magniſique,
Eſtant plein, ſon plain-chant ſurpaſſe la Muſique;
Car il a bonne voix pour bien crier au feu.

DISCOVRS A LA FRANCE

FRANCE, *qui m'as donné la chere nourriture,*
Et dont i'attends auſſi la douce ſepulture,
Mere, ie te ſupply' de ſouſtenir ton fils,
Si quelque meſdiſant luy vſoit de meſpris.
Or ie te veux conter ce qu'on voudra meſdire,
Et ce que iuſtement tu pourras contredire.
Si quelque Auolé dict que ie cele mon nom
(Volant par l'Vnivers) qui eſt DE PAPILLON,
Reſpons-luy au contraire, ains que ie l'éterniſe;
Mais parce qu'à bon droict l'on m'appelle LASPHRISE
Et que par autre nom ie ne ſuis renommé,
Qu'on ne me cognoiſtroit d'vn autre nom nommé,

Qu'auſſi eſt-ce vn fief de la terre ancienne
De VAVBRAVLT *d'où ie ſuis aux beaux champs de* TOVRENE:
Mais MARC *eſt mon nom propre illuſtre en toutes parts,*
Et en ſon braue honneur i'ay faict beaucoup de MARS.
Ie ne ſuis donc blaſmable alors que ie me loué,
Imitant les plus grands, dont le diuin m'aduoué.
Puis ſi quelqu'vn te dict que mes beaux vers François
N'ont eſté faicts ſans art, que ie ly quelquefois,
Reſpons pour m'approuuer que ma Bibliotheque
Eſt vn ratelier d'arme', où de iour en iour preſque
Si le Ciel ne larmoye, & ſi ie ſuis diſpos,
I'y prens mon eſcopette & m'exerce à propos,
Que ie regrette fort de n'auoir la nature
(Comme tant de ſçauans) encline à la lecture.
S'on te dict que ie prens (moy qui ſuis retiré)
Le nom de Capitaine ores moins honoré:
N'oublie à repliquer que ce genereux Tiltre
Ne s'eſuanouïſt pas comme cil d'vn beliſtre,
Que ie ne perdray point (car ſes Lauriers ſont verds)
Ce beau grade guerrier, l'ornement de mes vers.
Que ie n'ay redouté ni l'onde glaciale,
Ni celle dont l'ardeur d'vne autre n'eſt eſgale,
Que l'Afrique, l'Aſie & que l'Europe auſſi
Ont pluſieurs mois conneu ma braue humeur ainſi,
Que la chaude ANCELOTTE *ouyt mon harquebuſe,*
Et la froide Allemagne, où Bellone s'amuſe,
Si ie commençay bien, que ie n'acheuay mal,
Ce fuſt à VIMORY, *où l'honneur Martial*
Me ſalua ſi bien, que ſans l'ingratte eſſence
Mon loyer euſt donné à d'autre recompence;
Et mon Genie heureux m'auoit de gloire orné,
Quand il me mena viſte au camp à COVRTENÉ.

Là ie n'eus le loysir seulement de repaistre
Pour aller à la guerre, où mon seigneur, mon maistre
N'ayant auecques luy que quarante guerriers
(Gentils-hommes d'honneur, amoureux des lauriers)
Desist, garantissant sa bonne infanterie,
Bon nombre d'ennemis, ennemis de sa vie.
Nous courusmes fortune ensemblement sans peur,
Et fus seulet vne heure auprès de luy vainqueur :
Depuis par son vouloir en trauerse hazardeuse,
I'allay viste à Nancy près son Altesse heureuse,
Retournant indispos ie laissay lors ma Cour,
Et m'en reuins en Beausse à Moisy *mon sejour,*
Ayant veu que i'estoy comme vn qui auec peine
Marche alteré bien loin pour boire eau de fontaine,
Et quand il en est près, qu'il tient le verre plein,
Par malheur sans sa faute il luy casse en la main.....
Car si l'artisan a du gain de son ouurage
Et si les beaux effects meritent d'auantage,
Ie deuroy aduancé paroistre opulemment,
Vovs m'en estes tesmoings rencontre de Dormant,
Ov ie fvs vev tvant, en povrpoint, pesle-mesle,
Le Vernay, Vymory, fossé de la Rochelle,
Vovs monde d'escarmovche, assavts de Lvsignan,
Danfrons, Sainct-Lo, Brovage et Fontenay, Maran,
Saincte, Mesle, la Mevre et villes Davphinoises,
La Gascogne et Thetis, vovs honorables noises,
Et vovs cent mille hazards par miracle passez,
Qui souuent m'ont fait mettre au rang des trespassez.
Ie me puis bien vanter de cecy sans enuie,
N'y ayant butiné que coups & maladie,
Ie meurs me souuenant d'auoir à mes despens
Tant couru, tant souffert, perdu mes plus beaux ans.

Blasonne qui voudra ma Muse veritable,
Ie voudroy me vanter d'honneur plus profitable,
A fin qu'à bon escient on m'appelast vanteur,
Mais ie ne vante, helas ! que mon hautain mal-heur.
Qui l'enui'ra, ô Dieu, toute grace opportune,
Fay, pour le chastier, qu'il coure ma fortune,
Que ces vers apprendront ; qu'il soit braue & galand,
Errant vingt & vn ans près de Mauors sanglant,
Que plusieurs coups mortels, les douleurs, les trauerses,
Les pertes, les trauaux, les passions diuerses,
Pesle-mesle à toute heure, vn sur l'autre entassé,
L'assaillent comme moy n'estant recompensé,
Et puis, desesperé de la Cour sa ruine,
Seul à part retiré, son malheur il rumine,
AV FRONT DES FEVX GVERRIERS EN CONTINV HAZARD ;
Alors il connoistra si ie me plains par fard.
Vous, ieunes Cheualiers, comme moy d'humeur franche,
Ayez bien de mon mal qui vous serue de planche.
Si le sort vous menace après que vostre cœur
En beaucoup de bons lieux aura acquis honneur,
Retirez-vous plustost, car vous estes trop braues
Pour mendier tousiours, & pour rester esclaues,
Vous aurez beaux peiner, les muguets effrontez
Auront de vos labeurs les biens bien meritez ;
Ie voy (si vous n'auez à mon dire creance)
Que vous aurez enfin tardiue repentance.
Plus on est à la pluye, estant mal habillé,
Et plus (mes compagnons) on s'en reuient mouillé !
Tant plus on entre auant aux forests espineuses,
Plus, tant plus on reçoit picqueures douloureuses,
Et qui plus seruira les ingrates grandeurs,
Plus aura de regrets & plaintiues clameurs.

ELEGIE

Puis qu'il faut t'augmenter, mon LIVRE, *mon mignon,*
Mon tout, mon œil, mon cueur, mon ſeul, ſeul compagnon,
Ame de ma pure ame, hé! i'aurois tort ma vie
Si ie ne renommois ma genealogie.
Ie ne veux donc, mon fils, qu'on ignore ton rang,
Ny d'où eſt procedé le ſang de ton cher ſang,
Ny ne me veux farder pour me faire paroiſtre
Plus grand que ie ne ſuis empruntant plus grand eſtre.
Bien que le beau ſejour qu'ont laiſſé mes ayeulx
Soit aſſez reconnu pour eſtre glorieux,
Il eſt en place ouuerte au milieu de la France,
Et ſi ſeigneurial que ſon fief s'auance
Iuſqu'Amboyſe, où pluſieurs en tiennent ſeulement:
Il paſſe CIRCE *&* LOYRE, *& diray plus vraiment*
Que maiſon du pays n'a tant eſté connuë
Sans tomber en quenoüille & ſans eſtre venduë.
Apprends donc, ô mon LIVRE, *enfant de liberté,*
Tandis que ton LASPHRISE *eſt au monde arreſté,*
Que i'ay nom PAPILLON, *que ie ſuis de* TOVRAINE
Cadet de VAVBERAVLT, *maiſon fort ancienne*
Qui eſt en noſtre race il y a trois cens ans;
Mais les malheurs diuers, les miſeres du temps,
Et tant & tant de fois partage ſur partage
Ont beaucoup amoindry ce gentil heritage.
Or ceſtuy-là des miens qui l'honora premier
S'appeloit ARNAVTON *renommé bon guerrier,*
Qui changea ſa GAROSNE *à* LOYRE *près d'*AMBOYSE,
Par Hymenée eſtant à la guerre Françoiſe.
La remarque des ſiens pour confirmer ma voix,

Eſt à BOVRDEAVX, *ſejour des armes & des loix.*
Qu'on voye à PIPOSLIN *vn ſuperbe edifice,*
On lira PAPILLON *graué au frontiſpice.*
De ce preux Capitaine on tient donc deſcendus
Mes Ayeulx Tourenjaux de l'honneur deffendus,
Qui nobles Conſeillers de la Cour ſouueraine,
Ont ſeruy de lumiere à la vertu certaine.
Ainſi mon digne Pere eſclaira de tels rais,
Et grand Reformateur des eaux & des foreſts
Au DVCHÉ DE TOVRAINE *honorant plus ſa vie*
Ayant ſi beau POVVOIR *en ſa belle patrie.*
Alors la pieté ne ſe marchandoit pas,
On n'achetoit encor ces glorieux eſtats;
Pernicieux achapt dont l'ame eſt corrompue,
Car pour ſe rembourſer la Iuſtice eſt pollue.
Du coſté maternel pour biſayeule i'eu
BLANCHE FVMÉE *ardant d'vn feu chaſtement veu,*
De race dicte illuſtre, ayant ceſte excellence
Que d'icelle eſt venu vn Chancelier de France.
Mon ayeule auoit nom CHARLOTTE DE GODEAV,
De PRÉ *(voiſin d'Amboiſe) vn lieu noblement beau,*
D'où ſortirent iadis des Cheualiers ſi braues,
Qu'ils rendirent, vainqueurs, pluſieurs Anglois eſclaues.
Pource on dict qu'vn puiſné, au bruict de ſon renom,
Fut richement pourueu au terroir bas Breton.
Ma mere au cueur pudique eſt de PREVOST *iſſue,*
De la maiſon de FORGE *au païs reconnue,*
Dont le renom ne peut tresbucher de ſon haut;
Et ne dégénerant l'heureux PLESSIS PREVOST,
Vieil, d'vn ſens magnanime, en ſeruant ſa patrie
Mourut rendant TOVRS *forte & l'a fort aggrandie.*
Hola, mon LIVRE, *hola! tu as dict autre part*

Que Capitaine i'ay, au milieu du hazard,
Conquis mille Palmiers, n'ayant à leur ombrage,
Pour le fruict de mes fleurs, qu'vn los pour tout fruictage!





STANCES DE BACCHVS

ET CARESME-PRENANT

compoſées le meſme iour

PAR LE CAPITAINE LASPHRISE

Et trois Sonnets ſur pareil ſubiect

Si en ce iour gaillard, où chacun fait feſtin,
Ie loüe les bontez du delectable vin,
Il ne s'enſuit pourtant que mon ſens s'en eſgare,
(Conſequence mauuaiſe entre les vertueux)
Tel aime ainſi l'Amour, qui n'eſt point bourdeleux,
Et tel priſe ainſi l'or qui ne fuſt onc auare.

Ie ſçay qu'és vicieux l'yurongne eſt le premier,
Pechant, il ſcandaliſe vn monde ſingulier,
Et ſi, en s'offençant, Dieu & l'homme il offence.
Le menteur, le iureur ne fait point tort qu'à luy;
Le larron a profit du moyen de l'autruy;
Et, du plaiſir, l'yurogne engendre deſplaiſance.

Quelle plus grande horreur faiſant extreſme mal?
D'homme, image de Dieu, deuenir fol brutal,
Plus que les Animaux qui ſont irraiſonnables;
Car l'yurongne occira ſon pere le flattant.

Vn chien rid à ſon maiſtre, & fuſt-ce en le battant ;
N'approchez donc de moy, yurongnes abhorrables.

Ie ne veux donc icy diffamer le bon vin ;
Ie l'honore, au contraire, entre tous biens diuin,
On ne doit accuſer la matiere incoulpable ;
L'eſtoc, noſtre defenſe, ainſi nous occiroit.
Il en faut meſpriſer le goulafre qui boit,
Et non l'excellent vin de ſoy plus admirable.

Chante donc qui voudra les combats furieux,
Les foudroyans aſſauts de Mars victorieux,
Mes Lauriers empourprez mon honneur teſtifient,
Par delà Gilbathar i'en pris Adoleſcent.
Pour ne renoueler mon mal qui me dueil tant,
Ie diray donc les biens qui, plaiſans, deſennuyent.

On dict qu'il fait beau voir vn bataillon armé,
Marcher en ordonnance à la guerre animé,
Mais l'ordre des flacons a bien meilleure mine,
Et pluſieurs plats fournis ſur la table arrangez :
Or puis que l'on combat pour les biens ombragez,
Meſſieurs les conquerans triomphent en cuiſine.

Le braue entreprenant y fonde ſon project,
Le Monarque plus fier eſt touſiours ſon ſubiect ;
Où la cuiſine faut la guerre eſt abolie,
Sa fumée eſt Royale, & peut brusler les cœurs
D'Ambition, d'Amour ; c'eſt la mere aux ſeigneurs,
Donc l'aimant ie feray d'illuſtre compagnie.

Magnanimes ſeigneurs, de cuiſine opulents,

Qui sembleriez honteux si vous entriez dedans,
Puisque c'est vostre honneur il n'en faut auoir honte ;
On ne doit dedaigner ce qui fait respecter :
La cuisine, par qui on vous va bonneter ;
Car, sans elle, de vous on ne feroit nul conte.

Qu'on ne s'estonne donc si le Prince appasté
Prend de l'autruy par force ombré de pieté ;
L'essence cuisiniere extresmement profite,
C'est le grand œuure exquis, c'est la blonde toison
Conquestée en Colchos par le braue Iason ;
Mesme Dieu est prié par la bonne marmite.

Tout se faict pour la morse ; on a beau estre accort,
Sans cela tout n'est rien, le plus vif semble mort ;
Sus doncques, TERPSICHORE, *apprens-nous ta science,*
Pour honorer celuy qui t'honore le plus,
Car nous sommes au temps dedié à Bacchus ;
A Caresme-prenant il faut que chacun dance.

Voicy le iour festé plus solennellement !
O feste souhaitable ! on n'y void nul tourment ;
On chante, on saulte, on rit ; tout plaisir s'y arreste,
On parle ouuertement, on y trouue tout bon,
Donc i'entonne en ce iour sainct Denys son patron,
Et voudroy tous les iours qu'on célébrast sa feste.

N'en desplaise à sainct Ian auec son feu ioyeux,
Et vous saincts depriez, ô S. Faustin l'heureux,
Sainct Auit, S. Genou, S. Vif, S. Iust, S. SIRE ;
Vous n'approchez son heur, luy seul est plus que tous ;
Car sa feste est salubre aux sages & aux fous,

D'vn tel sainct general grossement on souspire.

Il est au Carneual, où chacun fait l'Amour
(I'entens l'vn portant l'autre à mode de la Cour;
Ie ne veux offencer les oreilles plus tendres),
Plus grand il est chommé & de iour & de nuict,
Ce n'est vn maigre sainct; son iour de graisse luit;
Sa Vigile est charnelle, on s'en degraisse aux Cendres.

Hommes, femmes, enfans, mes voisins, mes Amis,
Apportez le Mommon; ne soyez endormis,
Il me plaist, Saltadin, que toute nuict tu bales,
Aux doux fredonnemens de mes beaux Violons.
Qui voudra dansera rondement aux chansons,
Iò, voicy le iour des gayes Bacchanales!

On admire Pallas pour auoir inuenté
La toile blanchissante; on a ainsi vanté
Ian Guttemberg qui fist la docte Imprimerie;
L'autre l'or'loge bonne aux hommes trauaillans;
Et la pouldre Allemande effroyable aux vaillans;
Et l'hazardeux Typhis qui en mort est en vie.

Au prix du vin, c'est peu que ces inuentions;
Ie voy bien Cerès riche auec ses espics blonds,
Par qui l'on faict le pain, qu'à peine l'on façonne;
Mais en des lieux loingtains on en pestrist de bon,
D'vne grosse racine abondante à foison,
Et de speltre, qui est espece nourrissonne.

I'entens bien que le vin pris intemperamment
Cause dedans le corps vn refroidissement,

Et diſſipation, meſme generatiue,
Qu'il gaſte veines, nerfs, qu'il hebete les ſens ;
Mais pris en modeſtie, ainſi que ie le prens,
Il eſt tout bon, ſans pair, l'eſſence d'Amour viue.

Pource on dict que Priape eſt enfant d'Oſiris,
Et de Venus la belle aime-dance, aime-ris,
Et dict-on que ſans luy elle eſt bien morfondue.
Puis qu'vn prouerbe antique eſt Oracle diuin,
Pour faire bien l'Amour il faut donc de bon vin ;
L'honneſte Dame auſſi n'en eſt pas deſpourueuë.

Tant de doctes nombreux i'enſuyuray l'honorant,
En langage François, puiſqu'en France il vient grand,
Comment le nommeray-ie? il a pluſieurs patries,
Voulant monſtrer par là aux hommes curieux,
Qu'il eſt certainement vn des plus puiſſans dieux.
On ne peut eſtre grand ſans grandes ſeigneuries.

Vnique, apprends-moy donc ton plus beau nom aimé,
A fin qu'en ce conuy chaque Amy eſtimé,
T'inuoquant auec moy, aye ta grace entiere!
Nous en porterons mieux nous reſiouiſſans bien ;
Tu en auras l'honneur ; car ſans toy tout n'eſt rien,
Où manque le bon vin l'on ne faict bonne chere.

Pour plus excellemment magnifier Bacchus,
Le diray-ie Pſyla ou Liber qui eſt plus,
Hymenean, Noab, Baſſar, ſuperbe, agile,
Des Menades le chef, des Tyades, ou Pan,
Vieil enfant, Indien, Thebain, Nictilian,
Cuiſſe-né, Silenin, Semelin, franc, vtile?

On te depainct diuers, les vns te font chesnu,
Ceux-cy douillet, sans barbe, & les autres cornu,
Voulant par là monstrer ta corne d'abondance,
Ou bien que tu fais faire en tous lieux des cornus;
Car, en rassasiant tu prouocques Venus,
Pource on dict de tout temps: DE PANCE VIENT LA DANCE.

Non, non tu es cornu! CORNVAV *est ton nom,*
Non à cause du Bouc, ni de Iupin Hammon,
Mais parce que tu viens plus grand à l'ample vigne,
Que l'on appelle ainsi, dont la saincte liqueur,
L'honneur de VAVBERAVLT, *sur toute autre a l'honneur;*
Quiconque ment en vin de viure n'est pas digne!

Ce plan deuient puissant; il n'y faut du charmier,
Aussi son vin est prompt, fort, vermeillet, altier,
On luy doit le buuant, la trompette sonnante,
Ie veux qu'à chaque fois qu'on en bura, soudain
On die vne chanson qui aura pour refrain:
Gay, gay, viue Bacchus, & cuisine odorante!

Mais on ne peut souuent le reconnoistre bon,
La plus-part ne le void que d'vn œil de renom,
Regrettable beauté! qui fait honte à Gascogne,
A Beaune, à Orleans, à Coucy, Bar, Anjou.
Son mal en son bien donc c'est qu'on ne le void prou:
En la grand' rarité on fait mal sa besongne.

L'estranger ne le void, les Princes, ni les grands,
Fussent-ils, ô Bacchus, tes illustres enfans!
Par miracle estonnant il est en ma Touraine,
Et en ma terre aussi, au clos Vaubraunien,

O ſuc priant, riant, gaillard, Venerien,
En cueillant le beau Mirthe on eſgare la peine!

Il faut donc par luy, toy ſolleillant entre tous,
Garçonner ore aſſis, debout ou à genoux,
Mettant à ceſte fois l'Aretin en lumiere.
Çà, Briare aux cent-mains, brindes en general!
Fy du palle ſoucy! viue l'Amour loyal!
Sans la femme on ne peut faire vne chere entiere.

Du plus beau nombre ſept ſalüons nos Amours,
Puis leur faiſons ſept fois, ſept planettes, ſept iours
Meinent le bal de l'an; mais nos iours ne retournent.
Employons-les donc bien, tandis que nous viuons.
Hà, hà, hà, c'eſt bien dict, baiſons, chantons, buuons,
Au tenebreux tombeau les plaiſirs ne ſejournent.

Diſons le mot, gauſſons, non en Courtiſans fainčts,
Ceſt honneur reuerend, ce baiſement de mains,
Rien, cela me deſplait, faiſant chere accomplie,
I'inuente vn traict ioyeux; chacun ait près de luy
Vn verre criſtalin, & d'vn ſon reſiouy
Demandera à boire en plaiſante harmonie.

N'oublions nos Amis, tin dins, apporte plein,
Que ie boiue à mon cœur, mon cher VILEGOMBLAIN,
Chef-d'œuure glorieux, ſi courtoiſement ſage!
Puis à VIEFVY *noſtre ame, où la vertu ſe plaiſt,*
Puis à nos bons germains; bref en ce bel appreſt
Rappellons le bon temps pour le mettre en vſage.

Nous ſalu'rons ceux-cy preſque comme preſens.

A fouppé ie buray aux intimes abfens,
A mon Beavvais-nangy, *gros d'ardeur finguliere,*
Puis à mon Bois-Davlphin, *tout Amour, tout honneur,*
Et puis à la fanté du Maine, *mon feigneur ;*
On ne fonge en buuant à la fortune fiere.

En falüant ainfi la fanté des Amis,
Ne gaftons point la noftre, à nous-mefme ennemis,
Pour l'egayer vn peu, difons le mot pour rire,
Tout n'en ira que mieux ; tout eft bon maintenant ;
Car tout eft (comme on dict) de Carefme-prenant,
La Dame bifcotée vfa de ce beau dire.

O Carefme-prenant ! que tu es vn grand Roy,
Tous les Roys affemblez ne font fi grands que toy,
L'vn rompt l'edit de l'autre, & ta loy n'eft defaicte ;
Ton regne vniuerfel eft tous les ans galand,
L'Amour s'y peut embler (priuilege excellent) ;
Donc la Royale Cour t'eft plus humble fubiecte.

Par toy, buuant, l'on plaift à l'homme qui nous plut,
L'Italien mefdit d'vn fi digne falut,
Pris de nos bons Majeurs, d'où vient l'alme fcience.
Quand l'vn à l'autre boit, c'eft figne d'amitié,
L'ennemy mefme en eft mieux reconcilié ;
Car ce tefmoing vineux ame ine efiouiffance.

Ie hay ceux-là & vous, ô vous fiers Othomans,
Qui n'ofez boire vin, dont eftes fi friands ;
Que vous eftes trompez en voftre loy maline !
Vous ne fçauriez nier (& fans parler Chreftien)
Que le vin ne foit fang, le plus fubtil du bien

De la terre nourriſſe, ainſi qu'aſſeure Pline.

Quand vous ne feriez, Turcs, ennemys de Iesvs,
Puiſque vous meſpriſez l'eſtimable Bacchus,
Pluſtoſt mourir que viure en voſtre obeiſſance !
Ton pretexte eſgaré, ou ceſte antique Loy,
Que tu veux contre Pan faire obſeruer ſous toy,
Te perdra ſans iouïr de ſi douce excellence.

O Iayn-cornvav ! *eſſence du bon mot,*
O Bacchus cornuau ! l'honneur du ſainct piot,
Nous te cheriſſons ore en reuerence honneſte ;
Chacun a du Lierre, & chacun eſt paré,
Mes Amis, comme moy, t'eſtiment plus ſacré :
Par vin ſacrifié le ſalut ſe conqueſte.

Ie ne me puis garder de merueille ſurpris,
D'admirer ſon effect d'ineſtimable prix ;
Car, détraquant l'ennuy, l'allegreſſe il enuoye,
Sans qui le plus grand bien ne ſçauroit eſtre doux ;
Trinquons donc, compagnons, çà, reſiouyſſons-nous,
Qui en mourant bura en mourant aura ioye.

Que le ciel faſſe donc qu'en mourant nous humions
De ſi bonne pianche, afin que ne ſentions
Le redoutable orgueil de la Parque bourrelle.
Ie t'offence, ô Nectar, puis qu'immortel tu es !
Qui te boira touſiours il ne mourra iamais ;
Car l'immortalité rend la choſe immortelle.

Buuons doncques touſiours pour viure inceſſamment,
Et ſans nous ſoucier d'autre medicament ;

Les cheueux argentez ne viennent point à table,
Puis que le contraire eſt du contraire guery,
Le bon vin reſiouyſt le renfrongné marry;
Car rien n'eſt ſi plaiſant, ſi gay, ſi delectable.

Tins, dins, fringue, IOYEVX! *honorant de l'exquis*
D'vn beau coup larmoyant mon couſin DV PLESSIS,
Dont l'Apollon tonnant les foudroyans eſtonne,
Il nous fera raiſon, & de la main du cœur;
DORMES, *auſſi* ROQVILLE; *ayons donc du meilleur,*
Comme meilleur Amy qui nous affectionne.

Si i'ay chanté Bacchus en ces vers ou ailleurs,
Honneſtement gaillard de ſes gayes fureurs,
Ie n'ayme, ô ſot caffart, pourtant l'yurongnerie.
Vn ſobre monde illuſtre ainſi l'a esleué,
Qui meſdira de NOVS *d'eau ſoit-il abreuué,*
Tant qu'il ſente gonflé la froide hydropiſie.

Veux-tu point que ie pleure, ô grand deuotieux,
En mangeant & buuant les biens delicieux?
Tu veux que le bon viure ainſi ſoit hayſſable?
Son nom teſmoigne vie, & tu es nay en luy,
Par luy tu es viuant, on meurt ſans iceluy.
Il eſt bien malheureux qui eſt abhominable.

Si la peine ou le dueil quelque bien nous faiſoit,
Et ſi par la diſette on s'emparadiſoit
I'euſſe eſté ſainct, teſmoing Neptune & Mars tragique,
Non, paſſe prudent, non, va, ſois touſiours chagrin!
Ne boy le vin riant, chomme ſainct Mathurin;
Car l'extreſme bigot eſt fol, melancholique.

Bref, boire honneſtement c'eſt delice ſans mal,
L'ame, le corps n'en deult; du vin ſeigneurial
La feſte aux Roys ſacrez chaque an ſe ſolenniſe;
Dont chacun pour mieux boire a deſir d'eſtre Roy,
Puis le Roy-boit ſe chante en tous lieux loing d'eſmoy;
Ainſi le puiſſant ſceptre au flacon ſympathiſe.

SONNETS

I'ay aſſez de Lauriers, ie ſuis las de la guerre;
Ie veux me reſiouir, ie veux faire feſtin;
Ie veux faire l'Amour, brauant le fier deſtin,
M'encouronnant le chef de Mirthe & de Lierre.

Marie Orleannois, emplis donq mon grand verre!
Voicy le Carneual, l'amy de ſainct Martin,
Verſe premierement de ce blanc Angeuin,
Bien qu'il ſoit de Touraine & du cru de ma terre.

Fay voir à mes Amis que i'ay de l'Orleans,
Beaulne, Coucy, Aï & qu'aux banquets friands
La liqueur Nectarine eſt plaiſante ſur toute.

Ce vin eſt ſainct, pur, net, la larme en vient à l'œil,
On l'aualle ſans eau, on n'y en laiſſe goute;
Euohé, on en chante, en enchantant le dueil.

Antidote d'ennuis, trompe-dueil, chaſſe-eſmoy,
Puiſſant Dieu Niſean, dont i'honore la gloire,
Ie veux en ta faueur me rebraſſer pour boire
A tes diſcrets mignons, puis qu'ils ont beu à moy.

Bien que le Chien celeſte en ſon ardent aboy
Maintenant ne m'eſueille à t'auoir en memoire,
Si buray-ie du blanc, à mon cœur, ma victoire,
Mon Dassez, *près Briare, inuiolable en foy.*

Puis du vermeil au Bovrg, *de meſmes à la* Fvye.
Puis à mon Ponsonas, *amoureux de ma vie,*
A la collation ie buray verre plein

A l'intime Blajan, *puis à mon cher la* Tovsche ;
Et puis du cramoiſy, qui rempliſt mieux la bouche,
On ſalu'ra Peray, *mon Amy ſouuerain !*

I'appelle mes bons vins les chanſons de merueille !
Ils font chanter, danſer, inueuter noueaux mots,
Qui naiſſent en la bouche & ſi bien à propos,
Qu'vne diuinité s'y iuge nompareille.

Le Paladin qui hume en ma docte bouteille,
Il epilogue, il fait des vers coulamment beaux,
Ils abondent en luy à la foule, à monceaux,
Et fureur ſur fureur, coup ſur coup s'appareille.

Le flux Pirenean, qu'on nomme flux diuin,

C'eſt vn nom corrompu, c'eſt le flux du bon vin;
Par luy on Pindariſe, on rid, on acquiert gloire,

N'en prenant comme moy qu'auec diſcretion.
Tel qui veut donc ſuruiure en reputation
De mon ſçauant vin noble aille honneſtement boire.



LA

NOVVELLE

TRAGICOMIQVE

ENTREPARLANS

AMBRELIN, laquais.
DOMINICQ, le feigneur.
VOVLY.
GRIFFON, Aduocat.
ARCQVIGVE.
BERGERS.
MAGIS, le fçauant.
CANDELIN, le portier de la ville.
HOSPES, maiftre hoftelier.
CHICANOVX.
GONOPHAGE, femme de l'Aduocat.
FVRCIFER, le brigand.

SVR LA NOVVELLE TRAGICOMIQVE

De Monſieur de Laſphriſe

Que n'as-tu appris ta ſcience,
Sœur Melpomene, à ce guerrier?
Il euſt des meilleurs le premier
Gaigné la Cothurne de France;

Toutesfois ſans la connoiſſance
De ton myſterieux meſtier
Il a gaillard auanturier
De ton honneur large abondance.

Il a ce que chacun n'a point,
Qu'outre ce que ſon vers eſpoinct,
Il force, il enſeigne, il anime:

Bref fait ainſi en ſe ioüant
Dernier qu'il marche loing deuant
Tous ceux qui t'ont ſacré leur rime.

Le Plessis Prevost.

Ie n'enſuy en cette œuure icy,
La façon de l'ardeur antique,
C'eſt pourquoy ie la nomme auſſi
La Novvelle *tragicomique.*



LA NOVVELLE TRAGICOMIQVE

AMBRELIN

Mal-heureux l'entaché de pesante paresse !
Ie doy remercier mon agile vistesse ;
Sans elle i'estoy mort, & si ie n'ose entrer
Dedans ce fort chasteau, craignant la declarer ;
Car, disant mon salut, ie publi'roy la perte,
Qui ne peut estre, helas ! nullement recouuerte.
Ie ne veux qu'on me nomme vn sinistre Corbeau ;
Il n'est pas bien venu qui apporte vn tombeau.

DOMINICQ

Qui se deult là dehors ? mon oreille ententiue
Se trompe grandement, ou c'est la voix plaintiue
Du dispos Ambrelin ; mais sa celerité
Ne me l'eust faict venir en telle hastiueté,
S'il n'estoit suruenu quelque estrange infortune,
Qui est aux gens de bien en toutes parts commune.

Baſte ! quiconque ſoit entre par le guichet ;
Il n'eſt point verrouillé, ni fermé qu'au loquet.
Ho ! ie m'en doutoy bien ; mon Dieu, quelle diſgrace
Te r'ameine, Ambrelin, ſi toſt en ceſte place ?
Quoy ? tu ne parles pas ; tu trembles & ta peur
Rend le poil de mon chef heriſſé de froideur ;
Puis tes yeux noirs de pleurs & ton tainct iaune palle,
Preſagent quelque orgueil de l'aſpre Sœur fatale
Donteuſe des vainqueurs : dy-moy donc hardiment
Pourquoy deſiguré tu viens ſi viſtement ?
Oſte-moy de balance. Il n'eſt douleur ſi grande
Comme le mal d'eſprit, où la doute commande.

AMBRELIN

Mon ſeigneur, mon ſupport, mon refuge aſſeuré,
A qui ie ſuis fidele & ſeruiteur iuré,
Ie voudroy bien qu'vn autre euſt pouuoir de vous dire
L'objeƈt de ma viſteſſe & de mon fier martire ;
Deſirant entre tout ne vous annoncer rien
Qui ne vous ſoit plaiſant, duiſable à voſtre bien ;
Mais nul que moy ne peut contenter voſtre enuie ;
Car nul que moy n'a veu rougir la tragedie,
Enuers voſtre Loyal, *voſtre bon recepueur*
Aſſaſſiné de coups, miſerable mal-heur,
Par la main d'vn brigand, qui au ſang ſe deleƈte,
Et en le maſſacrant a volé ſa malette,
Où ſont deux mille eſcus qu'il penſoit vous porter,
Que voſtre bon fermier luy venoit de compter !
Et ce Scythe enragé, que l'horreur meſme abhorre,
M'a galopé vn iour pour me tuer encore ;
Mais agile i'ay tant nagé, couru, ſauté,

Que m'en ſuis maugré luy galamment exempté.
Ie ne le connoy point, & ne ſçay qu'il peut eſtre.
Qui a l'aueugle peur ne ſçauroit reconnoiſtre.

DOMINICQ

O deſaſtre inhumain! hà! quelle cruauté!
Quel malheur! quel encombre! hé Dieux! quelle fierté
De perdre enſemblement le corps & la richeſſe!
Falloit-il que le Ciel ſurchargeaſt ma triſteſſe?
N'eſtoy-ie aſſez faſché des greslans tourbillons
Qui viennent de gaſter l'or blond de mes ſeillons?
C'eſt tout vn pour les biens, la perte en eſt à plaindre;
Mais ce mal ſe repare, hé! qui pourroit refraindre
La mortelle douleur ſuruenuë à l'Amy,
Meſmement d'vne mort par vn traiſtre ennemy?
Toutes autres rigueurs enſemblement conjoinctes
N'ont tant que ceſte-là de poignantes attainctes.
Quel remede à mon dueil, qui m'égare l'eſprit,
Qui fait pleuuoir mes yeux, qui me rend interdict?
Las! il n'y en a point! LOYAL, *ma nourriture,*
Mon gentil meſnager, ma chere creature,
Par qui ſeul, par qui ſeul reluiſoit ma maiſon,
Eſt mort pour me ſeruir, eſt mort en trahiſon!
Perfide, ſcelerat, maudict, abhominable,
S'il euſt ſceu, s'il euſt ſceu ton deſſein deteſtable,
Qu'il euſt peu ſeulement mettre l'eſpée en main,
Il t'euſt reduict en poudre au premier coup ſoudain.
Encor ſi ie pouuoy, pour le dernier office
Que ie doy à LOYAL, *pour ſon loyal ſeruice,*
Connoiſtre qui tu es, aſſeure-toy, brigand,
Que ce grand Vniuers ne ſeroit aſſez grand

Pour te ſauuer des coups de ma iuſte vengeance !
Ie ne te feroy mettre au haut d'vne potence,
Ni deſſus vne roüe, ou jeter dans le feu
Par la main d'vn bourreau ; c'eſt moy qui peu à peu,
Sans mourir, te feroy mourir à toutes heures,
Les geſnes, les horreurs, les rages les plus dures
Nourriroyent ta poiſon ; car ton boire & manger
Seroit ton ſang noiraſtre & ta puante cher !
Chaque iour tu ſerois apporté dans ma chambre,
D'vn ferrement rouillé ie t'oſteroy vn membre,
Et, craignant que mon coup ne te fiſt treſpaſſer,
Ie te feroy ſoudain par vn barbier panſer ;
Bref, tu viurois touſiours de ton vilain carnage,
En langueur miſerable, en bouillonnante rage.
Iamais le mal-heureux, le chetif Ixion,
N'a receu telle ardeur par ſon ambition ;
Iamais telle rigueur n'euſt l'alteré Tantale ;
Car ma douleur rendroit ta douleur inégale.
Mais ie ne tiens pas, ô traiſtre aſſaſſineur,
O laſche ſanguinaire, ô impiteux voleur !
I'en ſuis tout hors de moy, tant que i'en deſeſpere.

VOVLY

Tout beau, Monſieur, tout beau, il ne faut ainſi faire ;
Vous me penſiez plus loing ; ie venoy bellement,
Vous oyant plaindre vn mal ſi courageuſement,
Que i'y prenoy plaiſir encor qu'il me deſplaiſe.
L'Amy ſouffre du mal de l'Amy en mal-aiſe ;
Mais mal-heur pour mal-heur oncques ne s'addouciſt,
Et douleur ſur douleur le dolent ne gueriſt.
Si pour ſe forcener, pour lamenter, pour plaindre,

Nous allegions nos maux, qui ne ſe peuuent faindre,
Il ſeroit bon, Monſieur, d'euenter ſes regrets,
De ſe deſeſperer, de plorer tout exprès;
Rien ne ſeroit ſi cher que les plainctes depites.
Au contraire tels traicts ſont de peu de merite.
Ie ſçay bien que de front on ne peut s'empeſcher
Quand vn deſaſtre vient, de ſoudain ſe faſcher;
Mais il ſe faut reſoudre aux coups de la fortune,
La prendre à ſon plaiſir, ſoit douce ou importune.
Vn magnanime enflé de reputation
Se fait paroiſtre eſtant en grande affliction.
Il faut s'éuertuer & non pas ainſi faire
Que le Chartier verſé lequel s'amuſe à braire,
A inuoquer le ciel, à tirer ſes cheueux,
A ſe battre ſoy-meſme auecques mots piteux,
Larmoyant à genoux, dans la voye mal nette,
Au lieu de s'efforcer à leuer ſa charrette.
Dieu nous donne l'eſprit pour le bien employer,
Et non pour, au beſoing, triſtement larmoyer.
Reprenez donc vos ſens, & rentrez en vous-meſme;
Laiſſez le deſeſpoir & la complaincte bleſme,
Eſſayez de tirer vengeance du meſfaict.
Par vengeance on connoiſt le cœur d'Amour parfaict,
C'eſt ce que deſirez; mais deſir ſans main miſe
Eſt de peu d'efficace, & iamais ne ſe priſe.
Il faut donc entreprendre, & pourſuyure en tous lieux,
On dict que la fortune ayde aux audacieux.

DOMINICQ

Vouly, tu dis ſi bien qu'il ne ſe peut mieux dire;
Mais quel moyen d'auoir raiſon de mon martyre?

Où prendroy-ie le traiſtre autheur de mon ſoucy?
S'il a voulu aller, il eſt bien loing d'icy,
(Choſe à mon grand regret, choſe trop preſumable)
Voyant l'argent qu'il a & ſon forfait doutable;
Mais toutefois, afin que l'on ne croye rien
Que ie vueille eſpargner & ma vie & mon bien,
I'enſuyuray ton aduis eſtimé des plus doctes.

VOVLY

Ie ne vous mettray point en des paſſions fortes,
En danger de querelle & de vous embrouiller;
Il ne faut pour cela plus matin s'eſueiller
Pour aller au Palais, pour aller aux alarmes.
Vn noble au ſang voleur ſouille ſes riches armes.

DOMINICQ

Si ne voudroy-ie pas employer vn Sergent,
Ni vn hardy Preuoſt pour prendre ce meſchant,
Ie penſeroy tacher ma gloire blanchiſſante;
Iuſtice excuſeroit ma raiſon apparente;
Ceſt enorme forfait me touche tant au cœur,
Que ie voudroy moy-meſme en eſtre puniſſeur.

VOVLY

Cela ſe pourra faire auecque modeſtie.

DOMINICQ

Dictes-moy donc comment, Vouly, ie vous ſupplie?

VOVLY

Icy près il y a vn homme plus qu'humain,
Qui ſçait tout, qui void tout, qui, en vn tour de main,
Vous apprendra le nom de ce traiſtre homicide,
D'où il vient, où il va, où ſouuent il reſide.
Ceſt homme non mortel (mais ce Prophete exquis)
N'eſt gueres loing d'icy, & s'appelle Magis.
Faictes venir Griffon, & qu'il aille à ceſte heure
Le trouuer promptement; il ſçait où il demeure.

DOMINICQ

C'eſt très-bien auiſé; va-t'en viſte, Ambrelin,
Va-t'en dire à Griffon, Aduocat caut & fin,
Qu'il vienne incontinent, d'autant que ſa preſence
M'eſt ores neceſſaire en choſe d'importance.
Ne viens ſans l'amener & ne luy dis pourquoy.
N'arreſte, cours touſiours, pour m'oſter hors d'eſmoy.

ARCQVIGVE

Ceſtuy-là qui attend eſt en peine exceſſiue ;
Il nage entre deux eaux, & ſi lorſqu'on arriue,
Il n'oſe demander, quand c'eſt pour grand ſubiect,
S'il aura ſon deſir, ou s'il en eſt diſtraict ;
Il reſue, il ſe pourmeine, il fait cent mille geſtes,
De ſes triſtes ennuis vrais teſmoings manifeſtes,
Son cœur bat, bat touſiours, il eſt & ſi n'eſt pas;
Ore il s'eſtime haut, ore il s'eſtime bas.
C'eſt la confuſion en mal-heur ineffable,
Que la perplexité d'vne attente doutable.

Dominicq fuſt gonflé de ce biſarre ennuy,
Et en voyant Griffon s'en couruſt viſte à luy;
Dont Griffon eſbahy parla de ceſte ſorte.

GRIFFON

Quelle nouuelle affaire à ce coup vous tranſporte?
Quelques-vns veulent-ils proceder contre vous?
Monſieur, ne vous faſchez, ie les brouilleray tous,
Encor qu'ils euſſent droict, par ma langue diſerte;
A leur honte, leur gain leur ſera pure perte.

DOMINICQ

Mon Amy, ie voudroy que l'on vouluſt plaider,
Iuſques à me vouloir tout mon bien demander,
Et n'eſtre point gonflé du dueil qui me tourmente.
On a tué Loyal, *dont ie n'ay nulle attente*
D'en auoir la raiſon, ſinon par ton moyen.
Tu connois icy près vn homme, homme de bien,
Qu'on appelle Magis, qui, foudre de ſcience,
Te pourra dire où eſt ce larron de finance,
Ce guetteur de chemins par qui i'ay tant de mal,
Ayant volé mon bien & maſſacré mon Loyal.

GRIFFON

Monſieur, ſi me croyez, vous prendrez autre voye,
Elle eſt toute illicite; en elle on ſe fouruoye.

DOMINICQ

On ne s'y peut tromper, car ſi Magis ne ſçait
Qui eſt ce fier larron, ie quitteray ce faict.

GRIFFON

Comment le diroit-il? c'eſt vne groſſe teſte,
Vn homme mal formé qui n'eſt rien qu'vne beſte.

VOVLY

Ne le prenez pas là; le ſage Socrates
Eſtoit très-mal marqué, & ſes œuures parfaicts
Sont ſi reſplendiſſans que c'eſt vne lumiere
D'alme Philoſophie, Amour plus ſinguliere.
Vn peintre contrefaict, faict bien vn beau tableau,
Il vient bien de bon vin du fond d'vn laid tonneau,
Qui eſt tout eſpeigné, tout pertuiſé, tout ſale.
N'eſſayons iugement ſur vn viſage palle
D'vn homme mal-baſty; ne regardons l'ouurier,
Mais l'œuure ſeulement; on void l'arbre fruictier,
Bien qu'il ſoid laid, mouſſu, porter de bon fruictage.
Ne prenons garde au corps, contemplons ſon ouurage.

DOMINICQ

Allez donc maintenant voir ce docte Magis,
Parlez-luy de LOYAL, *ſçachez qui l'a occis.*

GRIFFON

Il vaudroit mieux ietter vne querimonie.

DOMINICQ

Ceſte longueur tient trop de la chiquanerie.

Hé ! que ſçait-on où eſt ce traiſtre ſans pitié?
Puis il ſçait bien qu'il eſt jà excommunié.

GRIFFON

Mais il eſt tantoſt nuict.

DOMINICQ

Prends mon cheual d'Eſpagne,
Tu n'arreſteras point de paſſer la campagne.

GRIFFON

Monſieur, ie ſuis d'aduis que faſſiez autrement,
On ne peut à ſon dire aſſeoir bon iugement.

DOMINICQ

Selon qu'il vous dira, i'ay aſſez de prudence
Pour gouuerner ce fait ſans le mettre en balance
Des voix de la Iuſtice; & s'il eſt eſclercy,
Mon bras m'en vengera, n'en ayez donc ſoucy !

GRIFFON

I'y vay doncques, Monſieur.

DOMINICQ

Voſtre monture eſt preſte.

GRIFFON

Ie ſuis marry d'aller requerir vne beſte;
Mais puiſque le voulez, il n'en faut plus parler.

DOMINICQ

Fay ce que ie te dis; puis, ſans le reueler,
Va où dira Magis, où mon eſpoir s'aſſeure.
Si la brunette nuict te ſurprend d'aduenture,
Tu ne ſçaurois ſi toſt venir au pont-leuis
Que tu ne faſſe ouurir la porte de Paris.
Qui te refuſeroit il ſeroit mal-habile;
Tu y es reconnu comme enfant de la ville.

GRIFFON

Ie m'en vay au galop cependant qu'il eſt iour,
Craignant le ſanglant vol, ou l'ennuieux deſtour.
En faict ſi chatouilleux il ne faut compagnie.
Ie ſuis ià près du lieu, i'en voy la bergerie.
Paſteurs, qui r'emmenez vos beslantes brebis,
Dictes-moy, mes mignons, trouueray-ie au logis
Le tout ſçauant Magis, dont i'ay beaucoup affaire;
Car il pare les coups de fortune aduerſaire.

BERGERS

Le voylà dans ceſt antre auprès de ce vallon,
Où il prend ſon plaiſir d'entretenir Echon,
Qui par le doux murmur des gentilles Naiades
Reſpond plus plaiſamment à ſes chanſons gaillardes.

GRIFFON

Enfans, vous dictes vray; c'eſt luy, ie le connois;
Mais il me faut haſter qu'il n'eslongne le bois.
Holà! ho! arreſtez, de grace, ie vous prie.

MAGIS

Ie le veux, qui a-il?

GRIFFON

C'eſt voſtre preudhommie,
Et le docte renom, gloire de voſtre chef,
Qui m'ameine vers vous, à cauſe d'vn meſchef
Venu à vn ſeigneur par vne main cruelle,
Qui, volant, a tué ſon ſeruiteur fidelle;
Mais il ne ſçait qui c'eſt, ayant ſur tout deſir
D'en prendre la vengeance vn iour à ſon plaiſir.

MAGIS

Vous changez de diſcours & n'ay changé de teſte,
Suis-ie pas malformé? ſuis-ie pas vne beſte?
Griffon, vous l'auez dict.

GRIFFON

Magis, pardonnez-moy.

MAGIS

Vous l'auez dict deux foix; mais puiſque i'apperçoy

Voſtre deſdiɑ̃ honteux auecque honneſte amande,
Ie ſuis content, Griffon, ie feray ta demande.
Il ne faut pour cela inuoquer les Démons,
Ie ſçay tout quand ie veux ſans coniurations;
Ie fay trembler la terre à ma ſeule parole;
Nothus s'en va, s'en vient & le grondant Æole;
Le paſſé m'eſt preſent, le futur i'apprens bien,
Rien ne m'eſt inconneu; car ie n'ignore rien,
Tu le reconnoiſtras dès ceſte nuiɑ̃ prochaine.
Va à Paris, auprès du petit ſainɑ̃ Anthoine,
En vne hoſtelerie où pend le plat d'eſtain,
Tu verras Furcifer le meurtrier inhumain;
Car c'eſt en ce quanton que Venus la ſecrette
Fait ordinairement ſa diuerſe retraitte:
Deguiſée elle y vient iouïr de volupté,
Comme eſtant de Paris l'endroit plus eſcarté;
Dont, par vn doux exemple, ou belles, ou hideuſes,
Les Dames de ce lieu ſont touſiours Amoureuſes;
En ieuneſſe elles ſont le bel Aſtre iumeau,
Et ſeruent en vieilleſſe à tirer le rideau.
Que ſi ſterilité eſtoit venuë au monde,
En ce champ Anthonin elle ſeroit feconde.
Qui veut auoir lignée y face quelque vœu,
Y offre ſa chandelle, il en aura dans peu,
Noſtre Dame d'argent eſt là qui fait merueille;
Elle eſt fertilement ſur toute nompareille,
Et nul, tant ſoit-il laid, difforme, au neʒ tortu,
Riant en ſainɑ̃ Medard, glorieux ſans vertu,
En ce lieu cul-butant n'aura la porte cloſe;
Il ſera bien venu (& ſi bien dire i'oſe)
Que de Pale-frenier il deuiendra ſeigneur
(I'entens bien riche en bien & bien pauure en honneur).

Tel s'aduance auiourd'huy & veult faire trophée
D'y acquerre le bruit de brayette eſchauffée.
Les enfans Leopards conceus furtiuement
Pourront maſſonner là & forger ſourdement,
Et là leur mere là, qui à d'autre eſt maraſtre,
Paſſant l'an cinquantieſme engendre le fillaſtre.
Cecy (voire au commun) veritable eſt trouué.
Or Furcifer, ayant ce doux air eſprouué,
Après auoir ioüé de l'or du brigandage,
Il ioindra gayement la belle Gonophage,
(Femme que tu connois) non par ce nom icy
Que ie luy ay donné, le meritant ainſi;
Puis tu te ſouuiendras, près le lict deſhonneſte,
Que Magis au gros chef n'eſt rien moins qu'vne beſte.

GRIFFON

Magis, n'y penſez plus, non, ie ne voudroy pas
Dire cela de vous, dont l'on doit faire cas;
Et quand ie l'auroy dict, voyez la repentance.

MAGIS

Tu voudrois curieux n'auoir veu ma ſcience.

GRIFFON

Mais puiſque m'aſſeurez de trouuer le voleur,
Ie n'en puis eſtre qu'aiſe, eſperant vn bon heur:
Car ce n'eſt pas, Magis, vne pauure fortune
De prendre vn tel brigand auec tant de pecune,
Et ſi ie le rencontre, aſſeurez-vous, Magis,
Qu'on vous fera preſent qui ſera de grand prix.

MAGIS

Ce que ie vous ay dict sera veu veritable ;
Vous en serez tesmoing & plus qu'autre croyable,
Pour ce beau don rien, rien ie ne refuseray ;
Il sera si subtil que ie ne le verray.

GRIFFON

Ne vous meffiez point de ma parole vraye ;
Ie ne suis vn gausseur, ni vn donneur de baye.

MAGIS

Bien, bien, ie n'en ay peur ; i'en suis tout asseuré.

GRIFFON

Adieu doncques, Magis, ie m'en vay ; ie feray
Selon que m'auez dict.

MAGIS

N'arrestez dauantage ;
Car Furcifer demain, monté à l'aduantage,
Après auoir ioüé auec l'Amour sans foy,
A ta honte, Griffon, par toy, & maugré toy,
Se pourroit enfuyr, & si pourra encore
Faire enfermer le chef d'Amour qui le dédore.

GRIFFON

O l'homme non mortel, sur tous biens fortuné !

Quel eſbahiſſement ! quand il a deuiné
Les denigrans propos, l'iniure deshonneſte,
Que i'auoy dict de luy, l'appelant vne beſte !
I'en ay dans l'eſtomac le ſang encor glacé,
Et le poil en mon chef de merueille heriſſé;
Mais baſte, c'eſt tout vn; i'auray tantoſt la bource,
C'eſt là où giſt mon cœur ; car c'eſt la viue ſource.
O qu'ardent de deſir i'ay volé par chemin!
Ie ſuis jà près la ville. Ho! maiſtre Candelin,
Ouurez viſte la porte.

CANDELIN

Eſtes vous en la rué.

GRIFFON

Non, non, ie veux entrer.

CANDELIN

Mais il eſt heure induë.

GRIFFON

Haſtez-vous, mon Amy, n'entendez-vous ma voix?

CANDELIN

Si fay, Monſieur Griffon; ores ie vous connois.
Quel heur ou quel mal-heur maintenant vous incite ?
Voylà la porte ouuerte ; entrez & me le dicte.

Quoy? vous estes tout seul, où est vostre valet?
Vn tel homme que vous ne va iamais seulet,
Mesmement à telle heure, ô dieux! que pourroit-ce estre?

GRIFFON

Tu le pourras tantost vrayement reconnoistre;
Viens-t'en auecque moy; ameine aussi tes gens.

CANDELIN

I'ay plus six loüagers Procureurs & Sergens.

GRIFFON

Que la chauue Déesse ores m'est opportune!

ARCQVIGVE

Pauure qui ne sçait pas sa prochaine infortune!

GRIFFON

I'auoy besoin d'amis, mesme d'Huissiers Royaux;
Sans chercher i'en recouure amortissant mes maux.
Mais hastons-nous pour prendre vn traistre sanguinaire.
La celerité prompte est requise en affaire.
Allons droict chez Hospes; *mes Amis, suyuez-moy.*
Voylà la porte. Hospes! *ouurez, de par le Roy!*

HOSPES

Holà! qu'est-ce que i'oy qui tabourde à ma porte,

Si fort qu'il la romproit ſi elle n'eſtoit forte?
Seroit-ce point le guet pourſuyuant les Matthois?
Non, c'eſt monſieur Griffon, c'eſt luy, i'entens ſa voix.
Debout, ſeruans, debout! ſus, que chacun ſe leue!
Comment! ſeroit-ce luy? Peut-eſtre que ie reſue;
S'amuſeroit-il bien à battre le paué,
Luy qui eſt de noueau ſous Hymen eſclaué.
Ayant, comme l'on dict, femme belle & honneſte,
Prou d'affaire chez luy ſans qu'ailleurs il en queſte,
Que feroit-il icy? meſme en l'ombreuſe nuict
Vn tel homme ne va. Mais on faict vn grand bruit,
Sçachons la verité; voyons par la feneſtre
Qui rompt là-bas ma porte.

GRIFFON

Ouurez viſte, ouurez, maiſtre!

HOSPES

L'on y va! l'on y va! quoy? c'eſt monſieur Griffon,
L'Aduocat de la Cour, qui a tant de renom;
Que diantre me veut-il? ie n'ay point fait offence,
Et puis ce ne ſeroit à luy la connoiſſance.

GRIFFON

Hoſpes, ie viens icy auec authorité,
Afin que me diſiez tout haut la verité,
Deuant les gens du Roy, le bras de la Iuſtice.
Ne déguiſez donc rien, que l'on ne vous puniſſe;
Dy-moy, as-tu ceans quelque paſſant caché?

HOSPES

Ie ne recelle rien ; mais vn homme eſt couché
Là haut auec ſa femme ; il a bien l'apparence
D'eſtre vaillant gend'arme, & a force finance ;
Il n'a faict tout le ſoir que ioüer très-beau ieu ;
Il fait litiere d'or, beaucoup luy eſt vn peu ;
Et gardez-vous d'aller ſans compagnie armée
L'attaquer orgueilleux en ſa chambre fermée.
Il a le petrinal, poſtillon de la mort,
Le coutelas tranchant, d'où l'eſtincelle ſort.

CHICANOVX

Ce n'eſt pas noſtre eſtat d'aſſaillir, de combattre,
Pour n'eſtre que battus, cela nous fait esbattre ;
Tels coups ſont nos moiſſons ; c'eſt noſtre bien vrgent.
Nous nous faiſons frotter pour auoir de l'argent ;
Incitans nos voiſins argenteux, choleriques,
Nous n'en ſommes que mieux ayant telles pratiques ;
Mais ce fier inconneu, au lieu de nous bourrer,
Nous pourroit piſtolant ſur l'heure maſſacrer,
Ou bien nous donneroit vn traict de vieille eſcrime.
Cancre, il n'y fait pas bon !

CANDELIN

Mais il feroit vn crime !

CHICANOVX

Que s'en ſouciroit-il ; il eſt prou criminel,
Ayant vollé tant d'or par ſon meurtre cruel.

GRIFFON

Si le laiſſions ſauuer nous en ſerions en peine.
Il ne voudra tirer qu'à moy, le Capitaine,
Puis nous le ſaiſirons comme vn traiſtre ennemy;
Nous ſommes plus de vingt contre vn homme endormy,
Il eſt croyable, il dort, las du jeu d'Amourette;
Il fuſt venu au bruict.

CHICANOVX

Peut-eſtre il nous aguette.
Il nous veult amorcer bien que ſoyons beaucoup,
Tant plus aura d'honneur.

GRIFFON

I'auray le premier coup!

CHICANOVX

Il pourra s'abuſer, tirant en telle approche.
Souuent le Ramier boult qu'on vouloit mettre en broche.

GRIFFON

En la riche entrepriſe on ne blaſme iamais
Ceux qui veulent, hardis, faire de beaux eſſaicts.

CHICANOVX

Mais nous ferez-vous part de ſa grande finance?

GRIFFON

Vous en aurez, Meſſieurs, honneſte recompence.

CANDELIN

Hazard, donnez dedans !

GRIFFON

Tout beau, non faites, non !

HOSPES

Contre vn feu canonnant ie ſçay vne oraiſon.

CANDELIN

Eſtant loing du combat, elle euite l'outrage.

CHICANOVX

Beuuons donc du meilleur, pour auoir bon courage.

GRIFFON

Mais les grands banqueteurs ne font pas grand effect.

CHICANOVX

Sommes-nous conquerans ? ce n'eſt pas noſtre faict.

GRIFFON

Nous les conquerrons bien, ou le bien qui leur reſte.

CHICANOVX

Ce n'eſt qu'auec la plume, hors de danger moleſte.

GRIFFON

Meſſieurs, vous pourriez bien recouurir vn feſtin,
Mais non l'occaſion d'vn ſi riche butin.
Que faiɛtes-vous tant là? quelle eſtrange ruſtrie?
Ie ne vous amenoy pour la friponnerie.

CHICANOVX

Ça! ça! c'eſt prou humé, ſus, boutons! allons tous!
Nous ne craignons plus rien ſi ce ne ſont les coups.
Vous marcherez deuant; nous irons à voſtre ombre
Voſtre ſainɛt corcelet nous gardera d'encombre,
Et nos eſtocqs ſacrez en pourront faire ainſi.
Ils n'ont iamais tué, ni bleſſé, Dieu mercy!
Leurs impolutions nous ſeront fauorables.
Si nous ne les ſouillons, nous ne ſerons coulpables,
Parlons ſuperbement; mais ne degaiſnons pas,
Craignans qu'aucun de nous n'encouruſt le treſpas,
Reſolution belle & qui n'eſt temeraire.

GRIFFON

Courage donc, allons, nous deuons ainſi faire.

Garçon, tiens mon cheual, qu'il ne faut debrider;
Ie l'enuoyray querir ſans beaucoup retarder.
Allumons trois ou quatre eſclairantes chandelles;
Si ce larron eſtoit caché dans les ruelles,
Nous le pourrons ainſi plus aiſément trouuer,
Sans qu'il faille nos cœurs autrement eſprouuer.

CHICANOVX

Mais ſi l'huis eſt fermé!

GRIFFON

Il faut que l'on le rompe!

CHICANOVX

Non, afin que ce faict par malheur ne nous trompe,
Allons y bellement, &, quand ſerons auprès,
Pour mieux le faire ouurir faiſons parler Hospes.

GRIFFON

I'approuue ceſt aduis; l'inuention eſt bonne.

HOSPES

Pour couurir les glaſſons de voſtre ame poltronne.
Vous eſtes les plus forts dedans ceſte maiſon;
Ie n'y ſeruiray point d'ombre de trahiſon.

GRIFFON

Ce n'eſt pas trahiſon que faire prendre vn traiſtre.

HOSPES

Mon logis eſt public, où vn chacun peut eſtre.

GRIFFON

C'eſt pour le bien public; il volle en tout cartier.

HOSPES

Faictes-en donc Iuſtice; eſt-ce à vn hoſtelier
De s'enquerir du monde allant en ſa tauerne?
Quel il eſt, d'où il vient, comment il ſe gouuerne?
Cela ne ſe doit faire en vn logis commun,
Pour l'argent, ſans s'enquerre, on reçoit vn chacun.

GRIFFON

Nous dirons que la force a ton ame contraincte.

HOSPES

Mais ie violeray l'hoſpitalité ſaincte;
Qui me voudroit hanter? vn chacun a bon droict,
Et mon logis infame on abomineroit.

GRIFFON

Or ſus! de par le Roy ie vous le baille en garde.

HOSPES

Hé! liurez-le moy donc, de peur qu'il ne s'euade!

Mettez-le en mes mains ; ie le garderay bien.
On n'eſt iamais comptable où l'on ne baille rien.

CHICANOVX

Deslogeons ou entrons; l'heure ſemble duiſable.
La chauue occaſion n'eſt pas touſiours prenable.

GRIFFON

Çà! nous ſommes tous près ; nul ne parle que moy.
Holà! mon compagnon, ouurez de par le Roy.

GONOPHAGE

Hé Dieu! Monſieur, hé Dieu! ie ſuis femme perduë !
C'eſt mon mary qui parle; il vient pour ma venuë
Par malheur; par hazard on l'a peu aduertir,
L'vn pour l'amour de l'autre ores pourra patir,
Ne nous laiſſons donc point.

FVRCIFER

Ce que tu dis peut eſtre.

GONOPHAGE

Ce mot de compagnon ſe faict aſſez connoiſtre.

FVRCIFER

Ou bien il ſe gendarme.

GRIFFON

Auance-toy d'ouurir !

FVRCIFER

Attends que ie m'habille.

CHICANOVX

Il en feroit mourir;
La porte enfoncera.... pouf! la voylà tombée.

HOSPES

Si iamais on a veu vne ame perturbée
Il falloit voir GRIFFON *ſans combat combattu,*
Voyant ſa femme nue auprès l'huis abattu,
Qui toute decoiffée, à cauſe des delices
Qu'elle auoit pris la nuiɛt en ſi doulx exercices,
A genoux, ioinɛtes mains, elle a lors ſupplié
Son badault de mary qu'il prinſt d'elle pitié,
Qui tremblant, interdiɛt de l'horrible infamie,
Ne ſçauoit s'il eſtoit ou en mort ou en vie.
L'œil baiſſé, taciturne, on euſt diɛt à le voir
D'vne idole ſans poux qui ne ſe peut mouuoir.
Il n'a plus le deſir, en ſa penſée auare,
De prendre Furcifer. *Chacun qui ſe ſepare,*
D'vn deſplaiſant plaiſir ſe contriſte en riant;
On eſt aiſe & faſché de l'inconuenient.
Griffon, luy, n'eſt plus luy; par l'eſtrange ſpeɛtacle,
Il ne diɛt, ni ne faiɛt; car ce triſte miracle

Clofoit la bouche à tous, qui font fortis de là,
Puis enfin foufpirant au traiftre ainfi parla :

GRIFFON

Pourquoy rauiffez-vous le cher honneur des Dames ?

FVRCIFER

Griffon, pour mon argent ie fay l'Amour aux femmes ;
Ie ne les prends à force, & fi ne m'enquiers pas
Si font femmes d'Huiffiers, ou femmes d'Aduocats.
Fuft-ce vne grand' Princeffe, où la grace s'expofe,
Que l'or tout puiffant vainc, puifqu'il vainc toute chofe,
Qui plus en a plus eft ; c'eft l'Aftre de la Cour,
Ie ne me fouci'roy de luy faire l'Amour.

CANDELIN

Ce difant, s'en alla, fans auoir l'ame efmeuë,
Monter fur le Genet qu'on tenoit en la rue ;
Nul ne s'y oppofa; car chacun efcarté
De merueille furpris fembloit efpouuanté.
Ceft affeuré brigand, fi enflé d'artifice,
Courut fubitement aduertir la Iuftice,
Offrant nombre d'efcus, difoit qu'vn ruffien
Luy retenoit fa femme & beaucoup de fon bien.
Les courfiers fouffle-flux ne nous auoyent encore
Amené le tainct clair de la luifante Aurore,
Qu'il euft plufieurs Sergens, qu'il conduifit foudain
Au logis remarqué qu'on nomme Plat d'eftain,
Où il trouua GRIFFON, *feulet, les mains croifées,*

Qu'ilmist au Four-l'Euesque augmentant les risées.
Dominicq sceut de moy ceste estrange rumeur,
Et, voyant qu'il auoit malheur dessus malheur,
Perdant son bon cheual, l'eslite de l'Espagne,
Il va dans la prison, où seul ie l'accompagne,
Afin de voir Griffon, *qui d'vn estonnement*
(De quoy l'on ne se doit esbahir nullement,
Car toutes femmes sont au jeu d'Amour subjectes)
Auoit laissé sauuer, auec honteuses pertes,
Ce cruel scelerat digne de mille morts.

DOMINICQ

Qui t'a mis là, Griffon?

GRIFFON

Les trahissans efforts
Du meschant Furcifer, qui, soubs vn faux entendre
Qu'il a faict à Iustice, en ce lieu m'a faict rendre.

DOMINICQ

Que ne le prenois-tu? tu auois prou d'amis.

GRIFFON

Ie fus surpris, Monsieur.

DOMINICQ

Dictes plustost sot pris;

Malheureux ! tu auois au bras de ta puiſſance
Le meurtrier, le larron ſi chargé de finance,
Le laſche ruffien qui a ſouillé ton lict,
Qui t'a vilipendé de ſon ſale delict,
Et qui, comme brauant la fortune hazardeuſe,
T'a mis en la priſon vilainement hideuſe,
Où tu deuois le mettre; ô pauure entrepreneur,
Tu fais perdre mon bien en perdant ton honneur !

GRIFFON

L'honneur ne depend pas des feſſes d'vne femme !

DOMINICQ

Si tu n'euſſes failly, tu n'aurois point de blaſme.

GRIFFON

L'on n'eſt maiſtre de ſoy au premier mouuement,
Telle apprehenſion ne ſe reigle aiſément;
Vne panique peur m'auoit l'âme occupée,
En vn douteux aduis d'vne proſopopée.

DOMINICQ

Ton eſpouuentement ne me ſatisfera.

GRIFFON

Je vous pay'ray cela que le cheual vaudra;
Du reſte excuſez-moy, i'en porte aſſez la faute.

DOMINICQ

Ie le veux; mais, Griffon, *ayez l'âme plus caute.*

GRIFFON

Ces fiers euenemens ne sont pas coustumiers,
Et de garder l'effect des amours iournaliers
(Compagnons feminins) on le tient impossible.
C'est chose naturelle, à la Cour remissible.
Le bruict est plus péchant que le mesme peché
Qui doit estre tousiours secretement caché.
S'il arriue autrement, là le malheur excede!
En l'extresme malheur il n'y a nul remede.
Qui pourroit faire, ô Dieux! qu'vn faict n'eust point esté?
Ainsi ie me console en mon aduersité.
Nous sommes tous pécheurs; la loy ne fauorise
L'homme plus que la femme incontinent esprise.
Plus ie diffameroy ma femme, en mon esmoy,
Ie me vergongneroy, ie feroy contre moy.

DOMINICQ

Considerations: Tu feras dict sage homme,
Et bon, sur les bons Ians *qu'à Paris on renomme!*
Te sens-tu point attainct d'Amour indisposé,
Puis qu'en si grand combat tu parois appaisé?
Que s'il estoit ainsi i'auou'roy ton beau dire.
Qui fait quester le gueux? c'est qu'il n'a de quoy frire.

GRIFFON

Ie ne vous respons rien.

DOMINICQ

Qui ſe taiſt il conſent.

GRIFFON

Adieu, i'ay dict aſſez.

DOMINICQ

Hà ! la Cour vous entend.
Ie ſçay que la gent baſſe, au monde chicanique,
Eſt plus actiue aux plaids qu'au combat Venerique.

CANDELIN

Ainſi, ſoubs faux eſpoir d'auoir quelques eſcus,
Il s'eſt faict declarer Cocu ſur tous Cocus !

DOMINICQ

Mais d'auoir ſottement meſpriſé la ſcience
Du ſçauant des ſçauans, aigres à la vengeance,
Magis, ce grand Magis euſt faict prendre autre part
Par GRIFFON, FVRCIFER, *deteſtable pendart.*
GRIFFON, *au lieu de honte, euſt acquis vne gloire.*
Il ne ſe faut mocquer des enfans de memoire ;
N'oubliant vn meſfaict qu'vn autre euſt oublié,
De loing il frappe près, d'vn coup ſi palié
Que l'on ne le void point encor que l'on le ſente.

HOSPES

Or, tandis qu'on menoit GRIFFON *en l'ombre lente,*

La ieune GONOPHAGE *alla chez ses parens.*
On laissa son mary prisonnier quelque temps;
Car, pour couurir sa faute, on sema renommée
Qu'il auoit presque, helas ! son espouse assommée
Pour subject sans subject, & qu'ils ne vouloyent point
Endurer qu'on traittast leur parente en tel poinct.
Ce mary, bon mary, sans cholere oultrageuse,
Desireux de sortir de la prison ombreuse,
Iura à pere, à mere, aux parens desormais
Qu'il la mignoteroit sans l'offencer iamais;
Qu'au contraire il donnoit la licence à sa femme,
S'il la tançoit tant peu, ou s'il luy donnoit blasme,
De se refugier chez son pere benin.
Pour confirmer son dire il fist vn beau festin;
Delice sur delice estoit en ceste feste;
La plaisante Musique, auec la dance honneste.
Les Dames de la Cour y venoyent pour baler,
Dont plusieurs grands seigneurs y voulurent aller.
Vn chacun, pour l'Amour de sa Dame jolie,
Faisoit quelque beau traict, & chacun à l'enuie
Le cartel, le deffy, le cimiterre nu,
La perleuse faueur d'vn moumon incognu;
Bref, l'honneur honora ce double mariage,
Puis la femme & l'espoux refirent bon menage.

FIN



TABLE DES GAILLARDES POÉSIES

DE LASPHRISE

FIN DE LA TABLE

